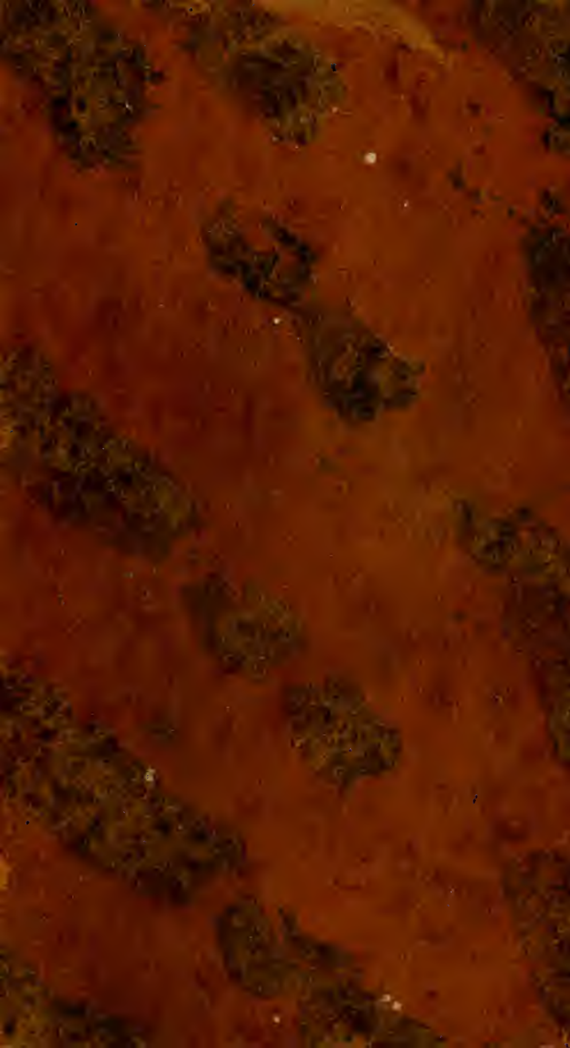
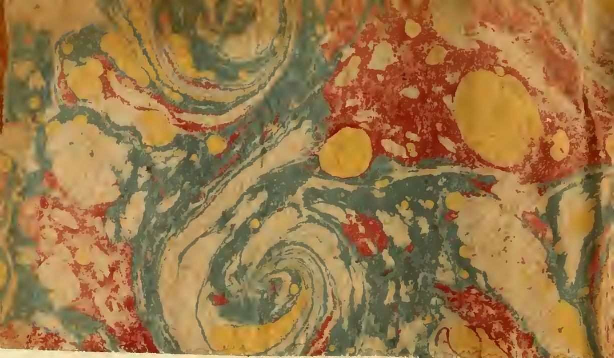
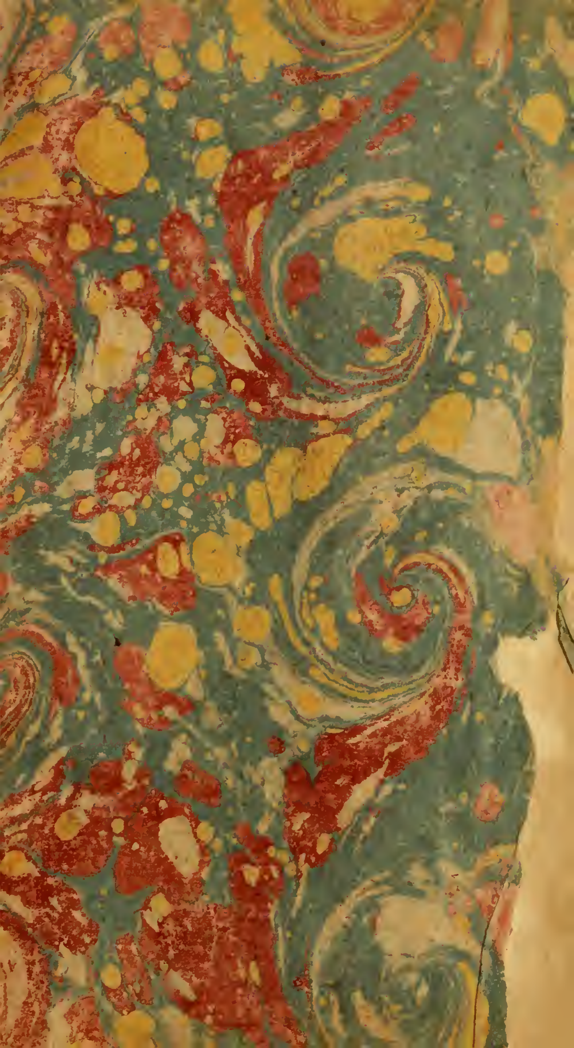






Par Mme. Galien
(de Chateau Thierry)

724

Mme Galin
de Chateau Thierry

Chabaud

APOLOGIE DES DAMES, APPUYÉE SUR L'HISTOIRE.

Par M. de ***.



A PARIS;
Chez DIDOT, rue du Hurepoix, à la Bible d'or.

M. DCC XLVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Joan of Arc



PRÉFACE.

LETTRE à M. ***



OUS avec raiſon, MONSIEUR, de vous plaindre de moi : je ſçai que je vous dois deux réponſes ; mais depuis votre départ, j'ai été occupée à de grandes affaires, & il eſt arrivé ici des événemens ſi ſurprenans, que je me trouve par mes Ouvrages, placée au faîte de la gloire. Je ne ſuis plus cette petite femme qui prenoit toutes vos déciſions pour des oracles, & qui n'avoit pas l'aſſurance d'écrire une Lettre ſans vous prier de la corriger;

tout eſt changé de face ; & pour tout dire enfin, je ſuis Auteur. Je me perſuade qu'à cette grande nouvelle vous vous retournez de tous côtés pour chercher quelle mouche m'a piqué, ou quel rat m'eſt entré dans la tête pour me donner une pareille idée. Vous penſez peut-être, que plongée dans le cruel ennui de votre abſence, je me ſuis retirée de toute compagnie pour me renfermer ſeule dans mon cabinet, & que la ſolitude qui n'eſt pas trop de mon goût, m'ayant fait tourner la cervelle, je me ſuis de mon plein gré mis en tête d'être Auteur, ſans en voir la capacité Vous frémiſſez ſans doute, dans la crainte d'avoir pû contribuer en quelque façon à un auſſi vaſte deſſein : mais raſſurez-vous, Monſieur ; ce qu'il y a d'extraordinaire dans une telle entrepriſe,

ne tombera point ſur votre compte, ni même ſur le mien : donnez-vous la peine de lire ma Lettre, & vous verrez que je ſuis Auteur par le choix d'un homme incomparable, & par les acclamations d'une illuſtre & ſpirituelle aſſemblée toujours prête à ſe divertir de tout. Voici mon avanture.

Si-tôt que vous futes parti, j'allai, pour me conſoler, dîner chez Madame ***, votre amie & la mienne. Sa cour fut très-nombreuſe ce jour-là, il s'y trouva beaucoup de gens d'eſprit ; la converſation fut très-ſpirituelle, & roula ſur les Auteurs. Les Dames qui ont écrit n'y furent point oubliées, chacun dit ſon ſentiment avec une politeſſe infinie : il n'y eut point de ces diſputes emportées où tout le monde veut briller très-ſouvent aux dépens

du bon ſens, & toujours à coup ſûr pour abaiſſer ſon adverſaire. Dans celles qui s'éleverent dans cette aimable compagnie, toutes les regles de la bienſéance furent obſervées; il ſembloit même que le parti contraire ne prenoit plaiſir à diſputer que pour faire paroître avec plus d'éclat celui qui lui étoit oppoſé. Mais il ſurvint un Gentilhomme campagnard, qu'on qualifia de Monſieur le Baron, qui n'eut pas la même retenue : car après avoir obſervé quelques momens de ſilence pour ſe mettre au fait de la converſation, il coupa la parole à une Dame qui louoit les Ouvrages de Mademoiſelle de Scudery; & dit très-haut d'un ton déciſif, que toutes les femmes qui ſe mêloient d'écrire, & de faire les Sçavantes, étoient des folles qui vouloient s'arroger un mérite au-deſ-

ſus de leur état, qui ne demande d'elles que de ſçavoir coudre & filer, comme l'a fort bien dit le Sage, en faiſant le portrait de la femme forte; & voila en quoi, dit-il, doit conſiſter tout le mérite féminin.

Une très-aimable Dame dit au Baron: Vous voulez donc, Monſieur, que nous ſoyons de vraies idiotes: ſçavez-vous qu'il y a parmi nous des Poëtes & des Philoſophes? Mais il reprit bruſquement; Ah! parbleu, Madame, on ſçait bien que vous avez aſſez de babil, & que vous jaſez comme des perroquets, ſans ſçavoir le plus ſouvent ce que vous dites. La belle gloire que vous vous donnez d'être Poëtes! Un Poëte eſt un homme toujours hors de lui même, qui donne ſans ceſſe la torture à ſon eſprit pour faire rimer deux mots l'un avec

l'autre, & cela très-ſouvent ſans aucune raiſon ni bon ſens. Les gens ſages ne perdent point leur tems à de pareilles folies. Il y a, dites-vous, des Dames Philoſophes : c'eſt à la vérité la ſcience qui leur convient le mieux : car c'eſt une ſource inépuiſable de pointillerie ; & tout cela n'inſtruit gueres pour la Religion, ni pour les mœurs. Les Philoſophes ſont toujours en colere ; & dans leurs diſputes avec leurs grands *Ergo*, ils ſe chantent pouille, & ſont auſſi emportés que les femmes : enfin ni les uns ni les autres ne ſont pas d'un grand relief chez moi : je n'attaque perſonne, je parle en général. Tout le monde ſçait bien que les femmes n'on point un génie propre pour les ſciences, & qu'elles ne ſont bonnes que pour avoir ſoin du ménage, ſous l'autorité du mari

qui doit être le maître ſelon le ſentiment de l'Apôtre. Il eſt de fait que celles qu'on laiſſe les maîtreſſes, deviennent des acariâtres, des ſuperbes, & des pareſſeuſes qui dorment juſqu'à midi; ſans ſonger que le ſommeil, outre qu'il eſt le pere du vice, eſt encore un temps perdu. Un pareil diſcours fit rire toute la compagnie; les plus prudes éclaterent. Le Baron ne ſe déconcerta point, & parla ſur ce ton juſqu'à extinction de voix.

La Dame de la maiſon qui en eut pitié, fit apporter de l'orgeat, il en prit un verre avec une grace ſans pareille; il voulut en prendre un ſecond, mais par malheur il le laiſſa réprendre ſur ſon habit. Cet accident la déconcerta plus que nos ris; l'habit étoit tout neuf; le pauvre Baron plaignit fort les ſoixante piſtoles qu'il lui

avoit coûté, & se déchaîna vivement contre les dépenses qu'on étoit obligé de faire à Paris. Il nous jura qu'il avoit déja dépensé plus de six cens pistoles; & tout cela, ajoûta-t-il, pour plaire à des badauts qui ne s'attachent qu'à la bagatelle, & ne sçavent pas seulement comment vient un grain de bled & un verre de vin. Malgré toutes ces petites apostrophes échapées sans doute par hasard, toute l'assemblée fut sensible à la peine de Monsieur le Baron. Le Marquis de ***, dont tout le monde connoît la politesse, s'approcha de lui pour le consoler: il en vint à bout; & lorsqu'il l'eut amené au point qu'il souhaitoit, il lui dit avec son air gracieux: Je ne suis point surpris, Monsieur, du peu de goût que vous avez pour la Poësie & la Philosophie, tous les hnmmes

ont leur ſcience favorite : je crois que l'Agriculture eſt la vôtre. Vous avez raiſon, car c'eſt la plus utile : mais je prends la liberté de vous dire que je ne ſçaurois paſſer à un Gentilhomme poli, comme vous l'êtes, la vivacité avec laquelle vous avez parlé aux Dames & contre les Dames. Tout le monde convient qu'elles ont une délicateſſe & une pénétration où nous ne ſçaurions atteindre. Il eſt très-vrai auſſi que la politeſſe leur eſt comme annexée, & nous ſentons tous les jours par notre propre expérience qu'elles ſont l'agrément de toutes les ſociétés : il ne faut pas dire que leur mérite doit être borné à ſçavoir coudre & filer. Il eſt vrai qu'elles ſont aſſez maîtreſſes d'elles-mêmes pour s'abbaiſſer à faire les plus petites choſes, lorſque leur ſituation le demande ; mais il eſt

vrai auſſi que celles que la Providence a deſtinées pour remplir des places éminentes, en ſçavent ſoutenir la gloire avec plus d'eſprit, plus de force & plus de prudence que les hommes : l'Ecriture ſainte & l'Hiſtoire ſont pleines de ces exemples. Il me paroît que vous avez lû : ainſi, Monſieur, vous ne devez pas ignorer toutes ces vérités.

Le Baron tranquiliſé par le diſcours poli du Marquis, dit qu'il aimoit la lecture à la folie, qu'il dévoroit les Livres, & liſoit plus en une nuit qu'un autre ne pourroit faire en quatre : mais qu'il avoit le malheur de manquer de mémoire, & de ne ſe ſouvenir jamais de rien ; que tout ce qu'il avoit pû retenir de l'Ecriture, c'étoit qu'une certaine Reine nommée *Iſabelle*, avoit fait tuer un pauvre vigneron pour avoir ſa

vigne ; & qu'une vieille grand'-mere encore plus cruelle avoit fait maſſacrer de pauvres petits enfans qui étoient des fils de Rois, pour regner à leur place ; mais que par la permiſſion de Dieu le Pape de ce tems-là en avoit ſauvé un dans une Egliſe, lequel ſept ans après fut élevé ſur le Thrône, & fit bien rendre gorge à ſa vieille marâtre. Voilà ce qui m'a toujours fait haïr les femmes. Avouez, Monſieur, qu'en voilà deux qui font horreur. Il eſt vrai, dit le Marquis, que Jezabel & Athalie étoient très-méchantes : l'Ecriture les blâme, la punition a ſuivi de près leurs crimes. La premiere, par le commandement de Jehu, fut jettée par une fenêtre, & mangée des chiens, comme le Prophéte Elie l'avoit prédit : la ſeconde fut tuée, lorſqu'on remit ſur le Thrône le jeune

Joas, que Joïada, Grand-Prêtre, avoit fait élever ſecrettement dans le Temple. Mal-peſte, reprit le Baron, vous ſçavez l'Hiſtoire à merveille, & vous retenez les noms, comme pourroit faire un jeune homme nouvellement ſorti du Collége. Pour moi je ne m'amuſe point à ces bagatelles; car après tout, les noms n'y font rien; & Iſabelle & Jezabel, le pauvre vigneron n'en eſt pas moins mort.

Toutes les Dames rirent encore une fois; mais une d'entre elles, qui étoit très-ſpirituelle, reprit ſon ſérieux, & dit au Baron : Il eſt étonnant, Monſieur, que vous n'ayez retenu que deux faits de l'Ecriture qui ſont contre nous, tandis qu'il y en a tant à notre avantage; on voit bien qu'il y a de la prévention chez vous. Le Dame de la maiſon dit que le

Baron n'étoit pas le ſeul prévenu contre les femmes : Nous ne trouvons pas toujours, ajouta-t-elle, des défenſeurs tels que Monſieur le Marquis. Il eſt certain qu'il y a des Auteurs qui croiroient n'avoir rien fait de bon, s'ils ne nous avoient donné quelques ridicules. J'avoue de bonne foi que je ſuis vivement piquée, en liſant les Mémoires du Comte de *** rédigés par Saint-Evremond, d'être obligée d'avouer qu'ils ſont bien écrits, après les horribles portraits qu'il fait de nous. Le Songe de Bocace eſt encore conté à merveille, & nous y ſommes auſſi très-maltraitées. La Fontaine & Deſpréaux ne nous ont pas épargnées. Cependant nous ne refuſons pas à ces Auteurs les applaudiſſemens, que le tour aiſé de leur façon de conter demande de notre équité. Le Ba-

ron qui vouloit faire connoître qu'il avoir lû, dit que Saint-Evremond étoit un bon Poëte, mais que ſa proſe ne valoit pas le diable ; qu'elle avoit dans ſon genre, les mêmes défauts que les vers de la Fontaine & de Deſpréaux : qu'on ſentoit bien en liſant ces trois Auteurs, qu'on en feroit autant qu'eux ; qu'il n'y avoit rien d'élevé, que tout y couloit de ſource : que les plus ignorans les entendoient à merveille. Il faut, ajouta-t-il gravement, qu'un bon Auteur évite ces défauts, & qu'il ait l'art de ſe faire admirer ſans tomber dans la baſſeſſe de ſe faire entendre. Pour Bocace, c'eſt dommage qu'il ſoit mort ; vous auriez, Meſdames, une belle Sentence à lui dire, qui eſt que tous ſonges ſont menſonges. En vérité, c'étoit un grand fou de s'amuſer à écrire ſes ſonges ; ſi

je voulois écrire les miens, je ferois de petits Romans tout aussi jolis qu'une infinité qu'on fait aujourd'hui, & dont on tire de bel & bon argent.

Il y avoit un Abbé auprès du Baron, qui lui dit entre haut & bas : Je crois Monsieur, que vous vous adoucissez, & que le mérite des belles Dames qui sont ici, vous fait changer de sentiment. Le Baron reprit sur le même ton : Ma foi il en pourroit être quelque chose ; il est vrai que je n'en avois jamais vû de si gentilles ; mais *motus*, car je ne veux pas qu'il soit dit que je me rends tout d'un coup comme un sot. Je m'en vais faire une proposition qui étonnera bien des gens. Il se tourna ensuite du côté de la compagnie, & dit avec un petit souris gracieux : Si vous voulez, Mesdames, que je sois de vos

partiſans, faites-moi un état de toutes les femmes de l'Ecriture & de l'Hiſtoire, que vous dites qui ont fait tant de belles choſes. J'ai un couſin qui eſt Docteur, je le lui donnerai à examiner ; il me dira bien ſi on m'en fait accroire ou non. Et alors ſi on me dit vrai, je changerai bien-tôt de ſentiment : car je ne ſuis point têtu, je ne cherche que la vérité : & puiſque les Dames ſont ſi ſçavantes, que c'en ſoit une de celles qui ſont ici, qui entreprenne cette grande affaire : ſi elle en vient à bout, je lui donnerai un beau diamant. Nous acceptâmes toutes le parti, au diamant près. On dit au Baron, que nous ſerions trop heureuſes de pouvoir gagner ſon eſtime, & qu'on travailleroit de bonne foi & avec plaiſir.

Il y eut enſuite conteſtation

de politeſſe entre nous, peut-être même de pareſſe ; toutes ſe voulant déférer l'honneur ou la peine de l'Ouvrage. Mais le Baron décida lui-même la choſe : car après avoir enfoncé ſon chapeau (il eſt bon d'obſerver qu'il l'avoit toujours eu ſur la tête) il nous lorgna toutes à ſon aiſe : & ſon choix étant fait, il s'approcha de moi avec une telle précipitation, que le parquet en fut ébranlé. En m'abordant, il me donna deux petits coups ſur le bras, en diſant : Voilà celle qui, à ce que je crois, me fera mieux ſentir le mérite des femmes : qu'on la charge du ſoin de m'inſtruire ; ſon petit air niais me plaît aſſez, & je gagerois bien qu'elle n'eſt point capable de mentir. Toute la compagnie me félicita ſur la galanterie que Monſieur le Baron venoit de me faire : on approuva

ſon choix : j'eus beau me défendre, mes raiſons les plus valables ne furent point écoutées, il fallut ſouſcrire. On me dit pour me conſoler, qu'on ne me demandoit point un arrangement de diſcours, ni aucune élégance ; qu'il ſuffiſoit de rapporter les faits qui ſe trouvent à notre avantage dans l'Ecriture ſainte & dans l'Hiſtoire. Cette réſerve me raſſura ; je comptai dans le moment ſur ma mémoire, & me chargeai, ſans trop de réflexion, de tout ce qui plut à la compagnie.

Je ne fus pas plûtôt de retour chez moi, que je me mis à l'ouvrage avec toute l'attention dont je ſuis capable, aux dépens même de mon ſommeil ; mais avec un tel ſuccès, que lorſqu'au jour marqué je portai mon manuſcrit pour être examiné, j'emportai heureuſement l'approbation de

M. le Docteur ; c'eſt un homme d'eſprit, qui a du monde, & qui plaiſante fort agréablement. Il me fit beaucoup de politeſſes, & dit à toute l'aſſemblée que mes preuves étoient juſtes ; qu'on n'avoit rien à m'oppoſer ; & que mon Ouvrage méritoit l'impreſſion.

Monſieur le Baron qui ſe ſentit flatté dans ſon choix par un pareil applaudiſſement, dit qu'il étoit perſuadé du mérite des Dames ; qu'il ſentoit bien que je diſois vrai, & qu'il n'y avoit rien de ſi joli que les petites hiſtoires que j'avois rapportées, qu'il vouloit en faire un Livre, & payer lui-même les frais qu'il coûteroit à l'imprimer. Puis s'adreſſant au Docteur, il lui dit ; Avouez, mon couſin, que je me connois en gens, & que voilà une femme très-capable ; qu'il faut abſolu-

ment, comme vous le dites fort bien, mettre au rang des Auteurs : vous sçavez, vous autres Sçavans, les cérémonies qu'il faut faire en pareille occasion ; faites donc ce qu'il conviendra, & comptez que je payerai très-grassement. Sur l'approbation de Monsieur le Docteur, tous les autres Examinateurs donnerent de grandes louanges à mon Ouvrage. On en retint des exemplaires ; & je ne doute pas qu'il n'y ait déja grand nombre de souscriptions.

Voilà, Monsieur, par quels degrés je suis montée à la sublime qualité d'Auteur ; je vous avoue que ce titre pompeux me flata vivement. & changea tout à coup ma timidité naturelle en un noble orgueil. Je sentis bien que j'avois écrit dans un goût tout nouveau, avec tant de précision

& de légereté, que les Auteurs même que je cite n'auroient pû renfermer dans un si petit volume tant d'illustres faits. Je connus bien aussi que j'avois travaillé utilement pour le Public, qui sans doute me sçaura gré de mes recherches. Que mon élévation cependant ne vous allarme point, comptez que je serai toujours de vos amies. Ce Manuscrit que je vous envoie, en est une preuve : mais n'allez pas vous imaginer que ce soit pour le corriger, c'est au contraire pour vous donner la gloire d'y mettre la premiere approbation. Renvoyez-le moi le plûtôt que vous pourrez, car je meurs d'envie de voir mon Livre annoncé dans les Journaux, & courir Paris & la Province. vous me devriez bien une visite de politesse sur ma nouvelle dignité; mais

comme je connois votre paresse, je vous en dispense. Admirez ma bonté, & soyez persuadé que quand je deviendrois aussi grande que Scudéry, Dacier & Sapho même, je serai toujours très-constamment,

MONSIEUR, &c.





APOLOGIE DES DAMES, APPUYÉE SUR L'HISTOIRE.



N a vû dans la Lettre, qui sert de Préface à ce petit Ouvrage, de quelle maniere j'ai été choisie pour faire une recherche des Femmes illustres de l'Ecriture Sainte & de l'Histoire. Il est étonnant que dans l'ignorance où je suis, j'en aie pû trouver un aussi grand nombre, Cela prouve sensiblement que la matiere est intarissable, & que si quelques Dames sçavantes, bien intentionnées pour la cause commune

vouloient se donner la peine de travailler sur ce sujet, on ajouteroit plusieurs volumes à ce petit Ouvrage, qui feroient mieux connoître notre mérite; puisqu'ils seroient écrits en termes plus choisis. Pour moi qui ne sçaurois atteindre à l'élégance, je n'ai eu en vûe que de faire revenir un homme de qualité des injustes préventions dans lesquelles il est contre notre Sexe. Ainsi je ne me suis attachée qu'à rapporter simplement les faits dans le vrai. J'avoue que flattée par l'espérance de la réussite, j'ai travaillé avec grand plaisir : mais, comme dans les Dames dont je parlerai, il y en a eu beaucoup de Poëtes & de Philosophes, & que Monsieur le Baron méprise si fort la Poësie & la Philosophie, il est à propos de commencer par lui faire connoître l'excellence de ces talens. Je suis même persuadée, qu'il me sçaura gré de l'avoir tiré de l'erreur dans laquelle il a été jusqu'à présent, & de lui avoir donné du goût pour les trois choses les plus estimables qui soient au mon-

de la Poësie, la Philosophie, & les femmes. A l'égard de la Poësie, il est aisé de prouver par l'Ecriture, que cet art bien loin d'être une folie, a été dès les premiers tems le langage divin, & le talent des grands hommes. Moyse, David & Salomon, ont été les premiers Poëtes : peut-on douter de leur sagesse ? Consultons l'Histoire, nous trouverons que Thalés, Solon, & la plûpart des anciens Philosophes écrivoient leurs ouvrages en vers : & avec quel goût les sçavans ne lisent-ils pas encore aujourd'hui Homere, Euripide, Sophocle & Pindare? Les Ouvrages de ces illustres Grecs sont depuis près de trois mille ans la baze de toutes les Sciences : les Latins qui les ont suivis, tels que Térence, Catulle, Tibulle, Horace, Ovide & Virgile, ne sont pas moins dignes d'admiration. Dans tous nos Colléges on instruit la jeunesse avec leurs Ouvrages, qu'on trouve toujours beaux & toujours nouveaux. pour nos Poëtes François, qui ont joint à la sublimité de leur génie le goût fin &

délicat de la Nation , je ne doute point qu'ils ne ſoient regardés comme des prodiges dans les ſiecles à venir , ſur-tout Corneille, Racine , la Fontaine & Deſpreaux. J'obſerve même en faveur de nos François , qu'ils ont preſque tous ſanctifié leur Muſe par quelques ouvrages de piété. Mais je reviens à nos anciens ; & je dis que ſi malgré le grand nombre de ſiecles , qui ſe ſont écoulés depuis leur tems , la poſtérité a tranſmis juſqu'à nous de la vénération pour leurs noms & du goût pour leurs vers , il faut abſolument que Monſieur le Baron change de ſentiment , & qu'il convienne que la Poëſie eſt plûtôt un chemin à l'immortalité qu'aux Petites-Maiſons.

J'ai encore été dans une ſurpriſe extrême , lorſque j'ai entendu dire à ce Critique que la Philoſophie n'inſtruiſoit point pour la Religion ; c'eſt elle au contraire qui nous inſpire le plus ſolidement des ſentimens religieux. Il eſt certain qu'elle a quatre parties qui concou-

rent toutes à rendre l'homme parfait. Le premiere est la Logique, qui forme le jugement : puisqu'elle apprend à raisonner juste, la seconde est la Morale, qui regle les mœurs ; la troisiéme est la Physique, qui fait conoître les choses naturelles. Cette science est très-utile à l'homme pour la conservation de sa santé, & pour lui faire admirer la puissance d'un grand Ouvrier : qui a tout créé, & dont la providence agit sur les plus petites choses comme sur les plus grandes. La quatriéme est la Métaphysique. C'est une science qui donne la connoissance des êtres célestes, qui éleve l'homme au-dessus de lui-même. Ainsi je ne crains point de trop avancer, en disant que plus on est Philosophe, plus on est religieux & homme de bien. La Philosophie n'a t-elle pas fait connoître aux Payens mêmes, enveloppés dans les ténebres du Paganisme, qu'il n'y avoit qu'un seul être Souverain qui gouvernoit tout à son gré ? Ceci paroît dans les mœurs & dans les ouvra-

ges de ces grands Philoſophes. Socrate n'a-t-il pas mieux aimé mourir que de reconnoître la pluralité des Dieux ? Platon a mérité le pompeux titre de divin, parce qu'il a parlé clairement du premier principe. Et Monſieur de Larray, dans ſon Hiſtoire des ſept Sages, rapporte que Thalés prenoit ſoin de régler ſon intérieur, afin, diſoit ce grand Philoſophe, que la divinité qui connoiſſoit ſes penſées, les pût trouver auſſi innocentes que ſes actions. Ciceron n'a point parlé en payen dans ſon Livre de la Nature des Dieux. Il eſt indubitable que c'étoit la Philoſophie, qui faiſoit que ces grands hommes parloient ſi juſte. Ce ſont les Sages & les Philoſophes de l'antiquité qui ont fait la Mythologie : perſonne n'ignore qu'elle enſeignoit qu'après la mort des gens de bien, leurs ames étoient portées dans les champs Eliſées, pour y jouir d'un bonheur éternel ; & que celles des méchans étoient au contraire plongées dans le Tartare, pour y ſouffrir éternellement. Tout ceci

prouve qu'ils croyoient l'immortalité de l'ame & la puiſſance d'un être éternel, qui pouvoit punir & récompenſer. Ce que je viens de dire en faveur des Poëtes & des Philoſophes, eſt très-vrai, très-ſimple & à la connoiſſance de tout le monde; ainſi il eſt aiſé de voir que Monſieur le Baron n'a pas une juſte idée de ces deux Sciences. J'ai encore à le contrarier ſur ce qu'il nous a dit, que le ſommeil étoit le pere du vice. Jamais on ne lui a donné une pareille épithéte : on ne ſçauroit même dire que ce ſoit un tems perdu, puiſqu'il eſt très-néceſſaire à l'homme pour réparer ſes forces affoiblies par un travail immodéré, & pour calmer ſon eſprit dans les grandes afflictions. (Comme je ſuis fort amie du ſommeil, j'en veux faire voir tous les avantages.) C'eſt pendans ce tems que Dieu s'eſt le plus ſouvent communiqué aux hommes; qu'il les a appellés, qu'il leur a fait des dons, qu'il les a repris de leurs déréglemens, & qu'il les a inſtruits de leurs devoirs. Je ne rapporterai

point toutes les graces que Dieu a faites pendant le ſommeil à une infinité de Saints & de Sainres ; je me contenterai de celles qui ſe trouvent dans l'Ecriture. C'eſt pendant le ſommeil d'Adam que Dieu forma la femme dont Adam fut ſi charmé, qu'il en exprima ſa joie par les tranſports de la plus vive tendreſſe. C'eſt pendant le ſommeil que Jacob vit cette échelle myſtérieuſe ; que Joſeph ſon fils eut des préſages de ſa future grandeur ; que Pharaon fut averti de ſept années de ſtérilité qui devoient déſoler ſon Royaume, & cet avertiſſement fut cauſe qu'il y remédia. C'eſt pendant le ſommeil que Samuel fut appellé, & que Salomon reçut le précieux don de la ſageſſe. C'eſt pendant le ſommeil que Dieu fit connoître à Mardochée la prochaine élévation de ſa niece Eſther, & la délivrance du Peuple Juif. C'eſt enfin pendant le ſommeil de ſaint Pierre, que l'Ange briſa ſes fers & le tira de priſon. Après toutes ces graces reçues pendant le ſommeil, que Monſieur le Baron ne

nous en faſſe donc plus un crime, & goutons en paix toutes ſes douceurs ; obſervons ſeulement de le prendre dans les heures qui lui ſont deſtinées.

Monſieur le Baron croit que les femmes ne ſont bonnes que pour conduire le ménage ſous l'autorité du mari ; mais il eſt évident que celles qui ont occupé des places éminentes, ont bien fait connoître qu'elles en étoient dignes. Que de juſtice & de ſageſſe n'a-t-on pas admiré dans celles qui ont gouverné de grands Royaumes ? Que de valeur dans celles qui ont commandé des armées ? Que d'eſprit, de lumiere & de délicateſſe dans les Sçavantes ? Il faut, pour ſatisfaire à la commiſſion dont on m'a honorée, que je rapporte l'hiſtoire d'un nombre d'héroïnes qui ſe ſont diſtinguées par leur mérite. Je commencerai par celles de l'Ecriture, dont on ne ſçauroit douter : je m'attacherai enſuite aux Hiſtoriens qui ne rapportent que des faits bien conſtatés.

Mais je veux faire voir auparavant, par l'ordre même que Dieu a gardé dès le commencement du monde, que la femme est dans son origine d'une nature plus excellente que l'homme. Pour prouver ce que j'avance, il ne faut que lire la Genese; on trouvera que Dieu fit le Ciel, la Terre, les Astres, & tous les animaux: au second chapitre, verset sept, il est marqué que Dieu fit l'homme, le dernier & le plus parfait de ses ouvrages. Cet être si parfait n'a cependant été formé que du limon de la terre; & ne semble-t-il pas que Dieu vouloit, en formant l'homme, se préparer une matiere plus noble pour former la femme, que l'Ecriture dit qu'il forma d'une côte qu'il tira d'Adam? Tous les Anatomistes conviennent qu'il manque aux hommes une côte du côté gauche: côté où le cœur, la plus noble partie de l'homme, est placé, & où Dieu a voulu prendre aussi la femme. Milton, ce sçavant Poëte, ne manque pas de faire cette observation à notre avantage. Si Dieu a vou-

lu ſe ſervir de ce qu'il y avoit alors de plus parfait ſur la terre pour former le corps de la femme, qui eſt ſans contredit plus beau que celui de l'homme ; dans quel degré de perfection n'a-t-il pas créé ſon ame ? & pouvons nous douter un moment qu'elle ne ſoit infiniment plus élevée que celle de l'homme ? Les hommes donc jaloux de l'avantage que nous avons ſur eux dans la création, nous reprochent ſans ceſſe, que le péché eſt entré dans le monde par la femme : ils ont raiſon. Je conviens qu'Eve a péché la premiere ; mais ſi l'on veut ſuivre l'Ecriture, on trouvera qu'Adam eſt beaucoup plus coupable ; puiſque c'eſt à lui ſeul que la défenſe avoit été faite, & qu'Eve n'étoit point encore créée. Voici les termes qui ſont pour nous au ſecond chapitre de la Geneſe, verſet huit. Il eſt dit : *Or le Seigneur avoit planté dès le commencement du monde un Jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme*. Au treiziéme verſet, il eſt marqué qu'il lui fit ce commandement : *Mangez de tous les fruits des*

arbres du Paradis. Au dix-ſeptiéme verſet Dieu dit : *Ne mangez point du fruit de l'arbre de la ſçience du bien & du mal ; car au même tems que vous en mangerez ; vous mourrez.* Certainement voilà la défenſe faite ſans qu'il ſoit queſtion d'Eve. Il paroît même qu'il s'eſt écoulé un eſpace de tems de puis la défenſe juſqu'à la création de la femme : car le dix-neuviéme verſet porte : *le Seigneur ayant donc formé de la terre tous les animaux terreſtres & tous les oiſeaux du Ciel, il les amena devant Adam, afin qu'il vît comment il les appelleroit ; & le nom qu'Adam donna à tous ces animaux eſt leur nom véritable.* Au vingtiéme verſet il eſt dit : *Adam appella donc tous les animaux d'un nom qui leur étoit propre; mais il ne ſe trouvoit point d'aide pour Adam qui lui fût ſemblable.* Enfin au vingt & un & vingt-deuxiéme verſet, il eſt dit que le Seigneur envoya un profond ſommeil à Adam; que lorſqu'il étoit endormi, il tira une de ſes côtes, qu'il mit de la chair à ſa place, & qu'il forma la femme de la côte qu'il

avoit tirée d'Adam. Ce ſont les propres termes de l'Ecriture, qui prouvent ſenſiblement qu'Eve n'étoit point créée au moment de la déſenſe, & qu'elle ne la tenoit que de ſon mari, auquel elle n'étoit pas encore obligée d'être ſoumiſe. Saint Cyrille même ſemble l'excuſer : ce Pere dit qu'elle ne fut point étonnée lorſqu'elle entendit parler le ſerpent, ignorant ſi la parole lui étoit naturelle ou nom. Il eſt certain qu'il lui tint un diſcours flateur & ſéduiſant, oſant même l'aſſurer qu'elle ne mourroit point, & qu'elle ſçauroit des choſes qui la rendroient parfaite. On trouve la preuve de ceci dans le troiſiéme chapitre de la Geneſe, verſet cinq. Il faut convenir que notre premiere mere ſe trouva alors dans un état bien violent, elle étoit ſeule avec un ſéducteur, incertaine & tremblante, flotant entre la crainte de pécher & l'eſpérance d'acquérir quelques ſciences, qui ajouteroient encore à ſon mérite. Et ne pouvons nous pas dire en ſuivant toujours la penſée de Saint Cyrille,

que dans ſes agitations elle a pû croire que le ſerpent étoit une créature plus éclairée que ſon mari, & qu'elle feroit bien d'en ſuivre les conſeils ? Elle n'a donc commis qu'un péché de ſimple curioſité, mais curioſité qui tendoit au parfait. Pour Adam, quoiqu'il eût reçu ce commandement de Dieu même, il pécha d'une volonté déterminée, ſans faire aucune queſtion ni réſiſtance à ſa femme, & ſans lui faire connoître qu'elle avoit eu tort. Ceci paroît au troiſiéme chapitre de la Geneſe verſet ſix, où il eſt ſimplement dit qu'Eve lui donna du fruit & qu'il en mangea : il y a bien de l'apparence que ce fut pour gourmandiſe. Adam s'eſt rendu encore plus coupable par ſa réponſe. Saint Auguſtin dit qu'il fit un reproche tacite à Dieu, en diſant : *C'eſt la femme que vous m'avez donnée pour compagne.* Tant eſt inſolente, dit ce Pere, la préſomption de l'homme ! Pour Eve, elle s'accuſe humblement, & elle ſe contente de dire : *le ſerpent m'a trompée, & j'ai péché.* Elle ne fait

point d'autres plaintes contre ce monſtre infernal qu'elle connoiſſoit alors pour ſon ennemi déclaré, à qui elle pouvoit reprocher la malice & le menſonge dont il s'étoit ſervi pour la ſéduire. La juſteſſe de ſon jugement lui fait tout d'un coup ſentir qu'elle a eu trop de crédulité, & la grandeur de ſon ame l'empêche de tomber dans la baſſeſſe des reproches. Adam en uſe tout autrement : ce n'eſt point un ennemi qu'il accuſe ; c'eſt une femme aimable qu'il aime : mais malgré les tranſports d'amour qu'il avoit fait éclater à la premiere vue d'un objet ſi charmant, en s'écriant, *Os de mes os, chair de ma chair*, il abandonne au premier péril cette chere moitié, & il voudroit qu'elle fût ſeule l'objet de la colére du Seigneur. Quelle différence de ſentimens ! On ne trouve dans ceux du mari que baſſeſſe & inconſtance, & dans ceux de la femme que nobleſſe & fermeté. Dieu condamna auſſi l'homme plus rigoureuſement que la femme : car il dit au premier qu'il mangeroit ſon

pain à la ſueur de ſon corps, juſqu'à ce qu'il retournât à la terre dont il avoit été tiré, c'eſt-à-dire, pendant toute ſa vie, ſans aucun adouciſſement. Il condamna la femme à être ſoumiſe à ſon mari, & à enfanter avec douleur; punition rigoureuſe à la vérité, que Dieu veut nous faire ſentir, lorſque nous nous allions avec les hommes, & dont nous ſommes exemptes quand nous ſommes d'aſſez bon goût pour ne point prendre de maris. Obſervation qui eſt encore contre les hommes. Mais combien Eve fut-elle flattée, & quel adouciſſement Dieu ne donna-t-il pas à ſon Arrêt, dans la gloire future qu'il lui fait eſpérer pour ſes deſcendantes, lorſqu'il dit au Serpent que la femme un jour lui écraſeroit la tête? prédiction qui a été accomplie, & dont je parlerai dans la ſuite. Mais je veux ſuivre l'ordre des tems le plus qu'il me ſera poſſible, & faire encore obſerver qu'Eve a tranſmis à toutes les femmes la peine & l'inquiétude avec leſquelles elle avoit péché.

Il est certain que nous avons beaucoup de goût pour la piété, & que la crainte de Dieu nous est très-vivement imprimée dans le cœur. Qui ne nous rendroit pas cette justice, iroit contre l'esprit de l'Eglise, qui prie tous les jours pour le dévot sexe féminin ; & contre l'Ecriture même, puisque dans l'Ecclésiastique il est dit que les commandemens de Dieu sont dans le cœur de la femme, comme un fondement éternel sur la pierre ferme. Il y est dit aussi : *Ne vous éloignez pas de la femme sensée & vertueuse; car de la grace de sa modestie est plus précieuse que l'or ; où il n'y a point de haye, le bien est au piliage ; & où il n'y a point de femmes, l'homme soupire dans l'indigence.* Il est dit encore dans le même Livre : *Les enfans & la fondation d'une Ville rendent le nom d'un homme célébre après lui ; mais une femme sans tache passe l'un & l'autre.* Je ne rapporterai point tous les passages de l'Ecriture qui sont à notre avantage ; peu de gens les ignorent, & cela me conduiroit trop loin. Je sçais

chap. 26.

chap. 7.

chap. 30.

chap. 40.

que des gens mal-intentionnés pourront m'objecter, qu'il y a quelques Passages qui ne sont pas pour nous ; mais les Sçavans qui font attention à tout, conviendront qu'ils n'attaquent pas toutes les femmes, mais seulement celles qui sont vicieuses. Par exemple, dans celui qui porte, que la femme sujette au vin ; sera un sujet de colére & de honte à son mari ; il est aisé de voir que ce passage ne blesse point les femmes en général. Ainsi cela ne fait rien à mon sujet : car mon dessein n'est que de faire voir que nous ne sommes point inférieures aux hommes, & que nous avons au contraire beaucoup d'avantage sur eux. Je ne prétens pas justifier toutes les femmes : je sçais qu'il y en a qui sont indignes de l'être : mais il est vrai aussi qu'elles sont en petit nombre : ainsi elles ne doivent point faire tort à celles qui soutiennent dignement la noblesse de leur Sexe : de même que les Anges prévaricateurs n'ont point altéré la gloire, ni l'essence des Anges qui sont demeurés fidéles. Il me reste

encore une obſervation à faire ſur notre premiere mere : il eſt dit dans l'Ecriture qu'Adam & Eve eurent des fils & des filles : il n'eſt point dit ce que firent les filles, il eſt probable qu'Eve les éleva avec beaucoup de ſoin, & qu'elle leur inſpira l'amour de la vertu. Si elles s'en étoient écartées, l'Ecriture en parleroit, comme elle parle de Caïn, qui dévoré par l'odieuſe paſſion de la jalouſie, tua ſon frere Abel : de Cham, qui avec une impiété horrible ſe mocqua de ſon pere ; & enfin de ces hommes ſuberbes, qui voulurent élever une Tour pour ſe garantir de la colére du Seigneur. Il n'eſt point marqué que les femmes fuſſent complices d'une auſſi chimérique entrepriſe. Nous pouvons même croire que ce fut pour récompenſer notre retenue, que dès ce tems-là nous fumes avantagées de cette agréable volubilité avec laquelle la plûpart de nous ſçavent s'exprimer ſi heureuſement & avec tant de vivacité, qu'il faut enfin que les hommes nous cédent encore en ce point.

Je m'écarte ſans y penſer de mon ſujet ; car je ne me ſuis engagée qu'à faire avoir le mérite des femmes ſans m'embaraſſer des défauts des hommes. Je me ſens même plus de goût à les louer qu'à les blâmer. Je ſçais qu'il y en a eu de très-méritans : tels ont été les Saints Patriarches, qui ont gardé religieuſement la Loi du Seigneur, les Prophétes, qui ont prédit les grandes choſes que Dieu vouloit opérer en faveur des hommes ; les Apôtres, qui ont annoncé l'Evangile par toute la terre ; & les Saints Peres qui ont éclairé l'Egliſe. Nous pouvons dire que nous avons encore dans ce ſiecles des hommes illuſtres, & des génies ſupérieurs dans tous les états. Tout ceci ne détruit point ce que j'ai avancé à la gloire des femmes ; au contraire ces grands hommes m'en fourniront des preuves ; car je ferai voir par des extraits tirés de leurs ſçavans ouvrages, qu'ils avoient beaucoup de vénération pour les Dames : ce qui paroît par les attentions qu'ils ont eues pour elles, & par les éloges

qu'ils en ont faits. Il eſt vrai que les Sçavans ont connu par l'Ecriture que Dieu a opéré de grandes merveilles par les femmes, & qu'il les a ſouvent inſpirées par un choix de préférence. En voici le premier exemple.

Quoiqu'Iſaac fût un ſaint Patriarche, ce n'eſt point à lui, mais à ſa femme, que Dieu révela ce qui dévoit arriver à ſes deux enfans. Il eſt marqué que Dieu dit à Rebecca : *Deux Nations ſont dans vos entrailles, & deux peuples ſortant de votre ſein ſe diviſeront l'un contre l'autre, & l'aîné ſera aſſujetti au plus jeune.* Monſieur le Baron nous a traitées de babillardes ; mais voici un fait qui doit le deſabuſer, & confondre ceux qui diſent que les femmes ne ſçauroient garder de ſecret ſur ce qui leur fait honneur ; car Rebecca ne parla jamais de la grace qu'elle avoit reçue, pas même à ſon mari. Il eſt ſenſible que ſi elle lui en eût fait confidence, elle n'eût point été obligée d'avoir recours à l'adreſſe, dont elle s'eſt ſervie pour faire tomber la béné-

Geneſe chap. 26.

diction de ce ſaint Patriarche ſur ſon plus jeune fils Jacob.

Mais que pourrons nous trouver de plus à la gloire des femmes, que la ſervitude de Jacob, ce grand Patriarche, qui a donné ſon nom à tout un Peuple, & qui a bien voulu ſe réduire à ſervir quatorze ans pour obtenir la belle Rachel?

Gen. 29.

Les femmes ſages d'Egypte ſont louées hautement dans l'Ecriture. Il y eſt dit: *parce que les femmes ſages ont craint Dieu, il a établi leurs maiſons.* Ce paſſage fait encore ſentir que nous avons la crainte du Seigneur, & cette crainte démontre clairement que nous avons la ſageſſe; puiſque ſelon le Prophéte Royal, *la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe*

Exode, chap. 1.

Pſal. 110.

Moïſe, ce grand Légiſlateur, à qui les élémens obéiſſoient, qui a retiré les Iſraëlites de la ſervitude des Egyptiens; qui a conduit ce peuple dans le deſert pendant quarante ans; cet homme enfin à qui Dieu s'eſt communiqué tant de fois, & ſur le viſage duquel il avoit im-

primé des rayons de sa gloire, est preservé d'une mort cruelle & prématurée par les tendres & industrieux soins de sa mere, que mit l'enfant dans un petit panier & l'exposa sur le Nil, ne pouvant plus le garder; parce que Pharaon, Roi d'Egypte, avoit ordonné qu'on étouffât en naissant tous les enfans mâles des Hébreux. Mais comme Dieu renverse quand il lui plaît les desseins des hommes, il permit que la fille du même Pharaon vint au fleuve : elle trouva ce petit enfant si beau qu'elle l'adopta & en prit soin. Ainsi il fut élevé par la fille & dans la maison de celui qui vouloit sa mort & celle de tout le peuple de Dieu. Je prie Monsieur le Baron d'observer que ce n'est point le pere de Moïse, qui a été inspiré de l'exposer, mais sa mere. Et ne semble-t-il pas par cette conduite de la providence, que Dieu vouloit que la postérité eût obligation aux femmes d'avoir conservé & élevé un homme à qui tant de miracles étoient reservés.

S'il y a des Auteurs qui saisissent

nos défauts, & qui nous en donnent souvent que nous n'avons pas, nous devons peu nous en mettre en peine; puisque l'Ecriture prend soin de nous louer en beaucoup d'endroits. Voici deux faits contre lesquels on n'a rien à opposer; le premier se tire du 15 chapitre de l'Exode. Après que les Hébreux eurent passé la mer Rouge, & que Pharaon avec toute son armée eut été englouti dans les eaux, Marie, sœur d'Aaron, laquelle étoit Prophétesse, prix un tembour à la main; toutes les femmes marcherent après elle, portant aussi des tambours, & formant des chœurs de musique. Marie chanta la premiere, en disant: *chantons des Hymnes au Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur & sa gloire.*

Les Interprétes remarquent qu'il paroît que Marie ne chanta que parce qu'elle etoit inspiré de l'esprit de Dieu. En effet, l'Ecriture dit qu'elle étoit Prophétesse. D'ailleurs n'est-il pas sensible que l'Ecriture a voulu ici relever le mérite des femmes; autrement il suffisoit de dire ce qui

ſe trouve au premier verſet de ce chapitre, que Moïſe & les enfans d'Iſraël chanterent un Cantique au Seigneur. Le ſecond fait qui eſt pour nous, ſe trouve au chapitre 35 de l'Exode, où il eſt marqué à l'occaſion des préſens que tout le peuple faiſoit pour l'ornement du tabernacle, que les femmes qui étoient habiles donnerent ce qu'elles avoient filé d'hyacinthe de pourpre, de fin lin, & de poil de chévre, & qu'elles donnerent tout cela de grand cœur. Peut-on douter de la bonté & de la nobleſſe du cœur des femmes, quand l'Ecriture le dit en termes poſitifs; elle n'avance pas la même choſe ſur le compte des hommes.

Il y a bien du grand & de l'héroiſme dans l'action de Rahab, qui retira chez elle les eſpions que Joſué avoit envoyés à Jéricho : car il eſt certain qu'elle eût été perdue, ſi les eſpions euſſent jamais été découverts. Deux grands Apôtres ont pris ſoin de relever cette action. Saint Paul dit; *C'eſt par la foi que Rahab*, *Joſué, 2.* *Ep. aux Hebr. chap. 11.*

ayant ſauvé les eſpions qu'elle avoit reçus chez elle, ne fut point enveloppée dans la ruine des incrédules : & S. Jacques dit qu'*elle fut juſtifiée par ſes œuvres recevant chez elle les eſpions de Joſué, & les renvoyant par un autre chemin*. Aux termes de l'Ecriture il paroît qu'elle étoit Prophéteſſe : car il eſt marqué qu'elle dit aux eſpions : *Je ſçais que le Seigneur a livré entre vos mains tout ce pays-ci* : ce que Dieu lui avoit fait connoître par la lumiere intérieure de la foi ſelon les Interprêtes. Voici donc encore une femme inſpirée divinement.

Ep. c. 2.

Ce qui ſuit fera voir à Monſieur le Baron que les femmes ſont d'un mérite au-deſſus de toutes choſes, & qu'elles ſont les plus dignes récompenſes qu'on puiſſe donner pour animer le courage & la valeur des grands Capitaines ; car nous trouvons dans l'Ecriture, que Caleb promit ſa fille Axa pour femme à celui qui prendroit & ruineroit Cariath-Sepher.

Juges, chap. 1.

Nous allons voir une femme d'un

grand mérite : c'eſt la Prophéteſ- Juges chap. 4.
ſe Debora. Il eſt marqué qu'elle jugeoit le peuple ; qu'elle s'aſſeyoit ſous un palmier qu'on nommoit de ſon nom, & que les enfans d'Iſraël venoient à elle pour faire juger tous leurs differens. Son mérite n'étoit pas borné à cet eſprit de juſtice : elle a bien fait connoître qu'elle avoit autant de valeur & de conduite pour commander une armée, qu'elle avoit de prudence & de ſageſſe pour gouverner les Peuples. Si-tôt qu'elle fut informée des préparatifs étonnans & de la prodigieuſe armée de Siſara qui vouloit exterminer tout Iſraël, elle envoya dire à Barac de prendre le commandement de l'armée, & d'aller contre ce Général : mais Barac qui connoiſſoit l'habileté de cette admirable femme, répondit qu'il n'iroit que ſous ſes ordres. Elle fut donc contrainte de ſe mettre à la tête des troupes ; & ſecondée par Jahel, qui eſt auſſi loüée dans l'Ecriture, elle remporta une pleine victoire, dont elle rendit graces au Seigneur par un beau Canti-

que. Voilà des vérités prises dans leur source pure, lesquelles doivent faire connoître à Monsieur le Baron qu'il n'y a point à plaisanter sur le gouvernement des femmes ni sur leur valeur.

Juges, chap. 9. Nous lisons encore que lorsqu'Abimelech faisoit le siége de Thebes, & qu'il vouloit mettre le feu à une Tour, une femme jetta un éclat de meule qui lui fit sauter la cervelle. Dieu vouloit sans doute que ce fût une femme qui vengeât sur ce Prince impie & cruel, la mort des soixante & dix enfans de Gédéon, ses freres, qu'il avoit fait égorger cruellement sur une pierre.

Quel courage & quelle grandeur d'ame ne doit-on pas admirer dans la fille de Jephté, qui dans les transports de joie de revoir son pere, & de le revoir victorieux, va au devant de lui avec ses compagnes, dansant au son des tambours? Mais quel coup funeste en embrassant ce pere tant aimé! elle apprend de lui-même qu'il a fait un vœu dont elle sera la victime. L'Ecriture dit qu'il

Juges, chap. 11.

fut saisi de douleur, & qu'il déchira ses vêtemens, lorsqu'il apperçut sa fille, qui loin de se plaindre, rassura la fermeté ébranlée de ce pere infortuné, & l'encouragea à accomplir son vœu : & pour toute grace, elle demanda seulement deux mois pour se préparer à la mort ; ce tems expiré, elle revint s'offrir en sacrifice Que les sentimens de cette fille sont grands, & qu'il a dû lui en coûter pour soutenir pendant deux mois les horreurs d'une mort cruelle toujours présente à son esprit ! On ne sçauroit refuser de l'admiration à la constance de cette illustre fille, ni des larmes à son malheur. Je suis persuadée que Monsieur le Baron, malgré son air martial, se trouvera attendri.

Mais quittons un sujet si triste pour voir la naissance de Samson, qui est annoncée à sa mere par préference à son pere. Il est marqué qu'il y avoit un homme nommé *Manué*, dont la femme étoit stérile, & que l'Ange du Seigneur apparut à cette femme, & lui dit qu'elle auroit un *Juges, ch. 13.*

fils : il lui preſcrivit les choſes dont elle & l'enfant devoient s'abſtenir. Cette femme dit à ſon mari la grace qu'elle avoit reçue : il ſouhaita voir l'Ange, il le vit ; & comme les hommes veulent ſe mêler de tout, & ſe rendre néceſſaires autant qu'ils peuvent, Manué dit à l'Ange : *Quand tout ce que vous avez dit ſera arrivé, que voulez-vous que je faſſe de l'enfant, & de quoi ſe devra-t-il abſtenir* ? Mais il n'eut pas lieu d'être content : car l'Ange lui répondit que l'enfant devoit s'abſtenir de tout ce qu'il avoit dit à ſa femme. Il paroît par l'apparition & par la réponſe de l'Ange, que le ſoin & l'éducation de ce grand homme étoient par un ordre divin abſolument confiés à ſa mere.

Nous allons faire voir à Monſieur le Baron une femme bien méritante : c'eſt Ruth, qui a tant de vénération, & d'amour pour la mémoire de ſon mari, qu'elle quitte ſes parens, ſes amis & ſa patrie, pour ſuivre ſa belle-mere dans une terre étrangere. L'Ecriture marque qu'elle l'a toujours

aſſiſtée, & qu'elle lui étoit très-ſoumiſe. La beauté, la modeſtie & toutes les vertus de Ruth plurent tellement à Boos, qu'il l'épouſa, quoiqu'elle fût étrangere : & par cette alliance elle eut l'honneur d'entrer dans la famille de laquelle devoit naître le Meſſie, & d'être l'ayeule du ſaint Roi David, qui ſe croyoit plus digne d'attirer ſur lui les bénédictions du Seigneur par la qualité de fils de cette vertueuſe femme, que par la couronne qu'il portoit. C'eſt ce qui paroît dans le cent quinziéme Pſeaume, où ce ſaint Roi dit du fond de ſon cœur, & dans la ferveur de ſa priere : *Seigneur, je ſuis votre ſerviteur & le fils de vôtre ſervante.* Comme tout porte coup dans l'Ecriture, il ne faut pas oublier de rapporter que les femmes voiſines de Noémi lui diſoient : *Vôtre belle-fille qui vous aime, vous vaut beaucoup mieux que ſi vous aviez eu ſept fils.* Voici, ſi l'on y veut faire attention, un des endroits de l'Ecriture qui eſt des plus à notre avantage : tout le monde ſçait que dans

le langage divin *sept* est un nombre infini : & de-là il faut conclure que les femmes valent infiniment mieux que les hommes.

Voyons les Livres des Rois, nous y trouverons que la naissance de Samuel est accordée aux instantes prieres de sa mere. Il est bien dit qu'Elcana son pere étoit triste de n'avoir point d'enfans de sa femme Anne, qu'il aimoit mieux que Phenenna. Mais il est marqué positivement qu'Elcana habita avec sa femme Anne, que le Seigneur se souvint d'elle, & qu'elle conçut & enfanta un fils. En suivant l'Ecriture, nous trouverons qu'elle le voua & le présenta elle-même au Seigneur : il lui fut agréable, il devint grand Prophéte & grand Prêtre ; & ce fut lui qui sacra les deux premiers Rois d'Israël, Saül & David.

Rois, liv. 1. chap. 1.

Que d'esprit, que de graces, & que de douceur ne doit-on pas admirer dans la charmante Abigail, qui sçut par son éloquence & par ses présens appaiser le couroux de David, justement irrité contre Na-

Rois. liv. 1. chap. 25.

bal ſon mari, qui avoit refuſé des rafraichiſſemens, & qui avoit parlé avec inſolence aux gens de ce Prince! Voici un fait de l'Ecriture; mais combien ſe trouve-t-il encore d'Abigails qui réparent par leur eſprit & leur prudence, la brutalité, l'indiſcrétion & la mauvaiſe humeur de leurs maris?

Les plus grands hommes, ſans manquer de conduite, ont ſouvent eu recours à l'eſprit & à l'habileté des femmes pour réuſſir dans leurs deſſeins, Voici un exemple qui prouve ce que j'avance. Joab, ce grand Capitaine, après avoir tout mis en uſage inutilement pour obtenir de David le rappel de ſon fils Abſalon, fit venir de Técua une femme ſage, dit l'Ecriture, qui par la à ce Prince avec tant d'eſprit & de ſageſſe, qu'il n'eut pas la force de tenit contre ſes vives perſuaſions; enſorte qu'il dit à Joab: *Faites revenir mon fils Abſalon.*

Rois, liv. 2. chap. 14.

Monſieur le Baron ſera ſans doute étonné du zéle & de la hardieſſe d'une ſervante, qui alla dire à Jo-

nathas & à Achimaas, gens de David que la crainte avoit fait cacher, qu'il falloit faire passer le Jourdain à ce Prince; que sans cela il tomberoit entre les mains d'Absalon. Ils sortirent donc fortifiés par l'exemple de cette courageuse fille : mais comme ils étoient en chemin, ils furent vûs des ennemis, de maniere qu'ils furent obligés de se cacher dans un puits. Un autre femme eut la présence d'esprit de jetter une couverture sur la bouche du puits : ainsi ils ne furent point rencontrés, & ils sortirent heureusement du puits pour continuer leur chemin : en arrivant ils firent passer le Jourdain à David. Voilà donc ce saint Roi selon le cœur de Dieu, sauvé par l'habileté de deux femmes.

Rois, liv. 2. chap. 17.

C'est une femme qui conserva & empêcha le saccagement d'Abela, Ville si célebre dans l'Ecriture, assiégée par Joab Général de l'armée de David. Une femme de la Ville qiu étoit fort sage, s'écria : *Ecoutez, écoutez, dites à Joab qu'il s'approche & que je veux lui parler.* Joab

s'approcha ; ils capitulerent ensemble. Ce Général ne demanda que la tête du rebele Seba : elle la lui promit, & alla ensuite retrouver le peuple, à qui elle parla si sagement, qu'on ratifia la capitulation qu'elle avoit faite : on coupa la tête à Seba, on la jetta par-dessus la muraille, & Joab leva le siége aussi tôt.

Rois, liv. 2. chap. 20.

Mais quelle piété pour les morts ne trouve-t-on pas dans Respha, à l'occasion des sept enfans de Saül, que les Gabaonites avoient fait crucifier ? Elle garda leurs corps pendant toute la moisson, de crainte que les oiseaux ne les endommageassent pendant le jour, & les bêtes pendant la nuit.

ibid cap. 12.

L'Ecriture dit que la Reine de Saba entra dans Jérusalem avec une grande magnificence. L'esprit, la vivacité, l'éloquence & la force du raisonnement de cette grande Reine parurent dans le beau compliment qu'elle fit à Salomon, & qui finit par ces paroles sublimes : *Dieu vous a fait Roi parce qu'il aimoit vôtre peuple.* Ceci renferme un éloge parfait. Il fal-

Rois, lib. 3. hap. 10.

soit que cette Princesse eût un grand goût pour les sciences, puisqu'aux termes de l'Ecriture, elle vint des extrêmités de la terre, pour sçavoir si ce que la renommée publioit de la sagesse de Salomon, étoit vrai. Elle fit à ce Prince des questions très-spirituelles ausquelles il répondit : ils se firent réciproquement de grands présens. Il est à remarquer que nous voyons bien tout ce que cette sçavante Reine à dit à la gloire de Salomon ; mais nous ne voyons en aucun endroit qu'il lui ait dit aucune chose gracieuse. Ainsi fondée sur ce que je trouve dans l'Ecriture, n'osant cependant hasarder de dire que cette Princesse avoit plus d'esprit que Salomon, j'ose au moins dire qu'elle avoit plus de politesse & de sçavoir vivre.

Nous avons déja trouvé bien des préférences faites aux femmes ; en voici encore une. Dieu dit au Prophéte Elie : *Allez à Sarepta, car j'ai commandé à une femme veuve de vous y nourrir*, Il faut aussi convenir que nous sommes plus portées à

Rois, liv. 3. chap. 17.

l'hoſpitalité que les hommes : en voici un exemple. Ce fut une femme des plus conſidérables de la ville de Sunam, qui perſuada à ſon mari de recevoir & de loger chez eux le Prophéte Eliſée. Le mari n'eut pas lieu de ſe repentir d'avoir ſuivi les conſeils de ſa femme ; car ce ſaint Prophéte leur fit de grands biens, & réſuſcita même leur fils. Eliſée prit encore plaiſir à multiplier l'huile de la pauvre veuve dont il eſt parlé dans le même Chapitre. *Liv. 4. chap. 4.*

Le dernier fait, qui ſe trouve pour nous dans les Livres des Rois, nous éleve bien au-deſſus des hommes : le voici. Joſias envoya le grand Prêtre Helcias conſulter la Prophéteſſe Holda : cependant Jérémie prophétiſoit dans le même tems. Ce qui prouve, comme le remarque fort bien S. Jérôme, que ce ſaint eſt religieux Roi avoit plus d'eſtime pour Holda. *Ibid. chap. 22.*

Nous allons voir deux femmes incomparables qui ſe ſont dévouées pour ſauver le peuple de Dieu. La premiere eſt Judith, qui dans l'ex-

trêmité où ſe trouvoit réduite la ville de Béthulie, qui étoit prête à ſe rendre à Holopherne Général des Aſſyriens, qui en faiſoit le ſiége, fit un diſcours très-éloquent aux Béthuliens, pour les encourager à avoir recours à Dieu. Elle parla avec tant de force & d'éloquence, qu'Oſias Prince du peuple & les anciens lui répondirent : *Il n'y a rien à reprendre dans vos paroles, & tout ce que vous avez dit eſt très-véritable : c'eſt pourquoi priez pour nous, parce que vous êtes une femme ſainte & qui craignez Dieu.* Voilà les termes de l'Ecriture : mais les Commentateurs obſervent que Judith ne dit point ſon deſſein. Monſieur le Baron ne conviendra-t-il pas qu'elle le devoit dire à Oſias & aux anciens ? mais il y a apparence qu'elle ne comptoit pas trop ſur la diſcrétion des hommes. L'Ecriture dit, qu'après qu'Oſias & les anciens ſe furent retirés, Judith entra dans ſon oratoire, fit ſa priere, & ſe para de ſes habits les plus riches & de ſes bijoux les plus précieux ! qu'elle ſortit de la Ville &

alla dans le camp des Aſſyriens où les ſoldats ſurpris de ſon extrême beauté, la menerent à Holopherne, qui en fut charmé, & donna ordre qu'on la laiſſât aller partout où elle voudroit. Il voulut même quelques jours après ſouper ſeul avec elle; mais dans les tranſports d'amour & de joie qu'il eut de ſe voir ſeul avec une ſi belle perſonne; il s'enyvra & s'endormit. Alors cette courageuſe femme, animée par l'eſprit de Dieu, prit le ſabre du même Holopherne, lui coupa la tête qu'elle mit dans un ſac, & la donna à ſa ſervante. Comme elle avoit toute permiſſion, elle ſortit de la tente de ce Général, paſſa au milieu du camp, où perſonne n'oſa lui rien dire, & arriva enfin heureuſement à la porte de Béthulie. Sitôt qu'on entendit ſa voix, on lui ouvrit la porte, elle montra la tête de celui qui avoit fait trembler toute la Judée: car l'Ecriture dit que la perte de Bétulie entraînoit celle de Jéruſalem. Les Aſſyriens épouvantés de la perte de leur Général, leverent le ſiége, & s'enfuirent. Ju-

dith en rendit grace au Seigneur par un beau Cantique, & tout le peuple chanta la gloire de Judith. Les Juifs célebrent encore aujourd'hui une fête en ſon honneur.

La ſeconde femme qui s'eſt dévouée pour le ſalut de ſes freres, eſt la Reine Eſther, dans laquelle on trouve un aſſemblage de toutes les vertus. Elle étoit belle, elle étoit diſcrette : car elle n'a jamais revélé les ſecrets que ſon oncle Mardochée lui confioit : elle obéïſſoit en tout point à ce grand homme. L'Ecriture loue ſon humilité : elle étoit modeſte & retirée ; mais s'agit-il de ſauver le peuple de Dieu ? elle ne balance point, elle ſort de ſa ſolitude & va trouver le Roi Aſſuérus ſon mari ; elle s'expoſe volontairement à la mort, qui étoit inévitable à ceux qui entroient dans la chambre de ce Prince, ſans y être appellés. Monſieur le Baron me dira peut-être qu'elle étoit jeune & qu'elle ne connoiſſoit pas le péril : mais elle le ſentoit ſi vivement, & ſe faiſoit une telle voilence, qu

l'Ecriture dit qu'elle tomba évanouie à la vûe d'Assuérus, qui paroissoit en colére, & qui fut cependant touché de l'état où il voyoit cette belle Reine. Elle sçut profiter adroitement de ce moment, & par ses sages conseils elle l'amena ensuite au point qu'elle souhaitoit: elle lui fit révoquer l'Arrêt injuste qu'il avoit donné contre les Juifs. Voici deux faits de l'Ecriture qui donnent un grand lustre au mérite des femmes, puisque Dieu s'est bien voulu servir de Judith & d'Ester, pour retirer son peuple de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Mais j'ai un reproche à faire à Monsieur le Baron, d'avoir plutôt chargé sa mémoire de Jesabel & d'Athalie, que de ces illustres femmes. Il y a sans doute de l'affectation ou du moins de la prévention, dont il faut qu'il revienne absolument: car je ne crois pas qu'il puisse tenir contre de pareils faits.

l'Ecriture nous fournit encore un exemple bien éclatant de piété & de religion de la personne de Su-

ſanne : elle aima mieux ſe laiſſer condamner à une mort honteuſe que de pécher. Mais comme Dieu prend ſoin de ceux qui le préferent à tout, il ſuſcita le Prophête Daniel : qui fit voir la méchanteté des malheureux vieillards accuſateurs de Suſanne, & la délivra à la vûë de tout le peuple.

Quelle foi, quelle force dans la mere des Machabées, qui encouragea ſi vivement & ſi conſtamment ſes ſept enfans au martyre !

Dieu après avoir éprouvé la patience de Job, il lui donna une fois autant de bien qu'il en avoit eu, & il lui rendit le même nombre d'enfans, ſept fils & trois filles. Les fils ne ſont point nommés, mais les filles le ſont ; preuve évidente, par l'Ecriture même, que les femmes méritent d'être diſtinguées, & qu'on n'a point la même attention pour les hommes. La premiere fille de Job ſe nommoit *Die*, la ſeconde *Caſſie*, la troiſiéme *Cornuſtibie*. L'Ecriture ajoûte qu'il ne ſe trouva pas dans tout le monde des femmes

aussi belles que les filles de Job. Il paroît par ce passage que de belles filles sont des présens précieux dont Dieu veut gratifier les gens de bien.

Monsieur le Docteur verra bien que je n'en impose point, puisque c'est l'Ecriture même qui rapporte tout ce que je viens de citer de ces admirables femmes, dont la réligion a toujours reglé les mœurs, & qui dans les occasions ont fait voir la sublimité de leur génie, leur sagesse, leur justice ; & la fermeté de leur foi. Convenons donc que nous avons trouvé dans l'ancien Testament des femmes d'un grand mérite : disons cependant qu'elles ne sont rien en comparaison de celle qui a mérité d'être la mere de Dieu. Dieu pouvoit racheter les hommes par une seule parole, avec la même facilité qu'il avoit créé le monde entier : mais il a voulu se faire homme, pour nous marquer plus vivement son amour, & pour nous donner le modéle d'une sainte vie. Il s'est donc incarné ; & c'est dans le sein d'une femme qu'il

a opéré un ſi grand Myſtere, ſans la participation d'aucun homme, & ſans même que ſaint Joſeph ſon époux en ait eu aucune connoiſſance. C'eſt ici l'accompliſſement de la promeſſe que Dieu avoit faite dès le commencement du monde, que la femme écraſeroit un jour la tête du ſerpent. C'eſt à la Sainte Vierge, devenue Mere de Jeſus, Redempteur du genre humain, que cette victoire étoit réſervée : elle a par ſa maternité glorieuſe ouvert le Ciel, & confondu l'orgüeil du ſerpent infernal qui vouloit perdre tous les hommes. Admirons-donc ſa gloire: elle a conçu par l'opération du ſaint Eſprit un Dieu fait homme, dont l'humanité a été formée de ſon propre ſang : elle l'a porté neuf mois dans ſon chaſte ſein, elle l'a nourri de ſon lait: elle l'a élevé juſqu'à l'âge de trente ans. L'Ecriture marque qu'il lui étoit ſoumis. Dieu pouvoit-il faire une plus grande grace à une créature ? La Sainte Vierge en reconnoît elle-même toute la plénitude, lorſqu'elle dit : *Tout-Puiſſant a*

S. *Luc*, ch. I.

fait en moi de grandes choſes, il a déployé la force de ſon bras. Que de ſublimité dans ces paroles, qui nous expriment que Dieu ne pouvoit élever une créature à un plus haut degré de gloire ! En effet la Sainte Vierge tient à la ſainte Trinité par les nœuds les plus tendres & les plus glorieux : elle eſt la fille du Pere, elle eſt l'épouſe du ſaint Eſprit, elle eſt la mere du Fils, elle eſt enfin la Reine du Ciel & de la Terre. C'eſt par elle que nous obtenons les plus grandes graces : Jeſus-Chriſt pendant ſa vie mortelle l'a toujours honorée, & a voulu même que ſon premier miracle ſe fit par ſon entremiſe. Il eſt marqué au ſecond chapitre de ſaint Jean, que Jeſus étant au noces changea l'eau en vin, & que ce fut ſa ſainte Mere qui l'en pria. La ſainte Vierge eſt certainement comblée de toutes les graces ; avec tous ſes avantages elle eſt femme : ainſi j'oſe dire que toutes les femmes doivent être reſpectables dans la Sainte Vierge, & que la Sainte Vierge doit être reſ-

pectée dans toutes les femmes. On ne fait point assez d'attention sur ces vérités. Pour moi, je continuerai à me servir de toutes les autres preuves autentiques que je trouverai dans l'Ecriture. pour relever le mérite de nôtre Sexe.

Je remarque dans Saint Mathieu que le Fils de Dieu loue la foi de trois personne, de deux femmes & d'un homme. Cet homme est le
Math. chap. 8. Centenier, qui dit : *Seigneur mon serviteur est malade dans ma maison, il est extrêmement tourmenté. Jesus lui dit : j'irai & je le guérirai. Le Centenier lui répondit : Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, & dites seulement une parole, & mon serviteur sera guéri : car quoique je ne sois qu'un homme soumis à d'autres hommes, ayant néanmoins des soldats sous moi, je dis à l'un, allez-là, & il y va, à l'autre, venez, & il vient ; & à mon servitenr, faites cela, & il le fait.* Nous ne sçaurions douter de la foi du Centenier : mais ne découvre-t-on pas une secrette vanité & une petitesse d'ame dans

le récit faſtueux des commandemens qu'il peut faire ? les femmes en uſent tout autrement : on découvre dans leurs manieres & dans leurs diſcours une humilité profonde. La premiere, *qui étoit malade d'une perte de ſang depuis douze ans, s'approcha du Fils de Dieu par-derriere, diſant en elle-même ; ſi je puis ſeulement toucher ſes habits, je ſerai guérie. Jeſus qui connoiſſoit ſon cœur, ſe retourna, & lui dit : ma fille ayez confiance, vôtre foi vous a guérie : & elle le fut dans le moment.* Elle ne répondit rien : & ſon ſilence joint à ſa grande foi, marque qu'elle étoit abîmée dans la contemplation de la grace qu'elle venoit de recevoir. Nous trouvons dans le Catéchiſme de Montpellier, qu'en reconnoiſſance, elle fit élever dans Céſarée une Statue à Jeſus-Chriſt : elle a donc eu l'avantage d'être la premiere qui ait rendu cet honneur au fils de Dieu. *Matth. chap. 9.*

La ſeconde femme eſt la Cananéenne ; elle s'écria : *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : ma fille*

Matth. 25. *est miserablement tourmentée par le démon. Jesus ne lui répondit rien : elle s'approcha & l'adora, en disant : Seigneur, assistez-moi. Jesus lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfans pour le donner aux petits chiens, Elle lui répliqua: Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent au moins ce qui tombe de la table de leur maître. Alors Jesus lui dit : O femme, vôtre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous le desirez : & sa fille fut guérie à l'heure même.* Que la réponse de la Cananéenne est sublime ! Elle nous fait voir en peu de mots une grande vivacité jointe à une admirable présence d'esprit, une foi ferme, & une humilité profonde. La supériorité de mérite, que ces deux femmes ont sur le Centenier, se manifeste clairement aux yeux de tout le monde.

S. Marc. chap. 13. Nous lisons dans saint Marc que le Seigneur fit plus de cas des deux petites pieces de monnoie qu'une pauvre veuve mit dans le tronc, que de tous les grands dons des riches : comme il n'appartient qu'à lui de juger

juger de la valeur des choſes par les ſentimens du cœur, il eſt aiſé de voir que ceux de la pauvre veuve étoient parfaits par la préférence que ce juſte Juge lui donna.

Nous trouvons dans le nouveau Teſtament, que les femmes ont une juſteſſe de diſcernement fort au-deſſus des hommes : car pendant que les Juifs diſoient que le Fils de Dieu chaſſoit les démons par Beelzébuth, & que d'autres pour les tenter lui demandoient un prodige dans l'air, une femme éleva ſa voix du milieu du peuple, & s'adreſſant au Seigneur, lui dit : *Bienheureuſes les entrailles qui vous ont porté, & bienheureuſes les mammelles qui vous ont nourri.* La juſteſſe du jugement de cette femme, qui lui fit tout d'un coup connoître que Jeſus-Chriſt étoit le Meſſie, n'eſt pas la ſeule choſe chez elle digne d'admiration : le mépris qu'elle fait du reſpect humain, ajoûte encore infiniment à ſon mérite. En ſuivant l'Ecriture, *S. Luc. chap. 11.* nous trouverons que les grands d'entre les Juifs ne vouloient point

qu'on rendit aucun honneur à Jeſus-Chriſt : mais elle ne s'embarraſſe point de ces ſentimens des hommes ; ſon zéle lui fait rendre autentiquement témoignage à la vérité ; bien plus forte en cela que deux grands Sénateurs des Juifs, Nicodême & Joſeph d'Arimathie : car ſaint Jean dit que Nicodême ne vint trouver le Seigneur que pendant la nuit, & que Joſeph étoit auſſi diſciple de Jeſus, mais en ſecret, parce qu'il craignoit les Juifs. Voici donc encore une femme qui a l'avantage ſur deux grands hommes, qui ont cependant ſignalé leur piété au tombeau du Seigneur.

Quel amour & quelle humilité dans la Magdeleine! C'étoit une fille de qualité, mais pécheresſſe, à ce que dit ſaint Luc : elle ſe convertit ; & ſon amour fut ſi grand qu'il lui fit chercher le Seigneur chez Simon le lépreux, chez qui il dînoit : & ſans s'embarraſſer de ſa condition, ni des diſcours des hommes, elle s'approcha de Jeſus, ſe jetta à ſes pieds, les baiſa, les arroſa de ſes

larmes, les essuya de ses cheveux, & répandit dessus un parfum de grand prix. Nous voyons dans le même Evangéliste, que Simon la traita de pécheresse; & dans les trois autres, que les Apôtres même blâmerent la profusion & la générosité avec laquelle elle avoit répandu ses parfums: mais nous trouvons dans tous les quatre Evangélistes que Jesus-Christ prit son parti, & qu'il la loua hautement.

Nous devons encore admirer la promptitude avec laquelle la Samaritaine répondit à la grace. Jesus ne lui eut pas plutôt parlé de cette eau vive, qu'elle en demanda de bon cœur, qu'elle eut la force de confesser son péché, & qu'elle alla ensuite par toute la ville, criant: *Venez voir un homme admirable, qui m'a dit tout ce que j'ai fait.* N'est-il pas sensible qu'elle & saint Jean ont été les premiers Prédicateurs de Jesus-Christ.

S. Jean chap 4.

La femme de Pilate, toute payenne qu'elle étoit, ne prit-elle pas hautement le parti du Fils de Dieu?

Il eſt marqué qu'elle envoya dire à Pilate, comme il étoit en plein prétoire aſſis ſur ſon ſiége : *Ne vous embarraſſez point dans l'affaire de ce juſte.* Elle ne ſe cacha pas, elle déclare ſes ſentimens devant tout le monde ; le reſpect humain ne la retient point : elle n'a que la probité pour guide, & paroît dans cette occaſion bien plus forte que ſon mari. Il eſt à préſumer que ſi elle eût été à ſa place, elle n'eût pas rendu une ſentence injuſte.

Matth. chap. 17.

Saint Mathieu dit encore que pendant que Jeſus étoit en croix, il y avoit pluſieurs femmes qui regardoient de loin, que ces femmes l'avoient ſuivi depuis la Galilée, & qu'elles avoient pris ſoin de l'aſſiſter. Tout le monde ſçait qu'hors ſaint Jean tous ſes Diſciples l'avoient abandonné : mais ces ſaintes femmes, plus zélées & plus courageuſes, ne l'ont point quitté. En ſuivant tous les Evangéliſtes, nous verrons qu'elles ont été les premieres au ſépulchre, qu'elles ſont les premieres à qui Jeſus-Chriſt eſt ap-

paru, & qu'elles onteu enfin la gloire d'annoncer la résurrection glorieuse du Seigneur, comme les Anges avoient annoncé sa naissance. Ceci qui est constaté par tous les Evangélistes, doit aussi constater la dignité & le mérite des femmes.

Nous voyons dans beaucoup d'endroits des Actes des Apôtres, qu'ils se retiroient chez des saintes femmes. Le neuviéme chapitre fait l'éloge de Tabithe, & dit qu'elle étoit remplie de bonnes œuvres & des aumônes qu'elle faisoit. Elle mourut, & saint Pierre la résuscita; il faut croire que ce fut pour le bien de l'Eglise naissante. Dans le sixiéme chapitre, nous remarquons que les Disciples sortirent de la ville pour aller au lieu ordinaire de l'oraison, où ils trouverent beaucoup de femmes assemblées. Il n'est point dit qu'il y eût des hommes autres que les Disciples. Nous lisons encore que beaucoup de femmes Grecques qui étoient de qualité, & un certain nombre d'hommes, crurent en Jesus-Christ: il paroît par ces deux passa-

ges, qu'il y avoit plus de femmes que d'hommes qui comprirent tout d'un coup les vérités de l'Evangile : & ceci fait connoître la vivacité de leur eſprit, qui leur fait diſtinguer dans le moment le vrai d'avec le faux. Nous apprenons dans le même Livre, que ſaint Philippe avoit quatre filles vierges, qui prophétiſoient.

Saint, Paul dans ſon Epître aux Romains, fait l'éloge de Phebé, qui étoit Diaconeſſe de l'Egliſe de Corinthe : il ſalue auſſi beaucoup d'illuſtres femmes qu'il trouvoit apparemment digne de ſon eſtime. Il fait plus ; car dans la ſeconde Epître à Timothée, il paroît que ce grand Apôtre attribue la foi ſincere de ce ſaint Evêque aux ſages inſtructions de ſon ayeule Loïde & de ſa mere Eunice. Voilà véritablement prouver le cas qu'il faiſoit des femmes.

Saint Jean, ce grand Apôtre dont la plume eſt toute divine, écrit à la Dame Electe dans des termes ſi affectueux & ſi reſpectueux, qu'on voit bien l'eſtime qu'il faiſoit de cette Dame.

Voilà tout ce que j'ai trouvé à l'avantage des femmes dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament. J'ai déja dit que mes connoiſſances étoient très-bornées, & que je n'avois que de la mémoire : ainſi faute de lumiere j'ai pû ne pas entendre des paſſages qui ſont peut-être encore pous nous. Mais j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir obmis quelque choſe, que d'avoir trop exagérér

Paſſons aux Sibylles. Maichin dans ſa Théologie Payenne, décide de ſa propre autorité que c'étoient des femmes qui avoient un eſprit de Python. Il ne donne aucune raiſon, ni bonne ni mauvaiſe, pour appuyer ſon ſentiment. Saint Jerôme ne décide pas de même : car écrivant contre Jovinien, il dit que l'étymologie du mot de *Sibylle* eſt tirée du Grec, qui veut dire en cette Langue *le conſeil ou la volonté de Dieu*. Il paroît donc que ce ſçavant Pere reconnoiſſoit que leur nom même marquoit qu'elles étoient inſpirées divinement. Beau-

coup d'Auteurs diſent que le mot de *Sibylle* vient de l'Hébreux, & ſignifie *recevoir une femme infuſe par tradition divine*. Ainſi ſur le rapport de tant d'habiles gens, malgré Maichin, on ne doit pas douter un moment qu'elles ne fuſſent inſpirées de Dieu. On dit que Varron & Lactance parlent de dix Sibylles qui ont prophétiſé : que la premiere qui ſe nommoit *Sambethe*, étoit fille de Noé. On tient qu'elle a parlé clairement de la venue de Jeſus-Chriſt, de ſon Incarnation, de ſes ſouffrances & du mérite de ſa croix ; qu'elle a annoncé le changement & la déſolation de pluſieurs Etats, la naiſſance & l'établiſſement de quelques autres, enfin qu'elle a eu des lumieres & des connoiſſances extraordinaires. J'obſerve que puiſqu'elles étoit fille de Noé, il faut qu'elle ait étoit la premiere Prophéteſſe. Ainſi les femmes auroient eu encore l'honneur de Prophétiſer avant les hommes.

La ſeconde Sibylle eſt la Lybienne, qui ſe nommoit *Eliſe* : ſon nom an-

nonçoit les choſes dont elle devoit parler : car *Eliſe* en Langue Hébraïque veut dire *Dieu :* & cette admirable fille a parlé clairement de l'eſſence divine.

La troiſiéme eſt la Delphique, ou Hiérophile : on tient qu'il y avoit à Delphes une pierre ſur laquelle elle montoit pour publier ſes prédictions. Cette pierre a toujours été appellée *la pierre d'Hiérophile.* Cette Sibylle a fait beaucoup de vers.

La quatriéme eſt la Cumée, de la Ville de Cume. C'eſt elle qui préſenta neuf volumes à Tarquin le ſuperbe, dans leſquels étoit contenu tout ce qui devoit arriver au peuple Romain. Plutarque rapporte que cette femme irritée de ce que le Roi ne vouloit pas lui donner le prix qu'elle demandoit pour une choſe ſi précieuſe, en brûla ſix, & qu'elle eut encore le même prix pour les trois autres, qui furent dépoſés dans le Capitole. Il eſt étonnant qu'ils n'ayent pas été conſumés par le feu qui brûla ce grand édifice, du tems

de Cornelius Sylla. Car Suétone rapporte dans la vie d'Auguste, qu'ils étoient encore dans leur entier sous cet Empereur. Ne trouvez-vous pas, Monsieur le Baron, qu'il faut qu'il y ait quelque chose de miraculeux dans ce fait ? La commune opinion est que cette Sibylle a vécu plusieurs siécles.

La cinquiéme se nommoit *Erithrée*, la sixiéme *la Samienne*, la septiéme *Amalthée*, la huitiéme *la Phrygienne*, la neuviéme l'*Hellespontique*, qui vivoit du tems de Cyrus, la dixiéme enfin *Tibutine* : c'étoit une femme d'un grand esprit, & d'une profonde érudition : elle demeuroit au pays des Sabins. Le sentiment général est que les Sibylles étoient toutes Vierges : ce qui les doit rendre encore plus respectables. Beaucoup de Peres de l'Eglise ont parlé de leurs vertus & de leurs Prophéties, & ils ont rapporté de leurs vers, sur-tout saint Augustin Ces dix Sibylles ont toujours été en si grande vénération, que l'on voit encore aujourd'hui

Cité de Dieu, liv. 18.

ſeurs effigies en marbre dans l'Egliſe de Notre-Dame de Lorette, placées avec celles des Prophétes. Outre celles que je viens de nommer, pluſieurs parlent encore de deux autres; mais comme j'y crois du fabuleux, je n'en veux rien dire. *De Villamont, voyage.*

Si les Sibylles n'avoient pas été regardées comme Prophéteſſes, elles n'auroient point eu le premier rang dans ce petit Ouvrage; & après les ſaintes Femmes de l'Ecriture, j'aurois parlé de celles que ſaint Jerôme a honorées de ſon eſtime: ce ſçavant Pere a fait connoître le mérite infini d'un grand nombre de Dames Romaines.

La premiere qui ſe préſente à mon eſprit, eſt ſainte Marcelle. J'avertis Monſieur le Baron que je ne ſuivrai point l'ordre chronologique: tant d'Hiſtoriens s'y ſont trompés, qu'il y auroient de la témérité à moi de vouloir l'entreprendre. Je rapporterai donc mes exemples, ſelon que ma mémoire me le préſentera: celui de ſainte Marcelle eſt un de ceux qui nous font le plus d'hon-

neur. Saint Jérôme dit que c'étoit une femme de très-grande qualité qui n'avoit été que ſept mois avec ſon mari, qu'elle étoit reſtée veuve à dix-ſept ans, & qu'à l'imitation d'Anne la Prophéteſſe, elle avoit perſéveré dans le jeûne & dans la priere juſqu'à une heureuſe vieilleſſe. L'Apôtre dit que chacun a ſon don : mais on trouve renfermé dans ſainte Marcelle un tréſor précieux des vertus les plus éminentes. Elle avoit encore l'avantage d'être douée d'un eſprit ſublime, qu'elle prit ſoin de cultiver par la lecture des Livres ſaints. On pourroit peut-être croire que le zéle que j'ai pour la gloire de mon ſexe, me fait porter les choſes trop haut; mais pour montrer que je n'avance rien que de vrai, voyons ce que ſaint Jérôme dit lui-même dans l'éloge funébre de cette grande ſainte, adreſſé à Principie. Voici les termes dont il ſe ſert.

“ J'apprehende de dire ce que j'ai „ reconnu de la ſainteté de la gran„ de Marcelle, de peur qu'il ne

„ semble que j'aille au-delà de tout
„ ce que l'on en sçauroit croire, &
„ de crainte d'augmenter vôtre dou-
„ leur en vous faisant souvenir de
„ quel bien vous êtes privée. Je dirai
„ seulement que Marcelle n'ayant
„ écouté que comme en passant ce
„ que j'avois pû acquérir de con-
„ noissance de l'Ecriture Sainte par
„ une fort longue étude & par une
„ méditation continuelle, elle ap-
„ prit l'Ecriture si parfaitement, &
„ la posséda de telle sorte, que lors-
„ qu'après mon départ de Rome
„ il arrivoit quelques contestations
„ touchant les passages, on la pre-
„ noit pour juge. Mais comme elle
„ étoit extrêmement prudente &
„ humble, elle répondoit avec tant
„ de modestie aux questions qu'on
„ lui faisoit, qu'elle rapportoit,
„ comme ayant appris de moi ou
„ de quelqu'autre, les choses qui
„ venoient purement d'elle, afin de
„ passer pour écoliere en cela mê-
„ me où elle étoit fort grande maî-
„ tresse. Elle ne vouloit pas qu'il
„ pût sembler qu'elle fit tort aux

„ hommes & même aux Prêtres qui
„ la consultoient quelquefois.

Voilà les mêmes paroles de ce grand Orateur, qu'on ne sçauroit taxer de flatterie ni d'ignorance, puisque ce Pere est une des plus brillantes lumieres de l'Eglise. Il nous dit encore que Ste Marcelle a combattu les erreurs d'Origene, & contribué beaucoup à leur condamnation.

Albine, mere de cette illustre sainte, étoit aussi très-sçavante & disciple de saint Jérôme, qu'elle consultoit souvent dans le desir qu'elle avoit d'apprendre l'Ecriture. Ce grand homme avoue cependant qu'elle ne s'attachoit pas si fort aux explications qu'il lui donnoit des passages difficiles, qu'elle n'examinât elle-même s'il avoit raison de donner ce sens au texte. Voilà pourquoi ce Pere dans la Préface de l'Epître aux Galates, la nomme autant son *Juge* que son *Ecoliere*. Quelle vertu & qu'elle génie sublime dans ces deux Dames ! Elle ne sont pas les seules dignes des louanges de S. Jérôme ; il n'a pû refuser son élo-

quence au mérite de Sainte Paule & de Sainte Fabiole, dont il a fait aussi les Oraisons Funebres. Il commence celle de la premiere par ces paroles : *Quand toutes les parties de mon corps seroient changées en autant de langues, & que chacune d'elles formeroit une voix humaine, je ne pourrois rien dire qui répondit au mérite de la sainte & vénérable Paule*. Ces paroles prononcées par ce grand homme renfermoient un éloge parfait : mais il a voulu pour notre édification nous faire un plus grand détail, & nous apprendre qu'elle tiroit son origine des plus anciens Rois & des plus grands Héros de l'antiquité ; puisqu'elle descendoit d'Agamemnon, de Scipion & des Gracques ; qu'elle avoit du bien pour soutenir avec éclat dans Rome la grandeur de sa naissance, mais qu'elle a méprisé tous ces avantages pour mener dans Bethléem une vie cachée, & pour ne vivre qu'en Jesus-Christ. Elle ne s'est pas contentée d'avoir donné tous ses grands biens aux pau-

vres, & de mortifier ſon corps par les plus rudes auſtérités, elle appliquoit ſans ceſſe ſon eſprit à la lecture & à la méditation des ſaintes Ecritures : & pour les mieux entendre, comme elle avoit un génie ſupérieur, elle voulut apprendre la Langue Hébraïque, qu'elle apprit parfaitement en très-peu de tems, chantant les Pſeaumes en hébreu, & le parlant purement ſans y rien mêler de l'élocution Latine.

Sainte Fabiole ſçavoit auſſi fort bien l'Ecriture : ceci paroît dans le troiſiéme livre des Lettres de ſaint Jérôme, Lettre quatriéme, dans laquelle ce Pere lui parle comme à une ſçavante, en lui expliquant néanmoins les différentes ſortes d'habits des Prêtres de l'ancienne Loi, & la part qu'ils avoient aux victimes. Cette ſainte étoit de l'illuſtre race des Fabiens ; & malgré la grandeur de ſa naiſſance, elle s'humilia de telle ſorte, qu'elle fit une pénitence publique pour une faute qu'elle avoit commiſe. Elle diſtribua enſuite tout ſon bien aux pau-

vres, & les aſſiſta elle-même dans les maladies les plus dégoûtantes : elle fut enfin la premiere qui fonda un Hôpital. C'eſt ſaint Jérôme qui rapporte tous ces faits, & qui commence l'Oraiſon Funébre de cette grande ſainte par ces paroles : " Vous „ me donnez aujourd'hui pour ſujet „ de mon diſcours Fabiole, la gloire „ des Chrétiens, l'étonnement des „ idolâtres, la conſolation des Soli„ taires „. Et à la fin de ſon Oraiſon ce pere ajoûte : " Les triomphes que „ Camille à remportés des Gaulois, „ Pyrrhus des Samnites, Scipion de „ Numance, & Pompée du Pont, „ n'égalant pas ceux de cette fem„ me héroïque ; puiſqu'ils n'ont „ vaincu que les corps, & qu'elle a „ dompté la malice des eſprits.

Pour être convaincu que l'illuſtre Vierge Euſtochie avoit autant de ſcience que de vertu, il ne faut que voir les ſix ſçavantes Lettres que S. Jérôme lui a écrites.

Ce Pere dans une Lettre adreſſée à Démetrie, loue hautement l'ayeule de cette ſainte Vierge ; & voici

les termes dont il se sert. *Probe, cette Dame dont le nom est plus illustre que tout ce qu'il y a de grand & de noble dans l'Empire Romain; dont la charité s'est répandue sur tant de gens, dont les barbares mêmes ont respecté la sainteté, & dont la naissance de trois enfans élevé au Consulat n'a point altéré l'humilité.* Elle joignit à tant de vertus beaucoup de science; & dans ses tems de récréation elle fit des Centons tirés de Virgile, où elle écrivit la vie de Jesus-Christ, & les accommoda très-heureusement aux actions principales du vieux & du nouveau Testament.

Saint Jérôme ne trouva-t-il pas encore beaucoup d'esprit à Aglasie, Dame Gauloise, qui des extrêmités des Gaules lui avoit envoyé proposer des questions? Il compare cette Dame à la Reine de Saba, & lui donne même l'avantage sur cette grande Princesse.

Combien de femmes vertueuses ont encore mérité l'estime de ce grand homme? Je ne les nommerai

pas toutes : mais il faut au moins nommer les plus illuſtres, telles que Titienne, Lette, Furie, Salvine, Azelle. toutes Dames Romaines, qui mériteroient des éloges entiers, ſi je ne craignois de tomber dans des répétitions, trouvant dans ces dernieres les mêmes vertus que nous venons de voir dans celles dont S. Jérôme a fait autentiquement l'éloge. Ce grand Saint qui avoit une élévation & une étendue d'eſprit qui ne lui laiſſoit rien ignorer, ſçavoit qu'il y avoit dans ſon tems des génies bornés, incapables de connoître le vrai mérite. Voilà pourquoi dans une Lettre adreſſée à la ſçavante Euſtochie, il s'explique en ces termes. " Quelques perſonnes
„ s'étonneront de ce que je parle
„ ſcience à une fille : mais qu'ils ſe
„ ſouviennent que Debora, Anne
„ & Holda ont prophétiſé, tandis
„ que les hommes demeuroient dans
„ le ſilence „. Il dit encore dans l'Oraiſon Funebre de Sainte Marcelle : " On ſe rira peut-être de ce que
„ je m'arrête ſi long-tems à louer

„ des femmes : mais ſi l'on ſe ſouve-
„ noit de celles qui ont accompa-
„ gné notre Sauveur, & l'ont aſſiſté
„ de leurs biens, enfin de ces trois
„ Maries qui demeurerent debout
„ aux pieds de la Croix, & particu-
„ liérement de cette Marie-Made-
„ leine, qui à cauſe de ſa vigilan-
„ ce & de l'ardeur de ſa foi, a été
„ nommée *une Tour inébranlable*, &
„ qui s'eſt rendue digne de voir mê-
„ me avant aucun des Apôtres Jeſus-
„ Chriſt réſuſcité ; ces Cenſeurs ſe
„ condamneroient plutôt de pré-
„ ſomption, qu'ils ne m'accuſeroient
„ d'extravagance „. Voilà les ſentimens de ce ſçavant Pere, exprimés par lui même. Ceux qui mépriſent les femmes ont-ils quelque choſe à lui oppoſer ? Sont-ils plus vrais, ſont-ils plus éclairés ? Je ne penſe pas qu'ils ayent une pareille vanité.

Saint Ambroiſe & Saint Auguſtin doivent encore les confondre : car il paroît par les paroles de ces deux ſçavans Peres, que l'Egliſe doit la converſion de Saint Auguſtin aux remontrances, aux prieres & aux

larmes de sa mere Sainte Monique. On dit que cette Sainte pleurant un jour devant Saint Ambroise l'aveuglement & le déreglement de son fils, ce grand Prélat lui dit, & sans doute par un esprit prophétique : *Consolez-vous, Madame, un fils de tant de larmes & de prieres ne sçauroit se perdre.* Et Saint Augustin dit dans ses Confessions que sa mere l'a enfanté à la grace avec plus de douleur qu'elle ne l'avoit enfanté naturellement. Ce saint Docteur reconnoît donc lui-même par ces paroles, que malgré le génie supérieur dont il étoit avantagé, & la profonde science qu'il s'étoit acquise par l'étude de Belles-Lettres, il n'eut cependant sans le secours de sa sainte mere, suivi que de fausses lumieres, qui l'eussent jetté dans de véritables ténébres. Il est donc démontré que cette admirable femme, par le mérite de ses bonnes œuvres & de ses ardentes prieres, a obtenu pour ce cher fils la vraie lumiere avec laquelle il a ensuite éclairé toute l'Eglise. Observons-donc, je vous prie, que

les premiers rayons ſont émanés de Sainte Monique.

Il eſt marqué dans la vie de Saint Ambroiſe, qu'il eſtimoit infiniment Fritigilde, Reine des Marcomans, qu'il inſtruiſit cette Princeſſe par une Lettre en forme de Catéchiſme, qu'elle ſe fit Chrétienne, & qu'elle convertit ſon mari, à qui elle perſuada auſſi de s'allier avec les Romains. Monſieur le Baron trouvera bien des femmes qui ont converti leurs maris, mais peu de maris qui ayent converti leurs femmes.

Nous avons dans les Epîtres de ſaint Paulin & de ſaint Auguſtin l'éloge de ſainte Mélanie, Dame d'une très-illuſtre famille. Ces deux grands Saints rapportent qu'elle paſſa en Egypte, où elle fut la protectrice des Solitaires chaſſés par les Arriens, qu'elle en nourrit cinq mille pendant trois ans, & qu'elle en convertit beaucoup que les hérétiques avoient pervertis: qu'après elle pourſuivit ſon pélerinage, & que l'an de grace 383 elle bâtit dans Jéruſalem une maiſon où el-

le vécut ving-cinq ans avec cinquante filles dans les ſaints exercices de la pénitence. Il eſt vrai que Mélanie donna dans les erreurs d'Origène, & qu'elle y fut engagée avec Rufin, Prêtre d'Aquilée, par les diſcours de Didyme, qui tenoit l'école d'Alexandrie : mais elle vint depuis à Rome, où elle abjura ſes erreurs, après qu'elles eurent été condamnées par le Pape Anaſtaſe. Les louanges qui lui donnent Saint Paulin & Saint Auguſtin, qu'elle viſita à Hippone, marquent bien que ſes ſentimens étoient orthodoxes.

Il y a encore une autre Mélanie, dite *la jeune*, qui fut niece de celle-ci. Elle avoit épouſé Pinien, un des plus grands Seigneurs de Rome : mais ces illuſtres époux ſe ſéparerent pour vivre plus ſaintement. Pinien embraſſa la vie monaſtique, & Mélanie s'enferma dans une petite cellule ſur le Mont des Oliviers, où elle mena une vie angélique. Au bout de quelque tems, Voluſien ſon oncle, étant à Conſtantinople, la

pria de le venir voir : elle quitta volontiers ſa ſolitude dans le deſſein de travailler à la converſion de ce grand homme, qui étoit payen. S. Auguſtin avoit déja commencé à l'inſtruire ; mais Dieu reſervoit la gloire de cette converſion à Mélanie, qui pendant ſon ſéjour à Conſtantinople travailla auſſi à celle de pluſieurs Neſtoriens, & anima l'Empereur Théodoſe & l'Impératrice Eudoxie à ſoutenir glorieuſement le parti de l'Egliſe contre les hérétiques.

Homelie 21. Saint Grégoire le grand releve entiérement le mérite des Dames, lorſqu'il dit que *les ſaintes femmes qui porterent des parfums au tombeau de Jeſus-Chriſt, doivent être imitées par toute l'Egliſe*, & qu'*elles viren les Anges*, parce qu'*il n'y a que les ames toutes remplies de la bonne odeur des vertus*, *qui voyent clairement les citoyens de la céleſte Jéruſalem.* Ce ſaint remarque que pas un des Evangéliſtes ne rapporte que les Apôtres ayent vû les Anges : ainſi ce Pere nous donne encore l'avantages ſur les hommes.

Saint

Saint Grégoire de Nazianze fait l'éloge d'Olimpias, ſainte veuve, Diaconeſſe de l'Egliſe de Conſtantinople, qui reſta veuve pour vacquer plus librement au ſervice de Dieu. Elle étoit très-riche, & employoit tous ſes grands biens au ſoulagement des pauvres, & aux ornémens des Egliſes : & pour couronner toutes ſes bonnes actions, cette ſainte femme fut éxilée dans le même tems & pour la même cauſe que ſaint Chryſoſtôme. Elle ſoutint cette peine avec une conſtance toute chrétienne. On voit clairement par tout ce que je viens de citer & des Apôtres & des Peres de l'Egliſe, que j'ai dit juſte lorſque j'ai avancé que je trouverois dans les Ouvrages des plus ſaints & des plus ſçavans de quoi démontrer le mérite des femmes.

Le Martyrologe nous apprend qu'il y a eu un nombre infini de femmes qui ont ſouffert conſtamment un rigoureux martyre. Mais comme je ne veux rien avancer que vrai, j'avoue qu'elles n'ont point eu de

cela de l'avantage ſur les hommes, dont un auſſi grand nombre a ſouffert le martyre avec la même conſtance. J'obſerve cependant qu'elles ont eu plus à combattre, & qu'elles ont remporté de plus grandes victoires; puiſque ſuivant tous les Légendaires, la plûpart étoient flattées par des offres de places éminentes, & même de Trônes, qu'elles refuſoient généreuſement, aimant mieux ſouffrir les tourmens les plus cruels, les ignominies & l'horreur des cachots, que de regner & d'habiter dans les palais des impies & des ſuperbes. Ce bienheureux choix entre deux états différens a été fait par des femmes de tout âge, & ſouvent par de très-jeunes filles, quelques-unes même de douze ans. Je ne les nommerai pas; le nombre en eſt ſi grand que cela me conduiroit trop loin: je compte qu'il n'y a point de familles bien reglées dans leſquelles on ne liſe tous les jours la vie des Saints: ainſi on peut ſçavoir le nombre des Martyres auſſi bien que moi.

Je ne ſçaurois cependant paſſer

ſous ſilence un trait de force qui ſe trouve dans l'hiſtoire du martyre de ſainte Urſule & des onze mille Vierges. Une d'elles, nommée *Cordule*, s'alla cacher effrayée & éperdue à l'aſpect des barbares en fureur, qui immoloient à leur rage & à leurs faux Dieux toutes ces Vierges chrétiennes : mais cette fille revenue de ſon premier mouvement dont la crainte naturelle s'étoit rendue maîtreſſe, ſa foi vive lui faiſant voir le bonheur infini dont jouiſſoient ſes compagnes, & la gloire qu'elles s'étoient acquiſe par un glorieux martyre, elle eut honte de ſa foibleſſe ; & affligée d'avoir perdu une ſi belle couronne, elle revint s'offrir en ſacrifice. Qu'il me ſoit permis de dire qu'elle me paroît en cela avoir eu plus de mérite que celles qui avoient ſouffert dans le premier mouvement de la ferveur : car elle avoit eu le tems de ſentir toutes les horreurs de la cruauté des bourreaux ; & ce n'eſt qu'après de vifs combats qu'elle a par la force de ſon eſprit remporté la victoire. Cet exemple doit dé-

truire les fausses idées de ceux qui disent que les femmes n'ont de bon que la premiere saillie, & qu'elles ne sont point capables de réflexion. Qu'on ne vienne pas après cela nous objecter la foiblesse de notre Sexe: y a-t-il rien au-dessus du courage que sainte Thecle & sainte Catherine ont fait paroître dans les rigoureux tourmens qu'elles ont endurés? Elles joignoient l'une & l'autre à ce courage invincible une érudition non commune. Sainte Thecle qui a été la premiere femme qui ait souffert le martyre., étoit disciple de saint Paul. Jugez par-là de son érudition.

Les Actes du martyre de sainte Catherine nous apprennent que cette sainte fille à l'âge de dix-huit ans confondit & convertit quarante Philosophes par la force de ses raisonnemens.

Si des Martyres nous passons aux saintes Religieuses, c'est alors que nous verrons que les femmes sont bonnes à tout, qu'elles sçavent observer les regles de la subordination,

& gouverner ſelon celles de la juſtice, avec douceur & fermeté ; car depuis les premiers ſiecles de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, depuis ſainte Syncletique, qui a été la premiere Religieuſe, combien a-t-on vû de grandes Abbayes, de nombreuſes & ſaintes Congrégations gouvernées par des filles ſe ſoutenir pour le ſpirituel avec ferveur & dans l'eſprit de leur inſtitution, & agir toujours pour le temporel avec prudence & économie ? Ce que j'avance ici eſt à la portée de tout le monde : il ne faut point de ſçience pour compter les différens Ordres de Religieuſes. Il eſt vrai qu'il y en a dans leſquels nous avons plus d'avantage, & où les hommes ſont ſous la domination des femmes ; comme dans le grand & reſpectable Ordre de Fontevrauld, qui ſubſiſte avec tant d'éclat depuis plus de ſix cens ans, ayant été fondé en 1099 ; par le Bienheureux Robert d'Arbriſſel. Ce grand homme connoiſſoit ſi parfaitement le mérite des femmes & leur capacité, que ſes Conſtitutions portent

que l'Abbeſſe de Fontevrauld ſera Générale de l'Ordre , tant des hommes que des filles , & que ce ſera elle qui recevra les vœux de religion & des Religieux & des Religieuſes. Le Pape Paſchal II. approuva cet Ordre en l'année 1117.

Il y a encore un Ordre où les femmes commandent aux hommes. C'eſt celui que ſainte Brigitte , Reine de Suede , fonda à Rome en 1376 , ſous le Pape Grégoire XI. qui l'approuva. Cet Ordre a été inſtitué pour honorer les treize Apôtres , y comprenant ſaint Paul , & les ſoixante & dix Diſciples de Jeſus-Chriſt. Sainte Brigitte vouloit que ce nombre ſe trouvât tant en Religieux qu'en Religieuſes , & qu'il n'y en eût pas d'avantage. Les Conſtitutions portent que les Religieux vacqueront aux ſaints myſteres , & que l'Abbeſſe gouvernera les biens ; qu'elle prendra ſoin du vivre & du vêtement des Religieux & Religieuſes , & que pas un des Religieux ne pourra ſortir ſans la permiſſion de l'abbeſſe. Le Pape

Urbain VI. après la mort de ſainte Brigitte, confirma encore cette régle : ce qui marque qu'elle ſe ſoutenoit avec édification. Voilà donc tant dans cet Ordre que dans celui de Fontevrauld, un gouvernement abſolu confié à des filles par une grande Reine & par pluſieurs Papes.

Si nous parcourons tous les différens Ordres de Religieuſes, combien trouverons nous de filles d'eſprit qui ont travaillé pour l'édification du public ? Sainte Gertrude, Abbeſſe de Nivelle, a fait une infinité d'ouvrages de piété, dont Tritheme fait menſion. Dans le dixiéme ſiecle, il y avoit au Monaſtere de Gandeſteim en Allemagne ; une Religieuſe nommée *Roſuide*, très-illuſtre par ſa naiſſance & par ſon eſprit. Elle parloit Grec & Latin avec facilité, & compoſoit ſi parfaitement en Proſe & en Vers, que l'Empereur Othon II. la pria d'écrire en vers la vie d'Othon I. elle obéit à ce Prince avec la permiſſion de Gerberge ſon Abbeſſe.

Elle écrivit auſſi en vers le martyre de ſaint Denis & de ſaint Pélage ; on dit qu'il y a encore beaucoup d'autres ouvrages de ſa façon : il faut qu'ils ſoient merveilleux puiſqu'en 1502, plus de cinq cens ans après la mort de cette ſçavante, Celte les fit imprimer à Nuremberg.

Eliſabeth de Schonaugie, Abbeſſe de l'Ordre de ſaint Benoît, Diocéſe de Tréves, étoit fort en eſtime dans le douziéme ſiecle : elle a fait un fort bel ouvrage ſur l'origine de la fête de ſainte Urſule & des onze mille Vierges : elle a eu auſſi des révélations dont Egbert ſon frere a fait trois Livres, avec la vie de cette ſainte, le tout imprimé à Cologne en 1628.

M. Dupin, Hiſt. Eccléſiaſtique.

C'eſt à la ſolicitation de deux Religieuſes du Diocèſe de Liege, Julienne & Eve, que la fête du ſaint Sacrement a été inſtituée : le Pape Urbain IV. en écrivit un Bref à la Religieuſe Eve, en date du 8 Septembre 1264 ; mais cette fête ne fut ordonnée par tout l'Egliſe qu'au ſecond

Concile général de Vienne, après lequel on publia la Bulle d'Urbain IV. revêtue de toutes ſes formes.

On avoit une ſi grande vénération pour ſainte Catherine de Sienne, Religieuſe de ſaint Dominique, qu'on la pria d'aller à Avignon pour accorder les Florentins avec Grégoire XI. qui les avoit excommuniés. Cette ſainte fille ſçut ſi bien perſuader le Pape par la force de ſon éloquence, qu'il leva l'excommunication, & retourna à Rome, où il établit le ſiége Pontifical, ſoixante & dix ans après que Clement V. l'eut tranſporté en France. On attribue à cette ſainte pluſieurs Lettres imprimées & quelques Traités de dévotion. L'Hiſtorien de ſa vie dit qu'elle mourut à trente-trois ans: il falloit que ce fût un génie ſublime pour être empoyée ſi jeune dans une négociation auſſi importante que celle que je viens de rapporter.

On dit que ſainte Catherine de Genes a fait auſſi des Ouvrages admirables. Mais voici une ſçavante du premier ordre, c'eſt Laurence

Strozzi, de Florence, Religieuſe de ſaint Dominique : elle vivoit dans le quinziéme ſiecle. Elle ſçavoit les Langues, & compoſa un Livre d'Hymnes pour toutes les Fêtes que l'Egliſe célébre. La premiere qui eſt un Ode Saphique, a mérité l'approbation des plus ſçavans ; Jacques Mauduit, Pariſien, l'a traduite en vers François, & l'a miſe en Muſique. Sa mémoire a été en ſi grande vénération, que vingt ans après ſa mort, Sebaſtien Hormots lui conſacra une épitaphe. C'eſt un acroſtiche que les ſieurs Coletet & Mauduit ont encore traduit en vers François.

Mais que n'allons-nous pas voir à la gloire des femmes, en parlant de Sainte Théreſe ? Cette admirable fille étoit douée d'un génie ſublime : on peut dire d'elle ſans trop s'avancer, qu'elle étoit capable de gouverner un monde entier. L'amour ardent qu'elle avoit pour Dieu & ſa charité pour le prochain, lui firent prendre ſoin du ſalut des ames. Pénétrée & animée de cet eſ-

prit de la charité, elle fut ſenſiblement affligée du relâchement qui étoit alors dans l'Ordre des Carmes. Elle prit donc la réſolution d'en faire la réforme ; & tranſportée de zéle pour la maiſon du Seigneur, elle fit des conſtitutions qu'elle préſenta au Pape Pie IV. Ce Pape les approuva par une Bulle en date du dix-ſept Juillet 1565 ; & depuis elles furent confirmées par autorité Apoſtolique en un chapitre général, tenu à Alcala en 1581. Monſieur le Baron pourroit-il ſe perſuader qu'une fille eût pû réuſſir dans une auſſi grande entrepriſe, s'il ne voyoit encore aujourd'hui le grand Ordre des Carmes Déchauſſés, compoſé de tant d'illuſtres Sçavans, faire gloire de ſuivre cette ſainte réforme, & s'il n'avoit devant les yeux un nombre infini de ſaintes Carmélites, qui imitent les vertus de leur très-digne Mere ?

Après toutes les grandes vérités que je viens de rapporter en faveur des femmes, ne ſemble-t-il pas que la matiere eſt épuiſée, & que je n'ai

plus rien à dire ? On pourroit cependant m'objecter que je n'ai parlé jusqu'ici que de Saintes & de Prophéteſſes. Montrons-donc que dans tous les états & dans toutes les Religions il y a eu des femmes d'un mérite éclatant. Je ne m'attacherai point à faire voir ſéparément, ou celles qui ont gouverné de grands Royaumes avec beaucoup de ſageſſe, ou celles qui ont ſignalé leur valeur par les armes, ou celles enfin qui ſe ſont diſtinguées par leur eſprit & par leur ſçavoir. Je varierai mes exemples : tantôt ce ſeront des Guerrieres qui paroîtrons ſur la ſcêne, tantôt des Politiques, tantôt des Sçavantes. Je compte par cette conduite ennuyer moins Monſieur le Baron & l'illuſtre compagnie à qui je dois ce petit Ouvrage.

Je commence par Sémiramis Reine des Aſſyriens. Elle ſuccéda à ſon mari Ninus, comme tutrice du jeune Ninias ſon fils. Ayant donc pris le gouvernement du Royaume, elle ſe mit à la tête de l'armée, où toujours victorieuſe, elle étendit ſes

conquêtes, d'un côté jusques dans les Indes, de l'autre jusqu'à l'Ethiopie : & après avoir soumis la Médie, la Libye & l'Egypte, elle voulut, faire goûter à ses peuples les douceurs de la paix. Mais comme elle étoit douée d'un vaste génie, capable de tout entreprendre, & ne pouvant cesser d'agir, pendant l'heureux tems de la paix elle s'occupa à faire des ouvrages, qui plus encore que ses victoire rendront son nom célébre pendant la durée de tous les siécles. Le premier fut le magnifique tombeau qu'elle fit élever à Ninus son mari : elle changea ensuite la montagne de Bagistode en statue, en fit renverser d'autres pour applanir les grands chemins, afin qu'ils fussent plus commodes aux voyageurs : attention qui marque sensiblement l'amour qu'elle avoit pour ses sujets. Il n'y a personne qui n'ait oui parler des superbes murailles dont elle entourna Babylone, & des somptueux jardins qu'elle fit élever sur des palais magnifiques, qui tiennent certaine-

ment le premier rang entre les merveilles du monde. Tous les Princes ſont maîtres de faire paroître leur magnificence ; mais tous ne ſont point avantagés de l'heureuſe imagination qu'il faut avoir pour laiſſer à la poſtérité des monumens qui paroiſſent être même au-deſſus de la portée des hommes. En effet, depuis Sémiramis, qui mourut l'an du monde 2058, quels ouvrages, ſi l'on en excepte l'ingénieuſe & admirable machine de Marly, a-t-on vû au-deſſus des ſiens ?

Herodote. Pendant que je ſuis à Babylone, je n'ai garde d'oublier la Reine Nitocris, qui fit auſſi des ouvrages dignes d'admiration. Elle rendit le cours de l'Euphrate tortueux de droit qu'il étoit ; afin de rompre l'impétuoſité de ce Fleuve, & de rendre la navigation plus commode. Comme ce Fleuve paſſoit au milieu de Babylone, & la ſéparoit en deux, elle fit faire un Pont ſuperbe pour faciliter la communication d'une partie de la Ville à l'autre, entrepriſe qui paroiſſoit impoſſible à

cauſe de la rapidité & de la profondeur de ce Fleuve , & dont le ſuccès devoit être au moins le chef-d'œuvre de pluſieurs ſiecles. Mais par l'habileté de cette Reine qui ne fut point embarraſſée de la multitude des ouvriers , & qui ſçut au contraire leur donner ſes ordres avec tant de prudence & d'attention qu'ils ne ſe nuiſoient point les uns aux autres, le Pont fut achevé en moins d'une année. C'eſt cette même Reine, dont il eſt parlé dans le cinquiéme chapitre de Daniel , qui conſeilla à Balthaſar d'envoyer chercher le Prophéte pour qu'il lui expliquât les paroles qu'une main avoit écrites ſur la muraille de la ſalle dans laquelle ce Prince faiſoit un grand feſtin , où il profanoit les vaſes du Temple. Ce ſaint Prophéte dit à ce Roi ſacrilege , que les paroles écrites étoient ſa condamnation. Monſieur de Sacy dans ſes remarques dit que cette Reine étoit mere ou grande mere de Balthaſar , qu'elle ſe nommoit *Nitocris* , & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit & de ſageſſe.

Il y a encore une autre Nitocris plus ancienne que celle-ci, qui étoit Reine d'Egypte & d'Ethiopie : on ne dit point à qui elle ſuccéda. Les annales de la Thébaïde, qui parlent de cette Reine, ſe contentent de dire qu'elle regna avec plus de gloire qu'aucun des Rois d'Egypte, qu'elle fut une véritable héroïne, & que ſa beauté jointe à ſon grand courage lui attiroit la vénération & l'eſtime de tout le monde : on dit qu'elle fit bâtir une des Pyramides.

Amenſſis, fille d'Amenophis premier du nom, regna en Egypte après la mort de ſon pere. Tous les Hiſtoriens conviennent qu'elle regna avec beaucoup de ſageſſe ; mais ils ne ſont pas d'accord ſur la durée de ſon regne. Selon Euſebe, elle auroit regné quarante ans : mais Manethon cité par Joſephe ne lui donne que vingt ans neuf mois de regne.

Quoique ces Reines ſe ſoient ſignalées autant par leur valeur que par leur eſprit, elles ne ſont cependant point comptées entre les Ama-

zones. Il eſt certain qu'il y a eu un état gouverné abſolument par des Femmes, à qui le nom d'*Amazones* a été conſacré : elles habitoient la Scythie. Tant d'Auteurs anciens & très-dignes de foi, dont beaucoup ſont cités par Plutarque dans la vie de Théſée, parlent de leurs faits héroiques, qu'on ne ſçauroit en douter un moment, ſans être Pyrrhonien. Tous rapportent qu'elles ſe battirent contre Théſée, & qu'il ne les vainquit que par ſurpriſe. Bion dit que ce Prince profita d'une politeſſe que leur Reine Antiope alla lui faire avec quelques Dames de ſa Cour. Il reçut gracieuſement les préſens qu'elle lui avoit apportés, & il l'a pria d'entrer dans ſon Vaiſſeau : mais ſi-tôt qu'elle y fut entrée, il fit mettre à la voile, & enleva cette Reine qu'il épouſa dans la ſuite. On ne ſçait ſi ce fut pour vanger cet enlévement, que les Amazones porterent la guerre en Grece : mais il eſt conſtant par tous les Hiſtoriens qu'elles allerent aſſiéger Athenes, qu'elles furent quatre mois devant

la place ; que les assiégés firent de fréquentes sorties ; que les Amazones combattirent avec beaucoup de valeur : & que la victoire ayant balancé, la paix fut enfin faite entre Thésée & ces Héroïnes. Plutarque assure que de son tems on voyoit encore dans Athénes le tombeau des Amazones qui avoient été tuées à cette guerre. Cet Auteur observe très-judicieusement qu'il falloit que l'armée de ces admirables femmes eût toujours été victorieuse, puisque pour venir de Scythie à Athénes, il falloit passer la Cappadoce, la Thrace & la Thessalie : il est probable que tous ces peuples ne les ont point laissé passer sur leurs terres sans leur livrer quelques batailles. Un bon Auteur dit que ce sont elles qui ont inventé les Tambours, & qu'elles ont jetté les premiers fondemens du Temple de la Diane d'Ephése. Leur regne a été très-long, puisque, comme nous venons de voir, elles étoient avant Thésée. Le Pere de Saint Romuald va plus loin dans sa Chronologie : car il assure qu'elles

Le Pere de S. Romuald.

ont paru dès la vingtiéme année de la naiſſance de Moïſe. Il eſt certain qu'elles étoient encore du tems d'Alexandre le Grand, puiſque Quint-Curce nous dit que leur Reine Taleſtris vint trouver ce Prince. Au rapport de cet Hiſtorien, elle n'y venoit pas pour faire périr la race des Amazones : ainſi elles ont pû regner encore long-temps après. Mais ne comptons que depuis la naiſſance de Moïſe juſqu'à Alexandre, qui vivoit en 3600 : ce ſeroit encore plus de douze cens ans qu'elles auroient regné. Qu'on ne diſe donc plus que les femmes ſont brouillonnes & inconſtantes, puiſqu'elles ont pû ſoutenir, & avec tant de gloire, un auſſi long regne.

Il n'y a rien encore de plus admirable que l'eſprit & la valeur des Dames de Scio. Plutarque & le Pere Petau rapportent qu'Hippocles qui vouloit ſe faire le tyran de l'Iſle, mit le ſiége devant la capitale, & preſſa ſi vivement les aſſiégés qu'il les réduiſit à faire une capitulation honteuſe. Enfin ces pauvres malheu-

reux s'étoient obligés à ſortir en chemiſe, & une quenouille à la main : mais les femmes indignées d'une telle capitulation, dirent à leurs maris qu'il falloit mieux mourir que de couvrir la Nation d'une pareille ignominie. Les hommes alléguerent la ſainteté du ſerment : mais elles dirent qu'il y avoit un moyen de ne la point bleſſer ; qu'il falloit aller aux ennemis tout armés, & leur dire que la cuiraſſe étoit la chemiſe des Soldats, & la lance leur quenouille. Les hommes pour ce coup crûrent les femmes, & ils ſe préſenterent comme elles l'avoient décidé. Les ennemis furent ſi ſurpris & effrayés, qu'ils leverent le ſiége & s'enfuirent. Monſieur le Baron n'avouera-t-il pas que nos conſeils ſont bons ? heureux qui les peut ſuivre !

Plutarque rapporte encore un fait bien à l'avantage de ces mêmes femmes de Scio. Il dit que Philippe fils de Démétrius ayant aſſiégé leur Ville, fit publier qu'il permettoit à tous les eſclaves qui voudroient

ſe révolter contre leurs maîtres, d'en épouſer les femmes. Mais ces courageuſes Héroïnes offenſées d'une telle inſolence, aſſurerent leurs maris qu'elles leur ſeroient toujours fidelles, & qu'elles aimoient mieux mourir que de ſouffrir un tel outrage. Elles prirent donc les armes, monterent ſur la muraille, jetterent des pierres, lancerent des traits avec une telle impétuoſité, que Philippe étonné de trouver tant de valeur dans un ſexe qu'il croyoit ſi foible, ſe retira ; peut-être même par le reſpect qu'il eut pour la vertu de ces belles Héroïnes. Voilà donc l'Iſle de Scio deux fois triomphante par les femmes : auſſi étoient-elles en grande vénération chez ces Peuples.

L'Iſle de Scio n'eſt pas la ſeule qui eut la gloire de triompher par la valeur des Dames. Argos peut ſe vanter du même honneur. Clement Alexandrin rapporte que pendant que les Argiens étoient occupés à une guerre étrangere, les Lacédémoniens vinrent aſſiéger Argos,

croyant trouver cette Ville ſans réſiſtance. Mais Telleſila Dame illuſtre par ſon grand eſprit, & qui s'étoit fait connoître par les admirables Poëſies Lyriques qu'elle avoit compoſées, voulut encore ſe rendre recommandable par ſa valeur, elle fit donc un diſcours aux Argiennes, pour les engager à défendre leur place. Elle n'eut pas de peine à perſuader toutes ces courageuſes femmes, qui prirent les armes & chaſſerent les Lacédémoniens. Les Argiens en reconnoiſſance d'un ſi grand ſervice érigerent à cette ſçavante héroïne une Statue, où elle étoit réprésentée ayant beaucoup de livres à ſes pieds, & tenant un caſque de la main droite.

Je ne doute point que Monſieur le Baron, qui a la valeur peinte ſur le viſage, & tout l'air d'un vrai héros d'arriere-ban, ne ſoit échauffé & tranſporté d'une noble ardeur au récit des exploits glorieux de ces courageuſes héroïnes, & qu'il ne commence enfin à nous honorer de ſon eſtime. Je m'en vais lui faire voir trois filles qui peuvent diſpu-

ter de gloire & de courage avec les plus grands Héros. C'eſt Panthée, Thiope & Eubule, filles d'un Bourgeois d'Athénes, nommé *Leos*. Ces généreuſes filles ayant appris que l'oracle de Delphes avoit répondu que la famine, qui ravageoit toute l'Attique, ne ceſſeroit point que quelqu'un du pays n'eût immolé ſes enfans, afin d'appaiſer la colére des Dieux; elles vinrent ſe préſenter à leur pere, & le prierent de les rendre les victimes publiques que l'oracle demandoit, ce qui étant accepté & exécuté, la famine ceſſa. On inhuma ces précieuſes victimes au milieu de la rue Céramique, & on les honora tous les ans de ſacrifices, comme des Déeſſes. Les Hiſtoriens Romains font grand étalage de l'action de Curtius, qui ſe précipita dans un gouffre, pour le bien de ſa patrie à la vérité : mais comme les Devins avoient dit que ce gouffre ne ſe refermeroit que lorſqu'on auroit jetté dedans quelque choſe de précieux, ne pouvons nous pas dire que ce Romain s'eſt dévoué autant

Pere de S. Romuald.

par préſomption que pour le bien public? Pour nos illuſtres Grecques, il paroît qu'elles n'ont été portées à ſe ſacrifier que par une bonté de cœur. Ainſi nous avons encore dans ces deux faits l'avantage des ſentimens.

Toutes les femmes ne ſont point dans l'occaſion de ſe dévouer, ni de ſe diſtinguer dans les armées par leur valeur. Celles qui ſe diſtinguent par leur eſprit & leur ſçavoir, ne ſont pas moins eſtimables. Carmenta mere d'Evandre, eſt une des plus recommandables par ſa ſcience. Elle partit d'Arcadie avec ſon fils: ils arriverent en Italie, où ils furent reçûs gracieuſement par Faune Roi du païs. Cette femme faiſoit parfaitement des vers: pluſieurs même croyent que le mot latin, *carmen*, qui ſignifie *vers*, eſt tiré de ſon nom. Les Dames Romaines lui bâtirent un Temple, & célébroient avec grande pompe des fêtes en ſon honneur.

Euſebe dit que c'eſt Phémenoé, premiere Prêtreſſe du Temple de Delphes, qui a inventé les vers héroïques,

roïques, & qu'elle rendoit les oracles dans cette ſorte de Poëſie.

Nous avons trois autres ſçavantes qui ont remporté le prix de la Poëſie ſur les trois plus grands Poëtes de l'antiquité. La premiere eſt Daphné, qui paſſa de Thebes à Delphes, où elle ſe fit admirer dans le tems de la ruine de Troie. Monſieur de Larrey dans ſon Hiſtoire des ſept Sages dit qu'Homere, qui ne parut que deux ſiécles après elle, trouva ſes Poëſies ſi belles, qu'il puiſa dedans les plus grandes beautés de ſon Iliade & de ſon Odyſſée; & que l'ingrat, loin d'en faire honneur à la mémoire de cette admirable fille, en avoit ſupprimé les ouvrages ſans en avoir pû en faire périr le nom, ni cacher ſon larcin à la poſtérité. Voilà donc un fait conſtant, que ce grand homme tant admiré, & qu'on nomme *le Pere des Poëtes*, doit le fin & le délicat de ſes ouvrages à la ſçavante Daphné. Ainſi il eſt vrai de dire qu'elle a remporté le prix de la Poëſie ſur lui. Pluſieurs croyent que cette Daphné eſt une des Sibylles.

La ſeconde eſt Sapho, qu'on nomma *La dixiéme Muſe*; elle étoit de Lesbos, & vivoit dans la quatorziéme Olympiade. Elle compoſa beaucoup de pieces en vers, qui furent admirées de toute l'antiquité; mais dont il ne nous reſte qu'une Hymne à l'honneur de Venus, & une Ode de ſeize vers, adreſſée à une fille qu'elle aimoit. Ces deux Ouvrages ſont autant admirés par les Sçavans d'aujourd'hui, qu'ils l'ont été par les anciens. Tout le monde convient que l'élegie qui ſe trouve dans Ovide ſous le nom de *Sapho*, eſt une des plus belles de ce Poëte; & tous les Sçavans, qui ont une parfaite connoiſſance des anciens, aſſûrent que ce grand homme l'a tirée des ouvrages de cette ſçavante: elle l'emporta donc ſur Ovide. On dit que les Athéniens eurent Sapho en ſi grande vénération, qu'ils lui firent élever une ſtatue, & que les Mityléniens dans les mêmes ſentimens, lui firent frapper une médaille.

Nous allons voir que Pindare en a mieux uſé qu'Homere. Car loin de

Plutarque.

ſupprimer les ouvrages des ſçavantes pour s'en faire honneur, il avoue lui-même qu'il a été diſciple avec Corinne d'une Dame Grecque nommée *Mirtille.* Corinne étoit d'une ville de Béotie : l'ancienne Grece eut une ſi grande eſtime pour ſes vers, qu'on lui donna le nom de *Muſe Lyrique.* Quelques Auteurs ont écrit qu'elle remporta quatre ou cinq fois le prix de la Poëſie ſur Pindare. Il eſt vrai que Pauſanias dit que ce Poëte uſant d'un langage Dorique, n'étoit pas ſi bien entendu que Corinne. On voit donc clairement que les Ouvrages de Daphné, de Sapho & de Corinne ſont fort au-deſſus de ceux d'Homere, de Pindare & d'Ovide.

Dans le tems de Sapho il y avoit une Dame Grecque nommée *Herine*, qui faiſoit parfaitement des vers. On trouve dans des anciennes Epigrammes qu'elle ſurpaſſoit Sapho. *Euſebe.*

Dans le même tems floriſſoit encore la ſçavante Cléobuline de l'Inde, que Plutarque fait trouver au banquet des ſept Sages. Elle avoit

tant de passion pour les Belles-Lettres & pour la Philosophie, que pouvant monter sur le trône, elle aima mieux y renoncer, pour vacquer avec plus de liberté à ses études. Elle a fait beaucoup de vers, & on a toujours admiré la vivacité & la pénétration avec laquelle elle sçavoit développer les énigmes qui étoient fort en vogue de son tems.

La Princesse Cléobuline me fait souvenir qu'au banquet des sept Sages les grands Philosophes qui s'y trouverent, convinrent tous unanimement que la nature n'avoit fait que deux belles choses par excellence, les femmes & les roses ; & deux bonnes au souverain dégré, les femmes & le vin. Solon qui étoit un des conviés, & un des plus illustres, ce sage Législateur d'Athenes, à qui on attribue l'établissement de ce fameux Sénat, qui s'est rendu si célebre sous le nom d'*Aréopage ;* ce sage enfin par excellence, étoit, au rapport de Plutarque, un des plus zélés partisans des Dames. Cet historien dit que lorsque Solon

alla à Milet visiter Thalès, il fut surpris de voir qu'un homme si sage n'eût point de femme. Voici des vers qu'il fit à ce sujet :

Celui qui joint aux riches héritages
De grands trésors & de grands équipages,
Se nourrit bien, se couche mollement,
N'est pas heureux pour cela seulement.
Il faut qu'il ait une femme agréable,
Douce, modeste, & quelque enfant aimable.

Voilà comme les plus sages de l'antiquité pensoient sur notre compte. Mais ce qui est encore à notre gloire, c'est l'observation que fait un des plus beaux génies de nos jours, qui est grand Philosophe, grand Théologien, & qui auroit sans doute tenu le premier rang au banquet des sept Sages, s'il eût été de ce tems-là : car outre la profonde science qu'il possede, il écrit avec une élégance & une délicatesse au-dessus de tout ce que la Grece a jamais eu de plus poli, & que l'auteur même du Télémaque auroit admirées. Tout le monde doit reconnoître ici l'Auteur des voyages

de Cyrus, & l'Hiſtorien du grand Prince de Turenne. Ce grand homme me fait faire attention, que Cyrus, ce Prince annoncé dans l'Ecriture par ſon nom même, & dont Dieu s'eſt voulu ſervir pour retirer ſon peuple de captivité, ce Prince enfin qui a eu toutes les qualités néceſſaires à un grand Roi, doit ſon éducation aux ſages conſeils de la Reine Mandane ſa mere, qui dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit pris ſoin de former ſon cœur à la vertu, & de lui inſpirer des ſentimens nobles & élevés par des fictions allégoriques & ſpirituelles, dont elle ſçavoit l'amuſer pendant ſon enfance.

Sous ce regne les Dames Perſanes ont bien fait voir qu'elles avoient du courage : car dans la bataille qu'Aſtiages livra à Cyrus, l'armée du dernier fut ſur le point de fuir : mais les femmes voyant des murailles de Perſépolis, près de laquelle le combat ſe donnoit, la fuite de leurs maris & de leurs fils, elles ſortirent aux-devant d'eux, & leur reprocherent leur lâcheté ſi vive-

ment, qu'elles les obligerent de retourner aux ennemis qui les poursuivoient, & de les poursuivre à leur tour avec plus de promptitude qu'ils ne leur avoient tourné le dos. Les hommes obéïrent & ils furent victorieux. En mémoire de cette action, Cyrus ordonna que toutes les fois que lui ou ses successeurs feroient leur entrée triomphante dans la Ville au retour de quelque expédition glorieuse, ils donneroient un festin aux Dames, & leur feroient présent d'une médaille d'or; coûtume qui a été observée jusqu'au tems du Roi Ochus, qui l'abolit par avarice.

Il est sans doute que s'il n'y avoit eu que des hommes du tems de Cyrus, ce Prince se fût rendu maître de toute la Terre : il n'y avoit que les femmes capable d'arrêter le cours des victoires de ce Conquérant. C'est Thomiris Reine des Massagetes, qui a eu l'avantage de vaincre un armée toujours victorieuse, & de triompher d'un héros qui n'avoit rien trouvé d'impossible, puis-

qu'il avoit triomphé de tout ce qui s'étoit opposé à ses desseins. Hérodote rapporte que cette Reine avoit autant d'esprit & de sagesse que de valeur : mais je trouve qu'on peut lui reprocher de n'avoir par gardé assez de modération après sa victoire. Je lui aurois passé la foiblesse de porter envie à Cyrus vivant & triomphant : mais elle devoit respecter ce grand homme mort & vaincu, & lui faire rendre les honneurs de la sépulture, plutôt que de prendre sa tête pour la jetter dans un vase rempli de sang en prononçant ces paroles emportées : *Saoule-toi, tyran, du sang dont tu as été si altéré.* Monsieur le Baron doit remarquer que si je prens plaisir à lui faire voir le mérite des femmes, je prens soin aussi d'observer en quoi elles ont manqué, ainsi il est aisé de voir que je n'en veux point imposér. Cyrus a tant aimé & honoré sa femme Cassandane, qu'à sa mort il ordonna un deuil général par tout son Royaume.

Je ne veux pas laisser ignorer qu'A-

nacharsis Philosophe, qui étoit de Scythie, & l'un des sept Sages, doit le goût qu'il a eu pour les sciences à sa mere qui étoit Grecque. Elle lui apprit cette langue, & elle lui conseilla d'aller à Athenes, où par les conférences qu'il eut avec Solon, jointes à la premiere éducation qu'il avoit eue de sa mere, il se rendit illustre parmi les Philosophes.

Je m'en vais faire connoître à Monsieut le Baron une femme, qui bien loin d'être babillarde, s'est condamnée elle-même à un éternel silence. C'est Léaine, courtisane d'Athenes qui sçachant la conspiration qui se tramoit contre le Tyran Pisistrate, aima mieux se couper la langue avec les dents, que d'en découvrir les auteurs. Les Athéniens en reconnoissance éleverent en son honneur une statue qui répréſentoit une Lionne sans langue. *Herodote.*

Puisque la boulangere de Crésus a mérité qu'on lui érigeât une statue d'or, je puis bien lui donner place ici, & conter le fait tel qu'il est. Les ennemis de Crésus offrirent à

cette femme une grande somme pour l'engager à mettre du poison dans le pain de ce Prince : mais elle fut indignée à un tel point d'une si abominable proposition, qu'elle en alla avertir ce Prince, qui en eut toute sa vie une si parfaite reconnoissance, que si-tôt qu'il fut Roi, il lui fit élever une statue d'or.

Après la prise d'Athenes par Lisander, qui en fit abattre les murailles au son des flutes & des hautbois, il y établit trente Tyrans qui firent beaucoup de maux aux citoyens. Un des plus grands est que dans un festin ils massacrerent Phoédon, & voulurent forcer ses filles, qui pour éviter ce crime, s'embrasserent l'une & l'autre, & se précipiterent dans un puits, aimant mieux mourir que de perdre leur virginité.

Le Pere de S. Romuald.

Je vais retomber dans les sçavantes. Praxilée, femme d'un vaste génie, inventa une sorte de Poësie, qu'on nomma de son nom, & fit des Odes qui furent admirées.

Eusebe.

Théano, femme de Pythagore, après la mort de son mari enseigna

la Philoſophe avec ſes fils. Il ne la faut pas confondre avec un autre Théano, qui faiſoit des vers Lyriques. Il y eut encore une autre ſçavante du même nom qui écrivit en vers la Philoſophie de Pythagore : c'eſt Diogène Laërce qui parle de toutes ces ſçavantes.

Je n'oublierai point la ſçavante Damos, fille du même Pythagore, à qui ce Philoſophe confia ſes ouvrages plutôt qu'à ſes fils, ne voulant pas qu'ils fuſſent vendus : & cette fille les garda ſi religieuſement, qu'elle aima mieux ſouffrir la pauvreté que de s'enrichir par les grandes ſommes qu'elle auroit pû tirer des ſçavans ouvrages de ſon pere. Ce grand homme nous marque bien par la confiance qu'il a eue en ſa fille, qu'il s'aſſuroit plus ſur ſon deſintéreſſement que ſur celui de ſes freres : & ce choix décide en notre faveur. *M. de Larrey.*

On peut dire auſſi que les femmes poſſedent toutes les vertus, & qu'aux dépens de leur ſang même, elles ſont toujours pour la juſtice. Nous en trouvons une preuve dans Anchitée

Reine de Sparte, qui fit périr son fils Pausanias qui avoit été traître & rebelle à sa patrie, la voulant livrer à Xerxès. Diodore rapporte qu'il se sauva dans un Temple de Minerve : mais comme c'étoit un asyle sacré, & qu'on ne pouvoit l'aller prendre, Anchitée en fit fermer toutes les portes, afin que son malheureux fils y pérît par la faim. Plutarque dit qu'elle porta elle-même la premiere pierre.

Si Xerxés eût suivi les conseils d'Artémise Reine d'Halicarnasse, il n'eût point perdu la bataille de Salamine, qu'il donna contre le gré de cette Princesse : qui combattit avec plus de valeur qu'aucun des alliés de Xerxés. Ce Prince en convient lui-même : mais comme les hommes veulent toujours que leur Sexe ait l'avantage sur le nôtre, voici les termes dont il se sert pour louer cette Héroïne : *Dans mon armée les hommes y sont femmes, & les femmes hommes.* La fureur des Grecs contre Artémise fait encore son éloge : comme ils avoient connu par sa va-

leur qu'elle étoit leur plus dangereux ennemi, ils mirent sa tête à prix, & promirent mille drachmes à celui qui le leur livreroit. Hérodote observe qu'elle ne prit les armes que par le goût qu'elle avoit pour la gloire; car ses Etats n'étoient point attaqués. Voilà, Monsieur le Baron, une femme tout ensemble grande guerriere, & remplie de sagesse pour donner de bons conseils.

Je vais parler d'une femme dont les conseils ont été très-suivis: c'est Aspasie de Milet, fille du Philosophe Axiochus, qui la rendit très-sçavante en Philosophie & en éloquence: elle avoit aussi un talent naturel pour la poësie. Ces belles qualités jointes à une extrême beauté, toucherent si fort Périclés; qu'il l'épousa & l'aima très-parfaitement. On dit qu'il ne sortoit jamais de sa maison sans la saluer avec beaucoup de respect & de tendresse: on l'appelloit *la nouvelle Omphale, Dejanire*, & *Junon*. Quelques Auteurs ont voulu attaquer ses mœurs: mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait eu une

mauvaiſe conduite, puiſque Socrates, ce ſage Philoſophe, l'alloit voir très-ſouvent : & au Livre de Platon, intitulé *Menexemus*, il eſt marqué que pluſieurs Athéniens alloient chez elle pour apprendre la Rhétorique. Plutarque dit auſſi que beaucoup d'hommes y menoient leurs femmes, afin qu'elles euſſent le plaiſir d'entendre parler cette ſçavante. Tout ceci prouve que ſa conduite étoit très-réguliere. Elle eut tant de pouvoir ſur l'eſprit de Periclés, qu'elle l'obligea de prendre le parti des Mityléniens, & d'aller faire la guerre aux Samiens, dont il fut victorieux. Je ne doute point que ce ne ſoit par ce que Milet étoit la patrie d'Aſpaſie, que toutes les Dames couronnerent de fleurs Periclés à ſon retour de Samos. Eſchines dit qu'après la mort de ce grand homme, Aſpaſie ſe lia d'amitié avec Liſicles, homme de très-baſſe condition, revendeur de bétail, qu'elle fit devenir le premier homme d'Athenes. Ceci prouve que les femmes d'eſprit rendent les hommes illuſtres quand elles veulent.

Il y avoit encore une autre ſçavante qui floriſſoit dans le même tems, aux leçons de laquelle Socrate prenoit plaiſir de ſe trouver. C'eſt Diotima, qui ſçavoit parfaitement la Philoſophie & l'Aſtrologie. *Le Pere de S. Romuald.*

Agnodice, jeune, fille d'Athenes, ayant un commencement de Belles-Lettres, & ſouhaitant avec paſſion de ſçavoir la Médecine, déguiſa ſon ſexe ſous l'habit de garçon, & fréquenta les Ecoles d'Herophile, où elle apprit ſi parfaitement cette ſcience, qu'elle devint un très-habile Médecin. *Le Pere de S. Romuald.*

Axiothée, femme d'un grand mérite, ſe déguiſoit auſſi en homme pour aller écouter Platon, dont elle étoit diſciple, avec Laſtimée de Matinée.

Arétia, qui avoit un génie ſupérieur, étoit fille du Philoſophe Ariſtippe le Cyrénien : elle lui ſuccéda à ſon école, & ſoutint toujours cette Secte avec beaucoup de réputation. Elle eut un fils qu'elle appella Ariſtippe, du nom de ſon ayeul : elle l'inſtruſit elle-même, pour cela il fut nommé *Métrodidactes*, c'eſt-à-dire, *inſtruit par ſa mere.* *Diogene Laerce.*

Hipparchia, femme de Grates Philoſophe ; devint ſi paſſionnée pour la ſcience de ce grand homme, qu'elle l'épouſa, quoiqu'il fût fort pauvre. Diogene Laërce a écrit la vie de cette illuſtre femme, avec celles des Philoſophes, car il la nomme auſſi *Philoſophe*, & dit que ſon ſtile étoit tout ſemblable à celui de Platon.

Quittons un moment les ſçvantes pour admirer un exemple d'une rare conſtance dans une grande affliction. C'eſt d'Artemiſe Reine de Carie dont je veux parler : ayant perdu ſon mari Mauſole qu'elle aimoit tendrement, elle ne ſe deſeſpéra point : au contraire il ſemble par l'hiſtoire de ſa vie, qu'elle vouloit ménager ſes jours pour conſerver plus long-tems le ſouvenir de ce cher époux : elle en avala les cendres, voulant, pour ainſi dire, le faire revivre en elle-même. Pline dit, & c'en eſt aſſez pour rendre ce fait conſtant, qu'elle établit un prix pour les ſçavans qui travailleroient à l'éloge de ce Prince. Elle lui fit élever auſſi un ſuperbe mauſolée,

qui tient rang entre les merveilles du monde, & dont il ſera parlé juſqu'à la fin des ſiecles ; c'eſt ce que ſouhaitoit la tendre & affligée Artémiſe. Elle vouloit enfin que tout l'univers ſe ſouvînt de ſon cher Mauſole. Sa grande douleur ne l'a point abbattue : elle a toujours pris ſoin de ſes ſujets, & a donné toutes ſes attentions à la gloire de ſa patrie ; & comme elle veilloit à tout, elle fut avertie que les Rhodiens vouloient faire une deſcente dans la Carie. Pour parer ce coup, elle fit faire ſecrettement des Caſernes ſur le bord du rivage, dans leſquelles elle cacha toutes ſes troupes. Les Rhodiens qui ne virent perſonne pour s'oppoſer à leurs deſſeins, débarquerent avec grande ſécurité : mais ſi-tôt qu'ils eurent pris terre, cette héroïne ſe mit à la tête de ſon armée, & chargea ſi vivement ces inſulaires qu'elle les défit ; & montant ſur leur même flotte, elle alla droit à Rhodes, entra dans l'Iſle, dont elle ſe rendit maîtreſſe. Je ſuis perſuadée que Monſieur le Baron admire la

constance, l'esprit & la valeur de cette Reine.

Nous allons voir encore une illustre malheureuse dans Didon, veuve de Sichée, & sœur de Pigmalion Roi de Tyr. Comme elle vouloit se soustraire à la tyrannie de son frere, elle vint en Afrique où elle bâtit Carthage. Tertulien qui étoit de cette Ville, prend le parti de cette Princesse, & dit qu'arrivant dans une terre étrangere, & y ayant fait une si belle fondation, elle devoit épouser un Roi du pays, mais qu'elle aima mieux mourir que de se remarier. En effet, elle fut recherchée en mariage par Jarbas, Roi de Gétulie, qui menaçoit de lui faire la guerre, si elle n'acceptoit sa proposition : mais Didon qui s'étoit engagée par serment à ne passer jamais à de secondes noces, usa de stratagême, & demanda du tems pour déliberer, & pour appaiser par des sacrifices les manes de son premier mari. Ayant donc fait préparer un bucher, elle monta dessus; & tirant un poignard qu'elle avoit ca-

ché sous sa robe , elle se l'enfonça dans le sein. Voilà dans le vrai le récit de tristes avantures de la vertueuse Didon : il est étonnant que Virgile, mille ans après la mort de cette Princesse, ait voulu ternir sa réputation, la faisant dans son Enéïde passionnée avec fureur pour Enée. Mais tous les Chronologistes la justifient , en prouvant sensiblement qu'ils s'est écoulé trois siecles depuis la prise de Troie jusqu'à la fondation de Carthage. Le bon & sçavant Président Pibrac prend aussi dans ses Vers la défense de Didon ; & voici la plainte qu'il lui fait faire contre Rome :

Je n'ai jamais connu ton fugitif Enée ;
J'ai toujours vécu jeune en un saint Hymenée :
Et veuve ai demeuré chaste jusqu'au tombeau.

Je manque bien ici à la Chronologie : car Didon qui vivoit en 3100 , devoit être une de mes premieres femmes ; mais ma mémoire m'a mal servie dans ce fait.

On rapporte un beau trait d'Olympias mere d'Alexandre. Plutar-

que dit qu'elle étoit très-jalouſe d'une jeune courtiſane que le Roi ſon mari aimoit. Les courtiſans, pour entrer dans les paſſions de la Reine, diſoient que cette fille s'étoit ſervie d'un philtre pour donner de l'amour à ce Prince. Olympias la voulut voir : mais elle la trouva ſi belle, qu'elle l'embraſſa, & lui dit gracieuſement, que le Roi étoit de bon goût, & que le philtre qu'elle avoit fait agir ſur lui, étoient les charmes de ſa perſonne. Cette Princeſſe avoit beaucoup d'eſprit, & gouverna parfaitement bien la Macédoine pendant qu'Alexandre étoit occupé à ſes conquêtes. Ce grand Héros ne fut pas inſenſible aux charmes d'une belle veuve, nommée *Barſine*, qui fut priſe auprès de Damas : elle ſçavoit la langue Grecque & les Belles-Lettre : ſes manieres étoient douces & agréables ; & la beauté de ſon ame ſurpaſſoit encore celle de ſon corps. On dit qu'elle deſcendoit des Rois de Perſe.

Sous le regne d'Alexandre, lorſque Thebes fut pillée, quelques

Thraces, qui étoient à la ſolde de ce Prince, pillerent la maiſon d'une Dame des plus conſidérables de la Ville, nommée *Timoclée*. Pendant que les ſoldats enlevoient les meuble de cette Dame, leur Capitaine la viola, & lui demanda enſuite ſi elle n'avoit point d'or ou d'argent caché. Elle lui dit que oui, & le conduiſit ſeule auprès d'un puits : *C'eſt-là*, lui dit-elle, *ou j'ai caché ce que j'avois de plus précieux*. Le Thrace ſe baiſſa pour conſidérer l'endroit, mais cette habile femme le pouſſa dans le puits ; & jettant des pierres par-deſſus, fit périr le malheureux. Ses compagnons arriverent, ſe ſaiſirent de la Dame, qu'ils menerent à Alexandre. Il connut à ſon air majeſtueux, que c'étoit une perſonne de qualité ; car on ne la vit point étonnée ; & lorſque ce Prince lui demanda qui elle étoit, elle lui répondit avec une noble fierté ; " Je ſuis ſœur de Théagene ; „ qui combattit contre ton pere pour „ la liberté des Grecs, & qui étoit „ leur Général à la bataille de Che-

„ ronée, où il mourut „. Alexandre admira ce qu'elle venoit de faire, & ce qu'elle venoit de dire ; & il commanda qu'on la laissât aller elle & ses enfans.

Justin & Diodore. Aristote a si bien connu le mérite des femmes, qu'il a honoré la sienne de sacrifices.

Cléopatre, fille de Philippe de Macédoine, & sœur d'Alexandre le Grand, après la mort de son frere se fit un parti considérable, & se soumit la Macédoine par son esprit & par sa valeur.

Quelle héroïne qu'Archidamie, fille de Cléonime Roi de Sparte ! Cette Princesse ayant appris que le Sénat avoit ordonné que toutes les femmes sortissent de la Ville avant le siége, dont Pyrrus la menaçoit ; elle parut l'épée à la main devant les Sénateurs, & leur dit que les meres, les femmes & les filles de tant de braves guerriers n'avoient pas moins de courage qu'eux pour la défense de leur patrie. Une action si hardie, & où il paroissoit tant de valeur, obligea le Sénat

de révoquer ſon Arrêt.

La Primaudaye rapporte dans ſes journées Académiques, un fait qui prouve bien le bon cœur & le courage des Dames. Cet auteur dit qu'un nombre de Lacédémoniens furent condamnés à la mort pour crime d'Etat, & que leurs femmes ayant appris le cruel Arrêt prononcé contre eux, allerent à la priſon en robe de deuil, ſous prétexte de faire leurs adieux à leurs maris ; mais que ſi-tôt qu'elles y furent entrées, elles les prierent de prendre leurs habits, & de ſortir comme ſi c'étoient elles. Ils le firent, & les femmes reſterent : elles en furent les malheureuſes victimes, contentes de mourir, pour ſauver ce qu'elles aimoient. Obſervez donc, je vous prie, Monſieur le Baron, quelle différence il y a des femmes aux hommes ; malgré toute ma retenue je ne ſçaurois m'empêcher de dire que ces maris étoient des malheureux, & leurs femmes de vraies Héroïnes.

Paſſons à un ſujet moins triſte, parlons d'Agalle fille ſçavante. Les

anciens veulent qu'elle ſoit de Corcyre & les modernes de Corſe ; ils conviennent tous de ſon mérite, & ils ne diſputent que du lieu de ſa naiſſance. Elle ſçavoit parfaitement bien la Rhétorique : elle faiſoit auſſi des leçons de Grammaire, & on aſſûre même qu'elle a écrit quelque traité. On lui attribue l'invention d'une ſorte de jeu de paulme, fort uſité chez les Grecs, qui conſiſtoit à prendre la balle avant qu'elle eût touché la muraille, comme Meurſius l'a remarqué dans ſon ouvrage ſur les jeux des Grecs. Il faut convenir que les Dames ſe connoiſſent à tout : car qui eût jamais penſé qu'elles auroient pû donner des regles pour jouer à la paulme ? Si je voulois faire des diſcours ſur chaque femme que je nomme, j'aurois toujours quelques obſervations à faire à leur avantage : mais je les retranche en beaucoup d'endroits, pour ne pas ennuyer.

Il faut cependant que je prie Monſieur le Baron d'admirer le deſintéreſſement de Chélonie, fille de

de Léonidas Roi de Sparte, que Cléombrotus mari de cette généreuse femme chassa du trône. Elle quitta alors son mari pour suivre son pere dans son exil ; mais quelque tems après, son pere ayant repris le dessus, elle l'abandonna pour suivre son mari. On ne peut pas dire que cette Dame ait couru après la fortune. Les Historiens se donnent quelquefois la licence de faire des réflexions sur les faits qu'ils rapportent ; Plutarque donc charmé de la vertu de cette illustre femme, dit que Cléombrotus devoit être plus heureux exilé avec elle, que sur le trône sans une telle compagne.

Cratésicléa, mere de Cléomene, étoit encore une femme digne d'admiration. Plutarque dit que Ptolomée Roi d'Egypte fit alliance avec Cléomene, à condition qu'il donneroit sa mere & ses enfans en ôtages. Ce Prince fut long-tems sans oser faire cette proposition à sa mere : mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle s'apperçut elle-même, par l'embarras du discours

de son fils, qu'il lui cachoit quelque chose. Elle le força donc de lui dire son secret : il lui avoua le traité qu'il avoit fait ; mais cette généreuse femme lui répondit en riant, que si ce n'étoit que cela, c'étoit peu de chose, qu'elle lui sçavoit mauvais gré de le lui avoir caché si long-tems, qu'elle étoit prête à se dévouer & à faire tout ce qui seroit avantageux à la patrie ; qu'il n'avoit qu'à donner ordre au plûtôt aux équipages. Tout étant prêt pour le départ de cette Princesse, son fils la conduisit par terre jusqu'au Temple de Neptune, où la mere & le fils se dirent de tendres adieux, & verserent beaucoup de larmes. Mais Cratésiclea dit à Cléomene : " Séchons nos pleurs, ,, mon fils, & ne sortons point de ce ,, lieu sacré en montrant sur nos vi-,, sages des foiblesses indignes de Sparte ". Quelque tems après la paix se rompit, Cléomene fut tué, on fit mourir cette Princesse. Elle mourut en héroïne, & elle demanda pour toute grace qu'on l'exécutât avant ses petits-enfans ; mais on lui refusa

cette triste satisfaction, & elle eut la douleur de voir expirer les objets de toute sa tendresse. Elle avoit auprès d'elle la femme de Panteas, laquelle fut aussi condamnée à la mort. Cette derniere étoit jeune, belle & courageuse. Lorsque son mari alla en Egypte avec Cléomene, elle voulut le suivre : ses parens qui s'opposerent à son dessein l'enfermerent : mais quelque tems après elle s'échapa de nuit, & alla à Ténare, où trouvant un vaisseau qui partoit pour l'Egypte, elle s'embarqua & rejoignit son mari, qui fut charmé de la voir, mais allarmé en même tems : en effet cette marque de tendresse lui coûta la vie. Ce fut elle qui aida à marcher à Cratésiclea, lorsque les soldats la vinrent Prendre pour la mener au supplice. Elle portoit le voile de cette Princesse, & elle l'encourageoit à la mort avec autant de tranquilité, que si elle n'eût pas été condamnée, elle-même. Elle enveloppa les corps de Cratésiclea & de ses enfans sans dire un seul mot, ni faire paroître

qu'elle fût agitée des horreurs de la mort qu'elle alloit recevoir. Avant qu'on la fit mourir, elle baissa sa robe sans vouloir que personne l'approchât que le boureau qui devoit lui trancher la tête. Ainsi moururent ces illustres Dames de Lacédemone, lesquelles montrerent dans ce dernier acte de leur vie leur courage & leur grandeur d'ame.

Admirons aussi la vertu & le courage des filles de Sparte. Comme elles faisoient un sacrifice hors des murs de la ville dans un Temple de Diane, qui étoit commun aux Spartiates & aux Messeniens ; ces derniers vinrent pour leur faire violence : mais elles se mirent en défense, & crierent au secours. Télechus Roi de Sparte, arriva aux cris de ces Vierges ; & secondé par ces Héroïnes, il se mit en devoir de chasser les Messeniens. Ce combat fut sanglant, le Roi y fut tué avec toutes ces généreuses filles, qui aimerent mieux perdre la vie que l'honneur.

Les Dames de Lacédémone s'étoient acquis par leur mérite une si

grande eſtime, que leurs maris & tout le peuple les reſpectoient comme des Princeſſes. Elles ſoutenoient auſſi parfaitement bien la gloire de leur Nation, & la portoient ſi haut, qu'un étranger demandant un jour à une Dame de Sparte, pourquoi on avoit dans leur pays les femmes en ſi grande vénération : elle lui répondit ſans s'émouvoir : *C'eſt qu'il n'y a que les Lacédémoniennes qui mettent des hommes au monde.* Voilà en vrai ſtile laconique faire un éloge parfait de ſa patrie, & confondre un homme qui manque de politeſſe & de bons ſens.

On dit que Leontia ſurpaſſa en ſçavoir Théophraſte : mais n'eſt-il pas ſurprenant que ce grand homme qui avoit atteint un âge fort avancé, & qui étoit dès ſa plus tendre jeuneſſe à Athenes parmi ce qu'il y avoit de plus poli, fut cependant reconnu par une Herbiere pour n'être point Athénien, parce qu'il n'avoit pas encore dans ſon langage la pureté ni la délicateſſe de la Nation ? Le mari de l'Herbiere n'eut peut-

être pas eu le discernement si juste.

Je m'en vais retomber dans une histoire bien triste, c'est celle de Lamma, Dame de Galatie, veuve de Sinnatus, que Signorix avoit fait mourir pour épouser Lamma. Cette Dame le refusa toujours ; & enfin importunée par ses parens & par les soins empressés de Signorix, elle feignit de se rendre, & de consentir à l'épouser. Mais la mémoire de son mari lui étoit trop chere, & son assassin trop odieux pour accomplir ce mariage. Elle fit donc empoisonner la coupe nuptiale ; & si-tôt que Signorix en eut bû, elle avalla le reste, contente de mourir après s'être vengée, Corneille a trouvé tant de grand & tant de tendre dans cette histoire, qu'il en a fait le sujet d'une de ses Tragédies.

Revenons aux Sçavantes : Hestiée d'Alexandrie, femme ttès-habile, fit une dissertation pour sçavoir si ce qu'Homere rapporte doit passer pour un conte, ou pour une histoire. On ne sçait pas bien dans quel tems elle a vécu : il est toujours sur que ce

fut avant la naissance de Jesus-Christ, puisque c'est Strabon qui en parle, & que cet Auteur vivoit sous le regne d'Auguste.

Aganice au rapport de Plutarque étoit grande Astrologue, & elle se connoissoit parfaitement au mouvemens de la Lune.

Hispatie, femme du Philosophe Isidore, étoit aussi très-sçavante en Astrologie.

Mais qu'elle héroïne que Sophonisbe, cette illustre fille d'Asdrubal, qui dans tant d'occasions a soutenu si dignement & si hautement la gloire de Carthage, & qui enfin aima mieux mourir que de laisser une Carthaginoise esclave de Rome! Elle eut encore à soutenir l'inconstance de Massinissa, qui l'abandonna pour plaire aux Romains, & qui pour derniere marque d'amour lui envoya du poison. Corneille à qui les grands sentimens étoient naturels, a avoué à un de ses amis qu'il avoit pris plaisir à faire sa Sophonisbe. Ce grand Poëte fait bien l'éloge de cette Reine par les quatre vers qu'il fait dire

à Erixe dans la derniere Scène de sa Tragedie ; les voici :

La fortune jalouse, & l'amour infidele,
Ne lui laissoit ici que son grand cœur pour elle:
Il a pris le dessus de toutes ses rigueurs.
Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

Plutarque. Hipsicratée, femme du Roi Mithridate, fut encore une vraie héroïne. Elle aima si parfaitement son mari, qu'elle se coupa les cheveux, & qu'elle apprit à monter à cheval & à porter les armes, pour suivre ce Prince à l'armée.

Suidas. J'oubliois à parler de Pamphila d'Egypte, femme sçavante, qui écrivit une histoire en trente-trois vol. & qui fit aussi un abregé des Oeuvres de Ctésias en trois autres volumes.

Suidas. Mira de Bysance, Dame sçavante, qu'on croit mere d'Homere le Tragique, se fit admirer par son esprit & son sçavoir.

Alemain, Poëte Lyrique de Lacédemone, avoit une amie nommée Migalostrate, qui composoit parfaitement en vers.

Alexandre, Reine des Juifs, femme d'Alexandre Jamnée, à qui une Princesse de même nom donna la couronne & la liberté, étoit mere d'Hircan & d'Aristobule : elle conserva par sa conduite le Royaume à ses fils : le Roi son mari la nomma Régente en mourant. Ce Prince avoit fort aigri l'esprit des peuples & des Pharisiens qui étoient très-puissans : mais cette habile Princesse en usa tout autrement ; car elle ne faisoit rien sans prendre leurs avis, elle ordonnoit même à ses sujets de leur obéir. Elle gagna par-là le cœur des peuples, qui sçavoient aussi qu'elle avoit toujours souffert avec beaucoup de peine les fautes de son mari : enfin elle se rendit par sa douceur & par son esprit maîtresse absolue. Un bon Historien dit qu'elle étoit très-capable de gouverner. *Joseph.*

Monsieur le Baron s'étonne sans doute de n'avoir point encore entendu parler des Dames Romaines : mais j'ai cru garder plus d'arrangement en les séparant des autres pour les mettre toutes de suite. Je crois même que

leurs illuſtres faits toucheront da-vantage: car ils ne ſont pas moins grands que ceux des Dames Grecques, & ils ſont plus connus, parce que bien des gens ne s'embarraſſent pas de ſçavoir l'Hiſtoire Grecque, & que très-peu ignorent la Romaine. On débite beaucoup de fables ſur la fondation de Rome; & les ſentimens ſont bien partagés là-deſſus. Je ne les rapporterai pas tous, cela ſeroit d'une trop longue diſcuſſion. Mais il y en a deux que je ne ſçaurois obmettre, & ſur leſquels on s'arrête davantage. Beaucoup des gens ſont perſuadés que Romulus a été le fondateur de Rome: d'autres au contraire croyent que c'eſt ſa mere. En effet Plutarque dans la vie même de Romulus, rapporte que pluſieurs ſoutiennent que ce fut une femme qui fonda cette ſuperbe ville. Voici ſurquoi les Hiſtoriens ſe fondent: ils diſent donc qu'un nombre de Troyens, hommes & femmes, échappés fortuitement du ſac de Troie, ſe jetterent dans un vaiſſeau qui n'étoit pas celui d'Enée, & qu'ils vinrent

ſur les côtes d'Italie, où les femmes fatiguées d'une auſſi longue navigation, firent conſentir les hommes à s'arrêter dans cette agréable contrée; qu'ils monterent vers le Tibre, & qu'une Dame des plus conſidérables, nommée *Rome*, y bâtit une Ville qu'on nomma de ſon nom. Il y a bien de l'apparence que Romulus étoit fils de cette Dame; ſon nom même le déſigne aſſez : j'y trouve beaucoup plus de probabilité que de dire qu'il étoit fils de Silvia & du Dieu Mars, qu'il fut alaité par une Louve, & élevé enſuite par des Bergers. Il eſt aiſé de voir qu'une telle conception eſt fabuleuſe, & qu'une éducation donnée à un enfans par des payſans, n'eſt pas un dégré pour monter à la Royauté : mais comme fils de l'illuſtre Rome, il étoit de droit naturel Roi des Etats de ſa mere. Je crois que les plus ſenſés s'en tiennent à ce ſentiment, que le Pere de Saint-Romuald aſſure être le vrai. Il eſt donc ſenſible que les femmes ont été deſtinées par la providence pour

donner cemmencement aux plus grands Etats & à tout ce qu'il y a jamais eu de plus beau & de plus pompeux dans le monde.

J'ai déja parlé des murailles & des jardins de Sémiramis; du Pont de Nitocris ; des Pyramides d'Egypte, élevées par une grande Reine, & par Rhodope ; du Temple de la Diane d'Ephese, commencé par les Amazones ; de Carthage, cette superbe rivale de Rome, fondée par Didon ; du mausolée de Mausole, élevé par Arthemise, & de Rome enfin. Toutes ces merveilles sont l'ouvrage des femmes ; mais le dernier est ce qui nous fait encore le plus d'honneur ; car nous pouvons nous vanter d'être fondatrice d'une Ville qui a été si long-tems la maîtresse du monde, Ville qui a produit tant de grands hommes, tant d'illustres héroïnes, & qui est aujourd'hui encore plus respectable par l'avantage qu'elle a d'être le Siége du Chef de l'Eglise, & le centre de la Religion.

J'ai fait voir comme les Apôtres, les Peres de l'Eglise, & les plus sça-

vans Philosophes avoient honoré & estimé les Dames. Les plus grands Capitaines ont été de même goût, & ont deferé aussi à leurs sentimens. Nous en avons des exemples dans toutes les histoires, mais sur-tout chez les Sabins, & chez les Romains. Ces Guerriers étoient sur le point de se livrer bataille ; les Sabins y étoient excités par le desespoir, où les avoient portés la perte de leurs femmes, que les Romains leur avoient enlevées : les Romains contens & charmés de leurs illustres conquêtes, auroient sacrifié mille vies pour conserver ces précieux trésors. Enfin, jamais guerre ne parut plus allumée : le prix de la victoire animoit également la valeur des deux partis. Les armées étoient en présence ; le combat commençoit, lorsque les femmes qui voyoient d'un côté leurs peres & leurs freres, & de l'autre leurs maris, vinrent avec un courage héroïque & sans craindre les armes, se jetter au milieu des rangs, où par une éloquence tendre, vive & persuasive, elles

Tite-Live.

arrêterent tout-à-coup la fureur de ces braves guerriers, qui se laisserent attendrir & persuader par ces Héroïnes. Ils firent la paix comme elles souhaitoient : en voici quelques articles rapportés par Tite-Live. Ils portent que Tatius Roi des Sabins regneroit avec Romulus, que les hommes céderoient aux femmes les places les plus honorables, qu'elles ne pourroient être appellées en justice devant le Juge criminel, que les hommes ne diroient rien de sale devant elles. On nous donne aujourd'hui le premieres places dans les assemblées ; on croit le faire par un usage de politesse : ce droit cependant nous est acquis depuis longtems, si nous nous en tenons aux articles que nous venons de rapporter. Les femmes d'à présent n'ont pas moins de mérite que les anciennes ; mais les hommes sont devenus si inconstans, que je serois fort surprise si M. le Baron pensoit qu'on pût trouver présentement de quoi composer une armée de maris contens de leurs femmes, & prêts à combattre pour s'en conserver la possession.

Quelque tems après l'événement dont nous venons de parler, il parut dans le même pays un grand homme, qui se laissoit absolument gouverner par une femme : c'est Numa second Roi de Rome. Car il ne faut pas s'imaginer qu'Egerie fût une Nymphe, qui l'inspiroit, comme plusieurs Historiens le racontent. C'étoit sans doute une femme habile & spirituelle, qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de ce Prince, & qui lui inspiroit par son éloquence & par ses sages conseils, les sentimens de grandeur & de justice avec lesquels il a gouverné, & qui lui ont fait acquérir la gloire d'avoir été un des plus grands Rois de l'antiquité. Mais comme les Déesses & les Numphes étoient fort en vogue dans ce tems d'aveuglement, & qu'on déïfioit toutes les personnes de mérite, il est probable que les Courtisans de Numa donnerent à Egerie le nom de *Nymphe* pour flatter le goût de ce Prince ; & qu'ils publierent que c'étoit une source intarissable de bons conseils. Voilà apparamment ce qui a donné

lieu à la fable de feindre que c'étoit une Divinité qui présidoit à une fontaine dans laquelle elle s'est fondue après la mort de Numa. Un grand Prélat a fort bien dévelopé cette fiction.

M. Huet Evêque d'Avranches.

Est-il encore rien de plus à notre avantage que la fondation des Vestales, qui avoient la garde du feu sacré ? C'est ici où les anciens Romains ont marqué la vénération & l'estime qu'ils avoient pour les femmes : car il y avoit dans ce même tems des Prêtres, nommés *Augures*, qui vivoient en communauté, à qui on auroit pû confier ce feu : mais on croyoit les femmes plus religieuses & plus attentives ; & en cela on leur rendoit justice. Les Vestales avoient de beaux priviléges : si elles rencontroient en leur chemin quelques criminels qu'on menât au supplice, elles pouvoient leur donner grace : si elles étoient à pied dans les rues, & que quelque Seigneur passât dans son char, il étoit obligé d'en descendre. Quoi de plus honorable pour notre Sexe ?

Plutarque.

Ce seroit un crime pour moi chez

de certaines Dames, si je ne parlois pas de Lucrece qui se poignarda, se croyant indigne de vivre après avoir été violée. Tertulien & saint Jerôme l'ont donnée pour exemple de chasteté aux Dames de leur tems. En effet, son genre de mort marque bien le goût qu'elle avoit pour cette vertu, & l'horreur qu'elle avoit du vice, puisqu'elle s'est elle-même punie pour avoir été la cause innocente d'un crime. S Augustin cependant blâme son desespoir.

Cité de Dieu.

Je suis persuadée que Monsieur le Baron trouvera que dans un pareil cas Chiomare en a usé plus sagement. Plutarque rapporte que cette Dame fut faite prisonniere de guerre dans le tems que les Romains, sous la conduite de Scipion, défirent les Galates, & qu'elle fut viollée par le Capitaine qui l'avoit prise; mais que si-tôt qu'elle fut rachetée, elle fit couper la tête à son ravisseur, ne voulant pas, disoit-elle, qu'il y eût dans le monde un autre homme que son mari, qui pût se vanter d'avoir eu de ses faveurs. S'il y a moins de grand

dans la derniere violence que dans la premiere, il faut avouer qu'il y a plus de juſtice. Ainſi ces deux Dames ſont très-dignes de louange, l'une pour les grands ſentimens, & l'autre pour l'équité.

Clélie, jeune demoiſelle Romaine, ayant été donnée en ôtage à Porſenna, qui tenoit le parti des Tarquins, s'échappa du camp de ce Général. Elle trouva fortuitement un cheval ſur lequel elle monta, paſſa le Tibre à la nage, & entra dans Rome. Porſenna la fit redemander par ſes Ambaſſadeurs: on la lui renvoya: mais il fut ſi touché de la vertu & du courage de cette aimable perſonne, qu'il la rendit aux Romains, & en ſa faveurs, tous les autres ôtages qui lui avoient été donnés. Les Romains, pour immortaliſer la hardieſſe de Clélie, & le zèle qu'elle avoit eu pour ſa patrie, lui firent élever une Statue dans la place publique de Rome.

Philotis, ſimple ſervante, n'a-t-elle pas par ſon adreſſe fait triompher les Romains des Latins? Pour éterniſer

la mémoire de cette fille, les Romains instituerent une fête en son honneur, qu'on célébroit hors de Rome sous des ramées, & où les servantes avoient la permission de quêter. Plutarque dit que cette fête se faisoit encore de son tems.

Quelle obligation les Romains n'ont-ils pas encore eue aux femmes dans le tems que Coriolan s'étoit jetté dans les parti des Volsques, & qu'il étoit tout prêt de faire le siége de Rome? L'épouvante & la consternation s'étoient généralement saisi du cœur de tous les citoyens: mais Valérie, Dame d'un grand mérite, & qui se faisoit admirer par sa sagesse, dit à toutes les Dames qu'il falloit aller trouver Volumnie mere de Coriolan, & la prier de se servir du credit qu'elle pourroit avoir sur l'esprit de son fils pour le détourner du cruel dessein qu'il avoit de ruiner sa patrie. Le conseil de Valerie fut approuvé: les plus considérables des Dames la suivirent; & toutes ensemble elles allerent à la maison de Volumnie qu'elles trouverent avec Virgilie sa

belle-fille, femme de Coriolan. Valerie porta la parole, & dit à ces Dames : „ Voici une occasion où vous „ pouvez faire rentrer un grand Ca„ pitaine dans son devoir, le rendre „ à sa patrie, délivrer Rome de l'op„ pression sous laquelle elle gémit, & „ acquérir aux femmes une gloire „ immortelle; gloire bien plus gran„ de que celle qu'acquirent autrefois „ les Sabines, lorsqu'elles firent quit„ ter les armes à tant de braves guer„ riers, & qu'elles procurerent la „ paix entre les Sabins & les Ro„ mains „. Volumnie répondit quelle ne se flattoit pas de pouvoir gagner quelque chose sur l'esprit de son fils; mais qu'elle étoit prête de se dévouer pour le service de la patrie; qu'on n'avoit qu'à disposer d'elle. Elle se mit donc avec Virgile à la tête de toutes les Dames pour aller trouver Coriolan qui fut étonné de les voir. L'Histoire remarque, qu'il balança un moment s'il quitteroit son siége, mais qu'enfin il ne put tenir. Il alla au-devant de cette belle troupe, il embrassa sa femme la premiere, en-

ſuite ſa mere, qu'il tint quelque tems tendrement entre ſes bras. Elle lui fit un diſcours très-vif & très-tendre; voici les termes dont elle ſe ſervit:
„ Je viens, mon fils, pour tâcher de
„ vous faire rentrer dans votre de-
„ voir : quittez-donc, je vous prie :
„ le furieux deſſein que vous avez de
„ ruiner votre pays. Je vous parle
„ peut être pour la derniere fois : car
„ comptez que je ne ſurvivrai ni à
„ votre victoire ni à votre défaite.
„ Si vous êtes victorieux, je mourrai
„ de honte & de regret de voir ma
„ patrie opprimée ; & ſi vous êtes
„ vaincu, je mourrai de douleur de
„ voir l'objet de toute ma tendreſſe
„ chargé de fers. Penſez-donc que
„ dans quelque ſituation que vous
„ entriez dans Rome, mon deſeſpoir
„ me portera à vous faire paſſer ſur
„ le corps de celle qui vous a donné
„ la vie, & qui vous aime cent fois
„ plus qu'elle-même. „ Ces paroles ſi pathétiques firent ſentir à Coriolan qu'il étoit fils; il promit tout à ſa mere, & dès la nuit même il fit retirer les Volſques. Les Romains change-

rent leur triſteſſe en joie : ils ſe couronnerent de fleurs, & allerent par toute la ville chantant la gloire des femmes, qui ſeules les avoient délivrés du danger dont ils étoient menacés. En reconnoiſſance le Sénat fit demander aux Dames ce qu'elles ſouhaitoient qu'on leur donnât pour un ſi grand bienfait : elles demanderent que l'on bâtîr un temple à la Fortune féminine, s'offrant de faire les frais de l'édifice & de la ſtatue, pourvû que le Sénat voulût l'entretenir. Le Sénat décida que le temple ſe feroit ſans qu'il en coûtât rien aux Dames, qui ne laiſſerent pas d'y contribuer généreuſement.

La généroſité des femmes parut encore dans un autre occaſion rapportée par Plutarque. Lorſque Camille faiſoit le ſiége de Veïes, il promit aux Dieux que s'il prenoit la ville, il donnoroit au Temple le dixiéme de tout le butin qui s'y trouveroit, il prit la Ville, mais il oublia abſolument ſon vœu. Les Prêtres dirent que les Dieux n'étoient pas contens, qu'il falloit qu'on eût manqué à quel-

que chose. Camille se souvint alors de son vœu ; & comme il se trouva dans l'impossibilité de sçavoir à quoi se pourroit montrer la part de chaque soldat, le Sénant pour appaiser les Dieux, ordonna qu'on feroit faire à frais communs une coupe d'or massif; & qu'on l'enverroit au Temple de Delphes. Mais comme tout Rome ne put fournir assez d'or pour faire la coupe de la pesanteur que le Sénat l'avoit ordonné, les Dames donnerent tout l'or de leurs bijoux, préferant par une bonté de cœur le bien public à leur propre satisfaction. En réconnoissance & en mémoire d'une action si généreuse, le Sénat ordonna que l'on feroit en l'honneur des Dames des Oraisons funebres après leur mort. Pour le goût de louer les morts il n'est point perdu : & je suis persuadée qu'il y a bien des hommes qui feroient faire avec plaisir des Oraisons funebres à leurs femmes.

Je ne sçais si Monsieur le Baron a observé que dans bien des articles que j'ai rapportés, ce n'est pas d'une seule femme qui se soit dis-

tinguée, que j'ai parlé ; mais de toutes celles d'un pays en général, lesquelles se sont unies de sentiment, lorsqu'il s'est agi de faire quelque chose pour le bien & la gloire de leur Nation. En récompense, tout ce que faisoient les Dames étoit d'un si grand poids chez les Anciens, que pour bien exprimer les regrets que tous les Romains eurent de la mort de Camille, & pour bien faire sentir à quel point ce grand homme le méritoit, l'histoire marque qu'il fut très-regreté des Dames, qui en prirent même le deuil.

Autre exemple de générosité & de desintéressement dans la personne de Busa, Demoiselle de la Pouille, qui a nourri pendant un très-long-tems plus de dix mille Romains échappés de la bataille de Canne.

Valere maxime.

Plutarque, dans la vie de Tiberius Gracchus, dit que ce grand homme avoit été deux fois Consul, une fois Censeur, & qu'on lui avoit déferé deux fois les honneurs du triomphe : mais que sa vertu le mettoit au-dessus de toutes les dignités, & le

le rendoit plus digne encore d'épouser l'illustre Cornélie. Voilà un éloge parfait pour cette Dame qui le méritoit à juste titre. Le même historien rapporte que Tibérius Gracchus trouva un jour dans son lit deux serpens, & que dans l'inquiétude où il étoit de sçavoir ce que présageoit une chose si extraordinaire, il eut recours aux Devins qui lui dirent qu'il falloit absolument en tuer un, & laisser échapper l'autre : que s'il tuoit la femelle, Cornélie mourroit ; & que s'il tuoit le mâle, il mourroit lui-même. Tibérius qui aimoit sa femme autant qu'elle étoit aimable, & qui ne vouloit pas survivre à la douleur de la perdre, tua le mâle, & mourut aussi-tôt, laissant à sa femme douze enfans qu'il avoit eus d'elle. Le Roi Ptolomée charmé de sa vertu, la fit demander en mariage ; mais elle le refusa pour se donner entierement au soin & à l'éducation de sa famille. Plutarque & Valere - Maxime rapportent qu'une Dame Romaine montra un jour à Cornélie des bijoux de

grand prix, & que Cornélie en revanche lui fit voir ses enfans comme les seuls trésors qu'elle estimoit, les ayant élevés, disoit-elle, pour servir leur patrie Cette illustre femme portoit si haut la gloire de la maternité, & sentoit si bien l'avantage que cet honneur nous donne au-dessus des hommes, que quoiqu'elle fût fille d'un grand Scipion vainqueur d'Annibal, & femme de l'illustre Gracchus, elle disoit ordinairement qu'elle ne vouloit pas être connue dans le monde comme fille ni femme de ces grands hommes, mais comme mere des Gracques. Elle ne fut cependant point heureuse dans ses enfans : car elle les vit tous mourir, & soutint ses afflictions avec une constance héroïque. Plutarque dit encore qu'elle recevoit gracieusement les étrangers, & que tout le monde alloit chez elle pour avoir le plaisir de sa conversation. Voilà un exemple qui prouve que les grands hommes sont plus capables de connoître le mérite des femmes, & d'y être sensibles, que

les gens du commun, puisque Gracchus s'est sacrifiée pour conserver la vie à la sienne.

La plûpart des Historiens, pour abaisser la gloire des femmes, disent que Marthe dont Marius faisoit tant de cas, étoit une Magicienne : mais c'est une calomnie. Il en est d'elle comme d'Egérie : c'étoit une femme qui avoit beaucoup d'esprit, & qui, dans les heures de loisir de ce grand homme, sçavoit l'amuser par ses conversations gracieuses & spirituelles.

Plutarque dit de Sertorius, que ce fut sa mere qui prit soin de son éducation. Si l'on veut bien faire attention à ce que l'histoire nous apprend, on trouvera que les hommes qui ont été instruits par des Dames, en ont été plus vertueux, plus sçavans, plus polis, & que la plûpart ont été de grands Héros.

Il y a encore une autre Cornélie dont le mérite n'est pas moins éclatant que celui de la Cornélie dont j'ai déja parlé. Celle-ci étoit fille de Métellus Scipion : elle épousa en

premiere noces Publius Craſſus, qui fut tué chez les Parthes: elle épouſa enſuite Pompée. Elle étoit belle, ſpirituelle ; elle ſçavoit la Géométrie, la Philoſophie, & ſe plaiſoit fort dans la converſation des Philoſophes. Sa ſcience ne la rendoit point vaine ; car elle étoit douce, gracieuſe & modeſte, ne faiſant jamais ſentir ni aux femmes ni aux hommes, la ſupériorité de génie qu'elle avoit ſur eux. Elle ajoûtoit à toûtes ces ſciences un grand goût pour la Muſique, & jouoit parfaitement de la Lyre. Corneille a pris ſoin d'exprimer la grandeur des ſentimens de cette illuſtre Romaine dans la Tragédie qui a pour titre, *la mort de Pompée.*

Porcie, femme de Brutus, fut ſi vivement affligée de la mort de ſon mari, que voyant que ſes amis & ſes parens lui avoient ôté le fer & le poiſon, dont elle vouloit ſe ſervir pour ſe donner la mort, elle s'étouffa avec des charbons ardens qu'elle retint dans ſa bouche. Voilà un trait de force au-deſſus de tout

ce qu'il y a jamais eu de plus grand, & une marque d'amour que je ne crois pas que les hommes voulussent donner.

Il y avoit dans ce même tems à Rome une illustre sçavante : c'est Tullie fille de Ciceron, qui étoit encore plus éloquente que son pere.

Pendant la domination du Triumvirat, le Sénat mit un rude impôt sur les femmes, & avec une telle rigueur que pas un Avocat ne voulut ni n'osa prendre leur défense ; mais Hortensia Dame Romaine, qui avoit beaucoup d'esprit, prit le parti de son sexe, & plaida leur cause devant les Triumvirs avec tant d'éloquence, qu'elle obtint que la plus grande partie de l'argent qu'on leur demandoit, leur seroit remise. Je suis persuadée que Monsieur le Baron leur auroit remis la somme entiere, & qu'il trouve que les Triumvirs n'ont pas soutenu dans cette occasion la grandeur Romaine.

Sous le régne d'Auguste il y avoit à Rome une Dame nommée *Cornificie* qui faisoit parfaitement des vers :

elle composa plusieurs Epigrammes très-jolies. Saint Jerôme en parle dans la Chronique d'Eusebe, & au rapport de Guy de Bourges, cette sçavante disoit que la science étoit la seule chose au-dessus des révolutions de la fortune.

Nous voici donc au régne d'un grand Empereur qui a mérité le glorieux titre d'Auguste, plus encore par les grandes qualités qui étoient en lui, que par les victoires qu'il a remportées. Nous osons nous flatter que ce régne a été un triomphe achevé pour nous, puisque ce grand Prince étoit un des plus zélés partisans. Il paroît par tous les historiens de sa vie, qu'il a toujours fort aimé & respecté les Dames, qu'il a eu pour elles toutes sortes de déference, & qu'elles étoient très-puissantes à sa Cour. Il est vrai qu'il y en avoit plusieurs d'un génie supérieur, & que l'Imperatrice Livie sa femme lui a acquis une gloire immortelle. Car c'est-elle, si nous en croyons Plutarque, qui lui conseilla de pardonner à Cinna, & cette action l'a

plus honoré que tous ſes triomphes. En effet rien n'eſt plus difficile, plus beau & plus grand que de pardonner à ſes ennemis. Il eſt donc ſenſible que c'eſt une femme qui a fait mériter juſtement à cet Empereur les auguſtes noms qu'on lui a donnés.

C'eſt dans ce même tems que régnoit en Egypte la Reine Cléopatre, ſi célebre par ſa beauté & par ſa magnificence. Elle étoit auſſi très-ſçavante, & parloit huit ſortes de Langues. Marc-Antoine allant faire la guerre aux Parthes, lui écrivit de ſe trouver en Cilicie pour répondre ſur les choſes dont on l'accuſoit; la principale étoit d'avoir donné du ſecours à Brutus. Cléopatre fut charmée de l'occaſion qui ſe préſentoit ; car elle avoit envie de donner de l'amour à ce Prince, elle étala donc toute ſa magnificence pour rehauſſer encore l'éclat de ſa beauté. Catulle dit qu'elle ſe mit ſur le fleuve de Cidnus dans un bateau, dont la pouppe étoit d'or, les voiles de pourpre, & les rames d'argent, avec un concert

de plusieurs instrumens, qui répondoient aux battemens des rames. Elle étoit couchée sous un pavillon tissu d'or, & parée d'habits si riches que tous ceux qui la voyoient en étoient éblouis. Et comme cette habile Princesse sçavoit que Marc-Antoine aimoit la table, elle lui fit un repas si somptueux & si délicat, qu'il fut étonné de la profusion & de l'arrangement de ce festin. Je crois même que ce fut dans cette occasion qu'elle lui fit prendre en liqueur cette perle de grand prix, dont parlent plusieurs Historiens. Enfin ce grand homme ne put tenir contre tant de charmes, & il en devint si éperdument amoureux, qu'il épousa cette belle Reine sans se soucier de l'incomparable Octavie sa femme. Tout le monde sçait qu'Auguste vainquit Marc-Antoine à la bataille d'Actium, & que le dernier se fit mourir pour n'être point esclave de son ennemi. Cléopatre eut le même courage : car elle se fit picquer par un Aspic, pour éviter l'esclavage des Romains. J'avouerai à Monsieur

le Baron qu'il eſt triſte qu'une auſſi belle Reine, ſi ſçavante, ſi magnifique & ſi courageuſe, ait bleſſé ſes mœurs par un peu de coquetterie. Octavie étoit au contraire une Princeſſe très-ſage, qui s'étoit acquis par ſes vertus le cœur & l'eſtime de tous les Romains. Malgré l'inconſtance de Marc-Antoine, elle s'étoit miſe à la tête d'un corps de troupes pour aller donner du ſecours à cet ingrat dans le même tems qu'il étoit le plus amoureux de Cléopatre: mais Auguſte ſon frere l'en empêcha; & comme ce Prince connoiſſoit parfaitement bien le mérite de ſon illuſtre ſœur, il lui fit ériger des Temples. Rien n'eſt plus ſpirituel ni plus touchant que les Lettres d'Octavie à Marc-Antoine après leur divorce.

Quelle fermeté de courage dans Agripines, femmes de Germanicus! Tacite dit qu'après la victoire que ce Prince remporta ſur les Chéruſces, il courut cependant un bruit que ſon armée avoit été défaite. L'épouvante ſaiſit tous les ſoldats qui

croyoient que les Allemans alloient passer dans les Gaules ; & si Agrippine n'eût opposé sa constance à la terreur des troupes, on alloit rompre le Pont du Rhin : mais cette magnanime Princesse fit en cette extrêmité la fonction de Général, rassura les pauvres soldats : & soulagea les blessés. Pline qui a décrit ces guerres, dit aussi qu'elle parut à l'entrée du Pont, & qu'elle fit un beau discours aux légions, les félicitant & les louant sur leur glorieux retour.

Sous l'Empereur Claude nous avons la vertuëuse Arie femme de Petus Cecinna, laquelle sçachant que son mari étoit condamné à mort pour crime d'Etat, vint à Rome dans le dessein de l'encourager à mourir constamment ; & pour lui en donner l'exemple, elle s'enfonça un poignard dans le sein, & le lui présenta ensuite en lui disant ces mots si tendres : *Prens, Petus : fais la même chose, & compte que je ne sens point le coup que je me suis donné ; je ne sens que celui que tu vas recevoir.*

Eſt-il rien de plus tendre & de plus grand ?

Antonie fille de Marc-Antoine avoit beaucoup de vertu, & elle aimoit la gloire. Cette Princeſſe épouſa Druſus, frere de l'Empereur Tibere : elle eut de ce mariage Germanicus & l'Empereur Claude. Elle eut beaucoup de part aux affaires ſous l'Empereur Caligula ſon petit-fils : mais les cruautés que ce Prince exerça la firent mourir de douleur. Quoique cette vertueuſe Princeſſe fût reſtée veuve très-jeune & très-belle, elle ne voulut jamais ſe remarier, conſervant toujours de l'amour pour la mémoire de ſon mari. Une Dame très-habile dans l'hiſtoire m'a aſſuré que cette Princeſſe, avoit toûjours été ſi propre, qu'elle n'avoit jamais craché.

Céſonie femme de l'Empereur Caligula, ſe tint toûjours auprès du corps de ſon mari que l'on venoit d'aſſaſſiner, & elle préſenta ſa tête aux conjurés avec une fermeté héroïque.

Lucain aimoit ſi fort ſa femme

Polla Argentaria, qu'on trouve dans ſes ouvrages beaucoup de vers à ſa louange : elle étoit très-ſçavante & très-ſpirituelle ; après la mort de ſon mari elle corrigea elle-même la Pharſale : enſuite elle épouſa Stace qui fit auſſi de vers pour elle, entr'autres un Poëme où il la fait louer par la Muſe Calliope. Ceci prouve ſenſiblement que plus les hommes ont d'eſprit & de connoiſſance, plus ils aiment leurs femmes.

Pauline, femme de Séneque, eſt un parfait exemple de l'amour conjugal : car elle ſe fit ouvrir les veines dans le même tems qu'on les ouvrit à ſon mari. Mais Tacite dit que Neron l'ayant obligé de ſe les faire refermer, elle vécut toujours dans une langueur extrême.

Je ne trouve que des femmes qui veulent mourir pour leurs maris & avec leurs maris. En voici encore un exemple : Triare, belle-ſœur de l'Empereur Vitellius, voyant ſon mari en danger dans une périlleuſe bataille, elle ſe mit entre les ſoldats pour l'accompagner, & elle combattit comme le plus vaillant de tous.

C'eſt pour plaire à Monſieur le Baron que je cherche les héroïnes : car j'aime beaucoup mieux les ſçavantes & celles qui ſont plus tranquilles. Ainſi je n'oublierois point Sulpicie, Dame d'une grande érudition, qui fit un Poëme ſur ſes amours avec ſon mari. Elle ſe vantoit d'être la premiere qui avoit appris aux Dames Romaines, comme il falloit diſputer de la gloire avec les Dames Grecques, qui avoient laiſſé de ſi beaux ouvrages. Cette ſçavante vivoit ſous Domitien : Martial en parle dans ſes Epigrammes.

Il eſt rapporté dans l'Hiſtoire des Etats & des Empires du monde, que la mere de l'Empereur Héliogabale alloit au Sénat où elle opinoit comme Sénateur, & qu'elle fit même des loix qu'on nomma *Matrimoniales*. D'autres Hiſtoriens aſſurent que cet Empereur vouloit créer un Sénat des femmes, pour juger ſouverainement de tout ce qui regarde notre ſexe : mais par malheur il fut aſſaſſiné dans le tems qu'il projettoit ce grand deſſein. C'eſt

dommage qu'il n'ait point été exécuté : car il est certain que toutes les Gaules eussent suivi l'exemple de Rome, & que l'on verroit aujourd'hui des Parlemens des femmes ; & c'est-là où brilleroit notre justice dans tout son jour.

L'Empereur Alexandre Sévere qui succéda à Héliogabale, avoit pour mere Mammée, Princesse d'un grand génie, & qui, au rapport des Historiens, inspira à son fils les sentimens de justice & de douceur avec lesquels on l'a vû gouverner l'Empire. Cette Princesse aimoit les Chrétiens ; elle envoya même chercher Origenes pour qu'il l'instruisît de nos sacrés Mystéres. Il y a bien de l'apparence qu'elle avoit envie de se faire Chrétienne, mais on ne lui en donna pas le tems : car Maximin homme de bas lieu, qui vouloit se faire Empereur, fit soulever les soldats, leur insinuant méchamment que Sévere étoit trop avare, de maniere que le bon Empereur fut assassiné avec sa mere.

Je ne compte pas avoir parlé de

toutes les illustres Romaines : mais je ne veux pas épuiser la matiere, ni m'arrêter si long-tems dans le même Pays : il faut aller chez les autres Nations. Je ne finirai cependant pas l'article de Rome sans dire à quel point Caton portoit la gloire des femmes, & en quelle estime elles étoient de son tems. Ce sage Philosophe disoit que les Romains commandoient à tous les peuples de l'Univers, mais que les Romaines commandoient aux Romains.

Voilà, Monsieur le Baron, en quelle vénération les Dames ont toujours été chez les Romains. Vous avez vû la même chose chez les Grecs, sur-tout chez les Spartiates, ces peuples si sages : mais les anciens Allemans alloient encore plus loin ; car suivant Tacite, un de nos meilleurs Historiens, ces Peuples croyoient qu'il y avoit quelque chose de divin dans nôtre sexe ; & l'on a vû très-souvent des armées entieres découragées & sur le point d'être défaite, ranimées & retablies par les cris des femmes, qui venoient se

présenter aux coups. Elles avoient tant de courage qu'elles alloient dans le combat porter des rafraichissemens aux combattans, & chercher les blessés dont elles suçoient les playes. Ceci est copié mot à mot de Tacite, qui ajoute encore que ces illustres Allemandes étoient de tous les Conseils, & qu'elles y tenoient le premier rang.

Tous les climats du monde ont produit des femmes de mérite. Helene Reine des Adiabeniens s'est fait admirer par sa charité : car pendant une famine elle fit acheter une grande quantité de bled à Alexandrie, & des raisins secs à Cypre, & elle envoya toutes ces provisions à Jerusalem pour le soulagement des pauvres. Josephe qui rapporte ce fait, dit qu'elle embrassa la Religion Judaïque avec son fils Izates : d'autres au contraire assurent que l'un & l'autre se firent Chrétiens.

Pendant que je suis du côté de la Judée, je me garderai bien de passer sous silence les choses étonnantes qu'à fait Mauvia Reine des Amalé-

cites. Cette Princesse étoit toujours à la tête de sont armée. Toute la Palestine & l'Arabie l'ont vû triompher par sa valeur. Après plusieurs combats elle fit alliance avec l'Empereur Valens : ensuite elle embrassa la Religion Chrétienne ; & si-tôt qu'elle fut éclairée des lumieres de la Foi, elle voulut faire ses sujets participans d'un si grand bonheur. C'est dans cette vûe qu'elle damanda pour Evêque un saint Moine, qui demeuroit sur les frontieres d'Egypte. Après la mort de l'Empereur Valens, cette Reine & ses sujets secoururent l'Empire Romain contre les Goths.

Sozomene Baronius

Mauvia qui doit être regardée comme l'Apôtre de son Royaume, me fait souvenir que les Abissins se vantent & se glorifient d'avoir été instruits dans la Religion Juive par la Reine de Saba, & dans la Chrétienne par la Reine Candace. Ceci est très-possible ; car à l'égard de la premiere, comme elle avoit beaucoup d'esprit, & qu'elle cherchoit les sciences, il est sans doute que pendant qu'elle étoit à la Cour de Salo-

mon, elle ne se sera pas tenue dans l'inaction & qu'elle aura lû les Livres Saints, qui lui auront appris la vraie science, & fait connoître le vrai Dieu, & l'aveuglement du Paganisme : il est donc très-vrai-semblable que cette Princesse, après avoir été éclairée, aura par son éloquence converti ses peuples. La même chose peut-être arrivée à la Reine Candace, puisque nous voyons dans les Actes des Apôtres que saint Philippe expliqua un passage d'Isaïe au Surintendant de la maison de cette Princesse, qu'il le convertit & le baptisa. C'est apparemment par cet Officier que la Reine Candace a reçu la Religion Chrétienne. Quoiqu'il ne soit pas trop parlé d'elle, il falloit cependant qu'elle eût autant d'esprit & d'éloquence que la Reine de Saba, puisqu'elle a fait les mêmes conversions : tout le monde sçait la vaste étendue de l'Empire du Prêtre Jan. Ainsi M. le Baron, examinez, je vous prie, quelle multitude de peuples ont été appellés & instruit par les ministere des femmes, & jugez à quel

point elles ſont eſtimées & honorées chez ces Nations.

De toutes ces Héroïnes qui ont combattu contre les Empereurs Romains, je n'en trouve point de plus admirables que Zénobie, qui commandoit elle-même ſon armée avec une valeur au-deſſus de celle des plus grands Héros de ſon tems. Quelques Hiſtoriens diſent qu'elle marchoit ſouvent à pied, & qu'elle ſe trouvoit dans les occaſions les plus périlleuſes. Mais enfin elle fut aſſiégée dans Palmyre par Aurélien, qui prit la Ville & fit Zénobie priſonniere. Elle étoit par la force de ſon eſprit ſi fort au-deſſus des événemens de la fortune, qu'on peut dire que ſa captivité fut ſa gloire, puiſqu'elle la ſupporta avec un courage héroïque. Ce ne fut point aſſez pour éprouver la conſtance de cette auguſte Reine, que de lui ôter la liberté, le cruel Aurelien, pour ajouter encore à ſon malheur, fit mourir le Philoſophe Longin qu'elle aimoit, & qui avoit été ſon maître de Philoſophie. Au rapport de ſaint

Athanaſe, cette Princeſſe étoit très-ſçavante, elle ſçavoit l'hiſtoire Romaine & celle d'Orient, dont elle avoit fait un abrégé. Boileau qui n'étoit pas prévenu pour les femmes, & qui aimoit les ouvrages de Longin, a dit pluſieurs fois que pour prouver le mérite de ce Philoſophe, il ſuffiſoit de dire que Zénobie l'avoit honoré de ſa confiance : en effet il avoit été ſon premier miniſtre. Je ſuis perſuadée que cette derniere héroïne eſt du goût de Monſieur le Baron.

Mais tournons nous un moment vers l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Nous y verrons un fait qui eſt bien encore à la gloire des femmes : car il eſt marqué que Dieu inſpira à ſainte Hélene, mere du grand Conſtantin, d'aller à Jéruſalem chercher la vraie-Croix : elle y alla & la trouva, tout le monde en ſçait l'hiſtoire. Avouons donc que l'Egliſe eſt redevable à cette grande ſainte de la découverte de cette précieuſe relique. Puiſque j'y ſuis embarquée, ſuivons un peu de tems les Empereurs

Placidie fille de Théodose le grand, étoit une Princesse des plus vertueuses, elle eut le malheur d'être faite prisonniere de guerre, lorsque Rome fut prise par Alaric. Quelques Historiens disent que ce prince l'épousa : d'autres assurent que ce fut Athaulfe son successeur : mais que ce fût l'un ou l'autre, il est constant qu'elle s'acquit par son esprit tant de pouvoir sur celui de son mari, qu'elle le détourna du dessein qu'il avoit de ruiner l'Empire Romain : il quitta donc l'Italie, mais il fut tué à Bercelone. Après cette mort, la Princesse fut renvoyée à son frere Honorius, qui la remaria à Constance, qu'il avoit associé à l'Empire. Elle perdit encore bien-tôt ce second mari, & ne travailla plus pendant son veuvage qu'à l'éducation de son fils Valentinien troisiéme. Cette Princesse soutint avec fermeté & avec prudence tous les revers de fortune qui lui arriverent pendant la minorité du Jeune Prince son fils.

L'Imperatrice Pulchérie sa niéce étoit encore une Princesse d'un

grand mérite. Elle étoit fille de l'Empereur Arcadius, & sœur de l'Empereur Théodose le jeune qui la créa Auguste dès l'âge de seize ans, & partagea avec elle la puissance Impériale. Elle se montra très-digne de cet honneur : car son esprit, sa sagesse & sa piété étoient au-dessus de ses années. Cette Princesse n'oublia rien pour l'éducation de son frere, lui choisissant elle-même des maîtres pour tous ses exercices. Mais comme Théodose, qui étoit bon, signoit ordinairement les Placets qu'on lui présentoit, sans les lire, Pulchérie : pour lui faire faire plus d'attention, lui en fit signer un par lequel il lui cédoit l'Empire : cette plaisanterie n'eut pas un heureux succès : l'Empereur se trouva offensé, & il exila sa sœur à la campagne. Mais quatre ans après, cette bonne Princesse toujours zélée pour le bien de l'Eglise, revint à la cour dans le dessein de faire voir à Théodose que Chrisaphius son premier ministre, abusant de sa bonté, le portoit à soutenir Eutyches, qui étoit

un déteſtable hérétique. l'Empereur reconnut la vérité : & le retour de Pulchérie fut très-avantageux à l'Egliſe. Cependant Theodoſe étant mort en 450, cette Princeſſe fit élire Marcian qu'elle épouſa. Ce fut par ſes ſoins que fut aſſemblé le Concile général de Calcédoine, où elle aſſiſta, & où on lui donna les noms de *gardienne de la Foi*, & de *la nouvelle Helene*. Elle mourut âgée de cinquante-quatre ans. Bien des Auteurs parlent des vertus & de l'eſprit de cette grande Impératrice; mais rien n'eſt plus à ſon avantage que les actes du Concile de Calcédoine.

Du tems de Pulchérie, il y avoit une illuſtre femme qui monta ſur le trône Impérial par ſon propre mérite. C'eſt Athénaïs, fille d'un Philoſophe Athénien nommé *Léonce*. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, il connut que ſa fille avoit un génie propre pour les ſciences : il l'inſtruiſit, & lui apprit la Philoſophie & les Mathématiques. Elle réuſſit ſi bien dans les Belles-Lettres,

qu'il y avoit peu de perſonnes qui puſſent lui être comparées pour la doctrine & l'éloquence. Son pere en mourant lui laiſſa ſes richeſſes d'eſprit, & il crut qu'elles pouvoient ſuffire pour faire ſa fortune. C'eſt dans cette vûe qu'il la deshérita, & qu'il donna tout ſon bien à ſes deux fils. Athénaïs vint ſe plaindre de cette injuſtice à Pulchérie, à qui elle parla avec tant d'eſprit & de ſageſſe, que cette Princeſſe en fut charmée, & qu'elle l'adopta pour ſa fille. Comme elle étoit payenne, on la fit baptiſer; & au Baptême on changea ſon nom d'*Athénaïs* en celui d'*Eudoxe*.

Quelque tems après, Pulchérie la fit voir à l'Empereur Théodoſe, qui fut ſi vivement touché du mérite de cette aimable perſonne qu'il l'épouſa. L'union dura aſſez long-tems entre ces illuſtres époux: mais le malheureux Chryſaphius, dont nous avons déja parlé, la troubla par une méchanceté horrible. Il y avoit à la cour un ſçavant homme que l'Impératrice conſideroit pour ſa vertu, &

à qui

à qui elle fit présent d'un fruit que l'Empereur lui avoit envoyé. Chrysaphius lui en fit un crime auprès de Théodose, qui obligea cette Princesse à se retirer de la Cour. Elle alla dans la Palestine, où elle composa un poëme de la guerre de Perse : elle fit aussi des Centons tirés d'Homere où elle décrivit la vie de Jesus-Christ. Il est vrai qu'elle eut le malheur de tomber dans les erreurs d'Eutyche ; mais les gens d'esprit ne sont pas longtems dans l'égarement ; les Lettres de Saint Siméon Stylite, & les comférences que cette Princesse eut avec Euthymius, la firent revenir à la Foi orthodoxe, dans laquelle elle mourut en 460 ; âgée de soixante-sept ans. Cette histoire est connue de tout le monde, & se trouve dans trop d'Historiens pour les nommer tous.

Voici une Princesse qui mérite bien qu'on parle d'elle avec les Impératrices : c'est Théodelinde Reine des Lombards, qui étant restée veuve d'Autharis, retint le gouverne-

ment du Royaume, & mit la couronne ſur la tête d'Agilulphe, à qui elle en fit part en l'épouſant; mais elle lui procura un plus grand bien & à toute la nation, les retirant de l'Arrianiſme par ſon exemple & par ſes conſeils. Il eſt vrai que quelque tems après les Evêques d'Iſtrie, diviſés pour l'affaire des trois Chapitres, engagerent cette Reine dans leur ſchiſme. Saint Grégoire le Grand apprit cette nouvelle avec beaucoup de chagrin, craignant que celle qui avoit eu aſſez d'eſprit & d'éloquence pour retirer les Lombards de l'erreur, ne les portât à la diviſion par ſon exemple. Il mit donc tout en uſage pour parer un coup ſi fâcheux, il y réuſſi; & il fit rentrer Théodelinde dans l'union de l'Egliſe. La mort de ſon ſecond mari la laiſſa encore maîtreſſe du Royaume qu'elle gouverna pendant dix ans avec une ſageſſe & une prudence conſommées.

L'Impératrice Théodore, veuve de Théophile Empereur de Conſtantinople, gouverna, très-ſagement

l'Empire pendant la minorité de son fils Michel : elle fit remettre les images des Saints dans les Eglises ; elle étoit très-zélée, & elle ne s'occupoit que de tout ce qui pouvoit être avantageux à la Religion. Si-tôt que son fils fut en âge de regner, elle quitta l'Empire, & elle se fit religieuse pour vivre plus saintement.

Il y a eu encore à Constantinople un autre Théodore, qui regna deux ans. Il est marqué dans l'Histoire qu'elle gouverna avec tant de prudence, que tout fut en repos pendant son regne ; mais comme elle étoit fort âgée & accablée de maladies, elle associa à l'Empire un homme déja vieux. Cette bonne Princesse mourut quelque tems après très-regrettée de ses sujets.

Voyons-nous dans l'Histoire une plus grande Impératrice qu'Adélaïde, veuve de Lothaire II. Roi d'Italie, & d'Othon le Grand, qui l'avoit épousée en 951 ? Cette grande Princesse mérita par sa sagesse & son esprit la régence du Royaume d'Allemagne pour Othon II. son

fils, & par sa pieté les louanges des plus grands Saints de son siecle : on croit même qu'il s'est fait des miracles à son tombeau. Saint Odilon Abbé de Clugny a écrit sa vie ; & dans les Lettres du Pape Silvestre II. on en trouve beaucoup à sa louange : on en trouve aussi d'Othon son fils, qui lui rend graces de son Empire : dans d'autres on la nomme *la crainte des Royaumes*, & *la mere des Rois*. Enfin toute l'Europe ne parloit que de l'esprit & de la vertu de cette grande Impératrice.

Nous allons voir qu'une femme aimable & spirituelle peut tout quand elle le veut ; c'est de Berthe, fille de Lothaire II. que je veux parler. Elle épousa en premieres noces Thibaut Comte d'Arles, & en secondes Aldebert Marquis de Toscane. Tous les Historiens disent que c'étoit une belle & courageuse Princesse, qui avoit un esprit sublime, délicat & très-insinuant, par le moyen duquel elle se tiroit des plus fâcheuses conjonctures avec avanta-

ge. Elle fit une ligue contre Bérenger Roi d'Italie, & la conduisit assez bien : mais la mort de son mari rompit toutes ses mesures. Bérenger la prit prisonniere avec Gui son fils : il vouloit profiter de la captivité de cette Princesse pour lui faire rendre les principales Villes, les Forts & les Châteaux de la Toscane ; il n'en vint point à bout. Berthe toute prisonniere qu'elle étoit, lui répondit courageusement qu'elle n'en feroit rien ; & comme elle étoit belle & spirituelle, elle employa tous ces avantages si à propos, que Bérenger fut obligé de la mettre en liberté, non sans être soupçonné d'avoir perdu la sienne. Cette Princesse mourut à Lucques, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau avec une épitaphe qui contient un abregé de sa vie.

Il y a un fait dans l'Histoire lequel est encore fort à notre avantage, & qu'il ne faut pas oublier dans cette recherche. Il est marqué que l'Empereur Conrad III. ayant pris Winsberg, qui étoit une ville rebelle, ordonna de faire prisonniers

tous les hommes, & de donner la liberté aux femmes. Mais les femmes toûjours généreuses & prêtes à faire du bien, prierent ce prince de leur permettre d'emporter ce qu'elles avoient de plus cher & de plus précieux : il leur accorda leur demande croyant que ce seroit quelques bijoux. Mais il fut bien étonné de les voir sortir portant leurs maris sur leur dos, & leurs enfans sur leurs bras. Conrad touché d'un spectacle si tendre complimenta ces illustres femmes, leur fit un grand repas, & en leur faveur accorda la liberté à tous les habitans.

Cette histoire doit certainement faire sentir à Monsieur le Baron combien il est heureux aux hommes d'avoir des femmes : je ne sçais s'il est aussi heureux aux femmes d'avoir des hommes. Car je remarque que la plûpart des sçavantes n'en prennent point.

Anne Comnene, fille d'Alexis Comnene, dit *l'ancien Empereur de Constantinople*, s'est rendue encore plus illustre par son esprit & son sça-

voir que par ſa naiſſance. Zonare aſſure qu'elle aimoit l'étude avec une ardeur extrême, qu'elle en faiſoit toute ſon occupation ordinaire, & que non ſeulement elle s'attachoit à l'Hiſtoire & aux Belles-Lettres, mais encore à la Philoſophie. Cette Princeſſe a écrit en quinze livres l'hiſtoire du regne de l'Empereur ſon pere : ce regne avoit été de trente-ſept ans. On l'accuſe d'avoir donné trop de louanges à ſon pere : mais ce défaut eſt très-pardonnable à une fille. Les grands hommes qui ont traduit cet ouvrage, font voir qu'ils l'avoient trouvé excellent : le Pere Nicolas Pouſſin de la Compagnie de Jeſus, en a donné une traduction Latine que nous avons de l'impreſſion du Louvre : enſuite M. le Préſident Couſin en a donné une excellente en notre Langue.

Il ne faut pas oublier Mathilde, Comteſſe de Toſcane, qui avec une valeur extrême étoit toujours à la tête d'une armée contre l'Empereur Henry IV. pour la défenſe du Pape Grégoire VII. Cette Comteſſe fit une

donation solemnelle de tous ses biens au saint Siége.

Yolande, que Mezerai traite de femme héroïque, étoit veuve de Pierre de Courtenay, Empereur de Constantinople, gouverna deux ans cet Empire avec beaucoup d'esprit, de courage & de sagesse.

De Constantinople transportons-nous en Perse. Nous y verrons que le grand Roi Abusaïde devint si éperdument amoureux de la fille de son Visir qu'il l'épousa, & que l'ayant élevée sur le trône, il lui remit l'administration de son Royaume qu'elle gouverna avec plus de gloire & de douceur, que pas un des Rois qui l'avoient précédée.

Je me souviens encore d'un grand nombre de sçavantes que je ne veux point oublier. La premiere est Hypatia fille de Philosophe Theon, qui florissoit au commencement du cinquiéme siécle. Elle avoit fait un si grand progrès dans les sciences, qu'elle surpassoit en doctrine tous les Philosophes de son tems. On accouroit de toute part pour l'en-

tendre parler : l'Evêque Synesius l'appelloit *sa maîtresse en Philosophie*, & avoit un respect infini pour elle. Ses mœurs étoient aussi innocentes que son esprit étoit excellent ; & tout le monde la respectoit pour sa vertu. Elle a laissé plusieurs beaux ouvrages qui honorent sa mémoire : nous avons une Epigramme que Paul le silencieux fit à sa louange. Il est parlé de cette sçavante dans l'Histoire Ecclésiastique de Nicephore.

La seconde est Jeanne Blancheti de Boulogne, qui vivoit dans le quatorziéme siécle : elle parloit parfaitement les langues Latine, Allemande & Bohême.

Dorothea Buca, Dame sçavante du même pays, étoit fille d'un grand homme Philosophe & Médecin. Elle fut élevée dans les sciences, & mérita en 1436 les honneurs de Docteur dans l'Université de Boulogne, où elle professa publiquement, faisant l'admiration de toute l'Italie.

Hilarion de Coste, femmes illustres.

Isota de Veronne étoit encore une

ſçavante du premier rang ; ſa ſcience a paſſé pour un prodige : elle ſçavoit les Langues, la Philoſophie & la Théologie ; elle poſſédoit les Peres, ſur-tout ſaint Jérôme & ſaint Auguſtin. Cette admirable fille ſurpaſſoit en éloquence les plus grands Orateurs de ſon tems : elle a écrit pluſieurs Lettres pleines de doctrine, & elle a prononcé des harangues devant les Papes Nicolas V. & Pie ſecond au ſujet d'un Concile tenu à Mantoue, exhortant tous les Princes Chrétiens à la guerre contre les Turcs. Le Cardinal Beſſarion ayant vû quelques-uns de ſes ouvrages, en fut ſi ſurpris & ſi charmé, qu'il alla à Veronne pour avoir le plaiſir de ſa converſation. Louis Noſcaro, Ambaſſadeur de la République de Veniſe, homme de grande érudition, la viſitoit ſouvent ; tous les ſçavans la conſultoient avec plaiſir : on dit qu'on trouve cinq cent ſoixante manuſcrits de ſa façon dans la bibliothéque de M. de Thou. L'incomparable Iſota ne voulut jamais ſe marier : elle mourut à trente-huit ans,

elle laissa une sœur nommée Géneviève Nogarole, qui étoit aussi très-sçavante. Il y a eu plusieurs demoiselles de cette famille qui ont aimé les sciences : on trouve leur éloge en beaucoup d'endroits. *Hilarion de Coste.*

La sçavante Lucrece Tornaboni, Dame Florentine, mere de l'illustre Laurent de Medicis : a traduit en vers Italiens une partie de la Bible, & elle a fait d'autres ouvrages très-sçavans.

Laura Cereta est encore une sçavante du premier ordre : elle étoit sœur de Daniel, sçavant Médecin de Bresse en Italie, lequel a fait le panégyrique de sa patrie & l'éloge en vers des Hommes illustres qu'elle avoit produits. Sa sœur l'a surpassé encore en sçavoir & en éloquence : & dès l'âge de dix-huit ans elle soutint des Theses de Philosophie qu'elle enseigna depuis pendant sept ans, avec un applaudissement général de tous ceux qui venoient à son école : on a un recueil de ses Lettres qui sont toujours admirées. Elle épousa Pierre Serini ; mais il mourut bien-

tôt après : & cette ſçavante paſſa le reſte de ſa vie dans le veuvage, n'ayant de commerce qu'avec ſes Livres.

Alexandra Scala de Florence, fut auſſi très-ſçavante : elle étoit fille de Barthelemi Scala, que ſa doctrine & l'amitié d'Ange Politien ont rendu illuſtre. Alexandra le fut auſſi par ſa pieté & par ſa connoiſſance qu'elle avoit des Langues, ſur-tout de la Grecque & de la Latine : elle écrivit en l'une & en l'autre des Pieces très-délicates. Les plus ſçavans la conſultoient comme l'oracle de ſon tems & l'honneur du Parnaſſe : elle eſt bien louée dans les vers d'Ange Politien.

Olympia Morata de Ferrare étoit une fille d'un grand génie : elle apprit en très-peu de tems le Grec & le Latin, & elle ſe fit admirer par ſon éloquence. Il reſte des Opuſcules & quelques Lettres de ſa façon : on trouve ſon éloge dans la Bibliotheque de Monſieur de Thou.

Caſſandre de Veniſe eſt encore une ſçavante des plus célebres : elle

aima les Sciences dès ſon enfance, & elle apprit les Langues avec une facilité ſurprenante : elle ſçavoit la Philoſophie, la Théologie & l'Hiſtoire. C'eſt avec grande raiſon que les Papes Jule ſecond, Leon X, le Roy de France Louis XII, Ferdinand Roy d'Arragon, Eliſabeth de Caſtille, le Duc de Milan, & enfin tous les Princes de l'Europe la regardoient comme un prodige, & ſe faiſoient un plaiſir de lui marquer leur eſtime. Tous les ſçavans admiroient ſa doctrine & la conſultoient ſur leurs ouvrages : on en vit même pluſieurs venir de très-loin lui rendre viſite. Cette ſçavante étant à Padouë ſoutint des Theſes de Philoſophie pour un de ſes parens, Chanoine de Concordia : elle y prononça une belle harangue, qui fut imprimée. Ange Politien la nomme dans une de ſes Lettres *l'ornement de l'Italie* : d'autres ſçavans lui donnent encore beaucoup d'éloges. Elle épouſa un Médecin qui mourut en 1521 ; ce qu'on peut voir par une Lettre

de cette sçavante au Pape Leon X. Elle resta toujours veuve, & elle fut supérieure des Hospitalieres de Venise, où elle mourut saintement, âgée de cent deux ans. On lui attribue beaucoup d'ouvrages de littérature.

Il y avoit encore à Venise Modeste Dupuis, dame sçavante & Poëte : elle a fait beaucoup d'ouvrages, qui ont eu l'approbation des sçavans, entr'autres un Traité du mérite des femmes. Tout le monde convient que c'est un ouvrage achevé. Elle laissa une fille très-sçavante qui fit une Préface aux ouvrages de sa mere.

Hilarion de Coste.

Modene peut le disputer à Venise pou[r] [le]s sçavantes : car Tarquinia, dame de Modene, s'est rendue illustre par la connoissance qu'elle avoit des Belles-Lettres & des Langues Hébraïque, Grecque & Latine. Elle resta veuve fort jeune, & ne voulut jamais se remarier, afin de se donner entierement à l'étude. Tous les grands hommes des son tems avoient pour elle des sentimens

d'estime très-respectueux, & ils lui envoyoient leurs ouvrages à corriger. Cette dame se retira à la Cour d'Alphonse second, Duc de Ferrare, où avec Livia Préparata & Ursina Cavalleta, femmes aussi très-sçavantes; elle faisoit souvent des conférences de doctrine & d'érudition, & s'occupoit à composer des ouvrages d'esprit. Tarquinia étoit en si haute estime, que le Sénat de Rome lui accorda, & en sa faveur à toute sa famille, les priviléges de citoyens Romains. *Ribera.*

Catherine Cibo, Duchesse de Camerino, niéce du Pape Leon X, avoit un excellent génie pour les sciences & parloit parfaitement toutes les Langues sçavantes. Sa constance dans ses malheurs a bien fait voir qu'elle étoit grande Philosophe. Tous les sçavans de son tems lui ont donné des éloges dûs à son mérite. Elle n'avoit qu'une fille très-riche qu'elle maria au Duc d'Urbin, à qui le Pape Paul III. ôta le Duché de Camerino. Elle soutint courageusement ce revers de fortune, & elle

s'en consola avec ses Livres : la Religion & les Sciences sont d'un grand secours dans l'adversité. C'est cette Duchesse qui a établi le premier Couvent de Capucins.

Hilarion.

Marguerite Sarrochia dame de Naples étoit aussi très-sçavante : elle composa en vers Italiens un Poëme héroïque de la vie de Scandeberg, Roi d'Albanie : elle fit aussi plusieurs Epigrammes très-jolies. Sa maison étoit une académie célebre, où l'on ne parloit que de sciences & de doctrine, & où elle se faisoit admirer par son éloquence.

Naples a encore produit Constance de Caretto. La science & la vertu de cette dame étoient si connues, qui est impossible de retenir les noms de tous les grands hommes qui en parlent.

Je suis si charmée de Marthe Marchine, qu'il faut qu'elle ait place ici. Cette pauvre fille étoit de Naples : elle nourrissoit toute sa famille à Rome, en faisant des savonettes : cependant elle ttouvoit encore du tems pour l'étude. Elle aimoit si fort

les Sciences, & elle avoit un si grand génie, qu'elle apprit en très-peu de tems les Langues sçavantes. Je suis persuadée que Monsieur le Baron avouera que voilà une chose bien rare dans une fille réduite à gagner sa vie.

Diana Mantuana de Volterre s'est acquis dans le seiziéme siecle beaucoup de réputation par les ouvrages qu'elle a gravés en taille-douce. Le plus considérable est la grande Bacchante de Jules Romain, & le bas-relief du même Jules, qu'elle a gravé avec privilege du Pape Gregoire XIII. Ceci me fait répéter encore que les femmes excellent en tout.

Damigella Trivulzi de la famille des Trivulces, écrivoit parfaitement en Grec & en Latin : elle prononça des harangues très-belles de sa façon devant des Papes & des Prélats. *Joseph Betuzzi.*

Retournons à l'Histoire chercher des héroïnes ; & commençons par Marguerite de Valdemar, que plusieurs nomment pour sa valeur *la Semiramis du Nord*. Elle étoit fille

unique de Valdemar Roi de Dannemarck : elle épousa Aquin Roi de Norwege ; ainsi par son pere & par son mari elle étoit Reine de deux Royaumes : mais elle en voulut conquérir un par elle même. Voici ce qui lui en donna l'occasion. Les Danois & les Suédois avoient guerre ensemble : les derniers appellerent pour les défendre & pour regner sur eux, Albert Duc de Mékelbourg. Ce Prince assembla donc une puissante armée, & vint contre les Danois. Marguerite ne fut point étonnée de l'approche des ennemis : elle se mit à la tête de ses troupes, elle alla attaquer l'armée Suédoise ; & elle combattit si vaillamment qu'elle fut victorieuse, & qu'elle se fit reconnoître Reine de Suede. Voilà, Monsieur le Baron, une action vraiement héroïque.

Catherine de Pologne Reine de Suede, étoit encore une Princesse d'un rare mérite, & d'une vertu solide ; elle s'enferma volontiers avec le Prince Jean son mari, que son frere Erixe Roi de Suede avoit fait

emprisonner : mois lorsqu'après la mort d'Erixe ce Prince sortit de prison pour monter sur le trône, les Suédois connurent bien-tôt la différence qu'il y avoit entre ces deux Rois. Le Reine contribua beaucoup au bonheur de ce regne, & elle ne négligea rien pour le bien de ses sujets : elle avoit même ménagé les esprits des plus grands Seigneurs, pour rétablir la Catholicité dans son Royaume : mais elle mourut dans le tems qu'elle avoit envoyé des Ambassadeurs à Rome pour faire réussir ce grand dessein. L'histoire marque à sa gloire qu'elle avoit pris soin d'élever ses enfans dans la véritable Religion : en effet son fils Sigismond qui a été Roi de Pologne, étoit très-Catholique.

Christine de Dannemarck, Duchesse de Milan par son premier mariage, & Duchesse de Lorraine par son second, étoit une Princesse de beaucoup d'esprit : elle fit bien connoître sa prudence & son habileté à l'occasion du traité de paix qui se fit en 558 entre la France &

l'Eſpagne. Elle contribua auſſi beaucoup à la concluſion du mariage de ſon fils avec la Princeſſe Claude de France, fille du Roi Henri ſecond. Monſieur le Baron trouvera dans Ronſard l'éloge de cette Princeſſe.

Chriſtine Reine de Suede, fille du grand Guſtave, ſuccéda aux Etats de ſon pere en 1633. Elle les gouverna pendant vingt ans avec une grande prudence : mais pour ſuivre la Religion Catholique, elle en fit une généreuſe abdication. Toute la France & toute l'Italie n'ignoient point que cette Princeſſe étoit un prodige de ſcience, & qu'elle écrivoit & parloit avec une facilité admirable. Etant en France, elle voulut voir l'Académie & tous les ſçavans qui la compoſoient : ils firent à cette Princeſſe une très-belle harangue, à laquelle elle répondit avec beaucoup d'eſprit & de politeſſe, faiſant l'éloge de tous ces Sçavans, à qui elle donna ſon portrait, qui eſt dans la ſalle de l'aſſemblée.

Marguerite d'Autriche, ou de Flandres, Ducheſſe de Savoie, étoit fille de Maximilien Empereur. Cette Princeſſe qui avoit infiniment d'eſprit & beaucoup de ſcience, a fait de très-beaux ouvrages en vers & en Proſe, entr'autres le récit de ſes infortunes. En effet il lui eſt arrivé des choſes fort extraordinaires : premiérement elle naquit après la mort de l'Impératrice ſa mere, qui mourut d'une chute de cheval : on lui ouvrit le côté, & on tira heureuſement cette Princeſſe : il eſt très-rare que les enfans nés de cette maniere vivent. Elle fut dès le berceau amenée en France pout être élevée avec les enfans de Louis XI. on la fiança au Dauphin, qui a été le Roi Charles VIII. Mais ce Monarque ayant épouſé Anne de Bretagne, il renvoya Marguerite. Quelque tems après Ferdinal Roi d'Eſpagne & d'Arragon, la fit demander en mariage pour ſon fils unique, elle lui fut accordée : on embarqua cette princeſſe ; mais le Vaiſſeau ſur lequel elle étoit, fut en grand danger

par une violente tempête La Croix du Maine dit que ce fut dans cette occaſion qu'elle fit ſon épitaphe, la voici :

Cy giſt Margot noble demoiſelle,
Deux fois mariée & morte pucelle :

Ceci marque ſa force d'eſprit & ſon enjoument. Cependant le tems s'étant calmé, Marguerite arriva heureuſement en Eſpagne : mais elle en reſſortit bien-tôt, car l'Infant mourut quelque tems après la conſommation de ſon mariage. Cette Princeſſe épouſa enſuite Philibert II. Duc de Savoie, dit *le barbu*, qui mourut au bout de trois ans ſans laiſſer d'enfans. Cette illuſtre veuve ſe retira en Allemagne auprès de l'Empereur ſon pere : on lui donna enſuite le gouvernement des Pays-Bas, qu'elle gouverna avec tant d'eſprit & de ſageſſe, qu'elle s'attira l'eſtime générale de tout le monde. Elle s'oppoſa avec grand ſoin aux progrès de l'héréſie de Luther : car elle étoit très-religieuſe & très-zélée. C'eſt elle qui a fait bâtir

la belle Eglise de Bourg en Bresse, dans laquelle on voit sa divise en ces termes, *Fortune & infortune*. Elle mourut à Malines; Jean le Maire de Belges, composa à sa louange un Livre intitulé, *la Couronne Margaritique*. Cette Princesse n'étoit point de ces sçavantes guindées toujours sur le merveilleux; elle étoit très-amusante & se plaisoit à dire de bons mots. Il est impossible de les rapporter tous: Je vais seulement en dire un pour réveiller Monsieur le Baron. L'historien de sa vie dit que l'année du mariage de Roi Charles VIII. à qui elle avoit été fiancée, le tems fut si contraire à la vigne que les raisins ne meurirent point: & qu'un jour comme elle étoit à table, ses Officiers se plaignant que le vin étoit trop vers, elle dit très-spirituellement qu'il ne falloit pas s'en étonner, que les sermens n'avoient rien valu cette année, faisant allusion à la rupture de son mariage avec ce prince.

La maison d'Autriche a produit d'illustres & vertueuses Princesses.

La Reine de Portugal, Catherine d'Autriche, sœur de l'Empereur Charles-Quint, étoit une Princesse d'un grand mérite & d'une piété solide : elle gouverna le Royaume avec beaucoup de prudence pendant la minorité du Roi Sébastien son petit-fils.

Marie d'Autriche Reine de Hongrie & de Bohême, étoit aussi sœur de Charles-Quint : elle épousa étant encore fort jeune, Louis II. Roi de Hongrie, qui fut tué à la bataille de Mohatz. Cette Princesse fut sensiblement affligée de cette mort, & elle ne voulut jamais se remarier. L'Empereur Charles Quint son frere, qui l'aimoit, & qui connoissoit son mérite, lui donna le gouvernement des Pays-Bas : elle s'acquitta parfaitement de cet emploi, étant aussi propre à ménager les esprits pendant la paix, qu'à commander les armées pendant la guerre. Elle fit bien voir ce que j'avance en beaucoup d'occasions ; & lorsque Charles-Quint vint assiéger Metz, elle déclara la guerre au Roi Henry

Henri ſecond. Cette héroïne ſe mit à la tête de ſes troupes, vint en Picardie, pilla & brûla une partie de cette Province : ſon divertiſſement ordinaire étoit la chaſſe. Après avoir gouverné ſes peuples pendant vingt-cinq ans, elle mourut très-regrettée.

Marguerite, Ducheſſe de Florence, de Parme & de Plaiſance, gouvernante des Pays-Bas, célébre par ſon eſprit, par ſa prudence & par ſon courage, étoit fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint, qui la fit élever auprès de la Reine de Hongrie ſa ſœur, dont je viens de parler. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi elle en eut toutes les grandes qualités ; elle ménageoit avec tant de prudence l'eſprit des peuples, qu'elle les retenoit dans le devoir, & qu'elle s'en faiſoit aimer infiniment. On dit même qu'elle donna de la jalouſie au Duc Dalbe, qui vint gouverner à ſa place, & qui porta dans une révolte les choſes à l'extrêmité. Cette conduite fit encore regretter Marguerite qui s'étoit retirée en Italie

pour ſe donner entierement à la dévotion.

Eliſabeth de Caſtille Reine d'Eſpagne, mérite encore nos admirations : elle étoit fille de Jean ſecond Roi de Caſtille & de Leon. Elle épouſa Ferdinand cinquiéme du nom Roi d'Arragon ; & en 1474, elle ſe vit héritiere des Etats de Caſtille. On vouloit lui oppoſer ſa niece Jeanne ; mais la force de ſon courage & les armes de ſon mari la maintinrent dans ſon héritage. Ainſi la Caſtille & l'Arragon étant unis, Ferdinand & Iſabelle prirent enſemble le titre de Roi & de Reine d'Eſpagne. Cette Princeſſe témoigne un grand zéle pour la Réligion Catholique, ſur-tout à la conquête des Maures, & à la découverte de l'Amérique par Chriſtophe Colombe. Les Papes lui donnerent de grands éloges, avec le titre de Roi Catholique à Ferdinand & à tous ſes ſucceſſeurs. Iſabelle voulut être nommée dans tous les actes publics, & dans toutes les expéditions où l'on nommoit les

Roi. C'étoit une Princeſſe qui avoit de l'eſprit & de la valeur, & qui n'avoit que de grands deſſeins qu'elle exécutoit avec beaucoup de prudence. Pendant la guerre elle étoit toujours à cheval, & pendant la paix elle aſſiſtoit régulierement au conſeil, où elle décidoit par elle-même. *Mariana, Hiſt. d'Eſpagne.*

Cette Reine avoit à ſa Cour Béatrix Galindo, demoiſelle de Salamanque, qui étoit très-ſçavante : on la nommoit *la Latina*, pour marquer l'intelligence qu'elle avoit de cette Langue, qui lui étoit auſſi familiere que la Caſtillane. Ce ſurnom qu'on lui avoit donné eſt reſté à un Hôpital qu'elle a fondé à Madrid en 1510, que l'on nommoit encore aujourd'hui l'*Hôpital de la Latina.* On dit que cette ſçavante eſt bien chantée par un Poëte Eſpagnol.

Dans ce même tems brilloit auſſi à Madrid Catherine de Badajos, jeune demoiſelle, qui ſçavoit les Langues, & qui faiſoit de beaux vers Latins : mais on la perdit bien-tôt ;

çar elle mourut à vingt-cinq ans. Il paroît par toutes les histoires, que les hommes & les femmes en Espagne sont plûtôt formés que toutes les autres Nations : ainsi c'est avec raison qu'un grand Poëte a fait dire à un jeune Espagnol :

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux ames
bien nées,
La vertu n'attend pas le nombre des années.

Ceci se prouve encore par Françoise de Lorios, demoiselle Espagnole, qui à l'âge de douze ans traduisit du Latin en Espagnol la vie de la bienheureuse Angelle de Fuligno, qu'on publia en 1518.

Catherine Trillo, dame Espagnole, étoit aussi très-sçavante : elle resta veuve avec un fils unique qu'elle enseigna elle-même, & quelle rendit habile Jurisconsulte.

Anne de Villegas Castillane a été en très-grande estime par son sçavoir.

Elisabeth de Joye, dame Espagnole, a prêché, au rapport de François Augustin de la Chiesa, dans

l'Eglise Cathédrale de Barcelonne avec l'admiration de tout le monde. On dit qu'elle passa à Rome sous le pontificat de Paul III. où elle convertit par la force de ses raisonnemens grand nombre de Juifs.

Anne Caro de Séville a composé des Comédies qui lui ont fait mériter place dans la Bibliothéque des Auteurs Espagnols.

Elisabeth Losa de Cordoue sçavoit très-bien les Langues Hébraïque, Grecque & Latine : elle raisonnoit si parfaitement de la Théologie, que les Docteurs lui donnerent place dans les Universités. *Hilarion de Coste.*

Anne de Castro qui est célébrée dans les écrits de Lopés de Vega, est une Dame d'Espagne qui avoit beaucoup d'esprit, & qui a écrit quelques ouvrages très-ingénieux.

Anne Servaton, fille d'honneur de la Reine Germaine de Foix, n'étoit pas seulement la plus belle personne de la Cour, mais elle étoit encore celle qui avoit le plus d'esprit. Elle s'appliqua parculierement aux

Belles-Lettres : elle y réussit très-bien. Elle écrivoit très-aisément, & avec une telle délicatesse, qu'elle étoit l'admiration de tous les sçavans. Frédéric de Tolede, Duc d'Albe, l'aima avec une passion extrême, & il chercha toutes les occasions de lui en donner des marques. Elle étoit aussi très-bien à la Cour de Ferdinand. On trouve des Lettres qu'il écrivit à cette Dame, & des réponses très-spirituelles qu'elle lui fit.

Nicolas Antonio.

Catherine d'Arragon, Reine d'Angleterre, mais répudiée par Henry VIII. soutint ce malheur en vraie Chrétienne ; & comme elle avoit beaucoup d'esprit & de sçavoir, elle composa des Méditations sur les Pseaumes, & un Traité des plaintes du pécheur. Elle ne vécut que trois ans après son divorce : & lorsqu'elle se sentit proche de la mort, elle écrivit au Roi son mari une Lettre si touchante, qu'il ne put refuser des larmes à la mort de cette auguste Princesse, dont il prit le deuil.

Si nous nous transportons en Por-

tugal, nous y trouverons auſſi des dames ſçavantes. La Princeſſe Marie ne voulut jamais ſe marier, pour ſe donner plus particulierement aux Belles-Lettres. Sa Cour étoit une Cour d'eſprit, de politeſſe & de ſcience. Anne de Vaſia y brilla beaucoup; elle ſçavoit le Latin en perfection, & elle avoit une éloquence naturelle qui la faiſoit admirer de tout le monde. Il y avoit encore à la même Cour Louiſe Sigée, qui avoit fait un ſi grand progrès dans les ſciences, qu'elle parloit facilement l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, le Grec & le Latin. Elle écrivit même une Lettre en cinq ſortes de Langues au Pape Paul III. qui lui fit une réponſe, par laquelle il lui marquoit l'eſtime qu'il faiſoit d'un ſi grand & d'un ſi rare mérite. La Princeſſe Marie étoit charmée d'avoir auprès d'elle deux dames auſſi illuſtres. Un Poëte de ce tems-là les loue fort l'une & l'autre dans un Poëme adreſſé à la même Princeſſe. Louiſe Sigée avoit encore une ſœur nommée Angelle, qui étoit auſſi très-ſçavante.

Catherine de Portugal, Ducheſſe de Bragance, étoit fille d'Edouard ſecond, Roi de Portugal : elle étoit légitime héritiere de cet Etat. Cependant : Philippe ſecond Roi d'Eſpagne, voulut le lui diſputer : mais cette Princeſſe qui étoit habile & courageuſe, & qui ſçavoit commander des armées, l'emporta ſur ce Prince : elle joignoit à la valeur beaucoup de ſcience, & elle ſe donna la peine elle-même d'enſeigner ſes enfans.

Marie de Succa de Liege, s'eſt rendue illuſtre par ſon eſprit ; elle avoit tant d'inclination pour les Lettres, qu'elle apprit le Latin en moins de ſix mois, & elle l'écrivoit & le parloit très-facilement.

Anne de Bins, femme ſçavante & très-vertueuſe, s'occupoit à inſtruire les dames : cette occupation ne l'empêchoit point de compoſer en langage de ſon pays de très-belles poëſies contre les hérétiques. Beaucoup d'Auteurs en parlent, & François Suvert la compare à Sapho.

Nous allons voir un prodige de

ſcience : c'eſt Anne-Marie de Schurman, connue ſous le nom de la Demoiſelle d'Utrecht, laquelle ſçavoit l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldéen, le Grec, le Latin, l'Allemand, l'Eſpagnol, l'Italien & le François. Elle étoit Rhétoricienne : Philoſophe, Mathématicienne ; elle travailloit outre cela de ſes mains: ſon cabinet étoit orné de mignatures & de gravures de ſa façon Tous les grands hommes de ſon tems on fait ſon éloge : il eſt parlé d'elle dans la Relation du voyage de la Reine de Pologne, & dans celle du voyage de Madame de Longueville lorſqu'elle alla à Munſter. Cette Princeſſe informée du mérite de Mademoiſelle de Schurman lui fit l'honneur de l'aller voir lorſqu'elle paſſa par Utrecht.

Mais voici une héroïne qui réjouira Monſieur le Baron : c'eſt Anne de Vaux. Cette courageuſe fille naquit dans un Village près de Lille en Flandres : voyant le miſerable état de ſa patrie, & le danger où elle étoit continuellement de voir ſon honneur & ſa vie expoſés à la vio-

lence des ſoldats, elle prit des meſures pour conſerver l'un & l'autre. Ayant fait confidence de ſon deſſein à une de ſes amies, qui fut de même goût, nos héroïnes déguiſerent leur ſexe, & elles prirent parti dans l'Infanterie, Anne de Vaux ſous le nom de *Bonne-Eſperance*, & l'autre ſous celui de *la Jeuneſſe*. Elle ſervirent avec tant de valeur qu'elles furent reçues dans la Cavalerie, où Bonne-Eſperance obtint une Lieutenance dans le Régiment du Baron de Mercy. Nôtre héroïne ſe trouva à beaucoup d'occaſions : la derniere fut à la bataille de Saint Antoine, où elle fut bleſſée & faite priſonniere : depuis on la renvoya en Flandre avec trente ſoldats ; mais ils furent pris par un parti de Lorrains, qui les dépouillerent. Le ſexe d'Anne fut d'écouvert: on la mena à Nancy au Maréchal de Senectere, qui fut ſurpris d'un pareil événement. Il reçut cette Amazone avec bonté, & il lui offrit même une compagnie avec promeſſe de tenir ſon ſexe caché : elle le remercia, & elle lui dit que

des considérations lui avoient fait prendre les armes, mais qu'elle ne les pouvoit plus garder, si-tôt qu'il les falloit porter contre son Prince légitime. Le Maréchal loua sa générosité, & il l'a renvoya dans son Pays où elle se fit Religieuse dans l'Abbaye de Marquette sous la protection de l'Empereur Léopold.

Comme les Angloises sont de nos voisines, je ne les ai point confondues avec les autres Nations. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas trop instruite sur l'histoire d'Angleterre : ainsi je ne parle que d'un petit nombre de ces Dames, mon ignorance en est la seule cause.

La premiere qui est venue à ma connoissance, est Marcia Proba, Reine des anciens Bretons; elle étoit femme du Roi Guithelin. Cette Princesse s'est rendue célébre par son esprit & par sa conduite : elle perdit son mari très-jeune, & elle ne s'appliqua dans son veuvage qu'à policer le Royaume, & à élever un un fils unique qu'elle avoit, nommé

Sifille. Elle publia même des Loix qui furent appellées de ſon nom, leſquelles Gildas le Sage traduiſit depuis en Latin, & le Roi Alfred en Langue Saxonne.

Cordille Princeſſe d'Angleterre étoit fille de Leïr Roi de la Grande Bretagne : elle épouſa un Roi de Neuſtrie. Son pere qui ne l'aimoit pas ne lui donna rien en mariage : il partagea preſque tous ſes Etats à ſes deux aînées qu'il maria, la premiere au Duc d'Albanie, & la ſeconde au Duc de Cornubie. Cette injuſtice fut bien-tôt punie : car ſes deux gendres dépouillerent leur beau-pere de tous ſes biens ; de maniere que ce malheureux fut obligé d'implorer le ſecours de Cordille : & cette généreuſe Princeſſe, plus fille que Leïr n'avoit été pere, fit tant auprès du Roi ſon mari, qu'il rétablit ce Prince infortuné dans ſes Etats. Cordille étant reſtée veuve, revint chez ſon pere, & elle lui ſuccéda. Mais ſon regne ne fut que de cinq ans, pendant leſquels elles eût toujours les armes à la main pour ſe dé-

fendre contre ſes beaux-freres : & quoique ſes ſujets qui l'aimoient fiſſent de merveilleux efforts pour lui conſerver la Couronne, ils furent vaincus, & leur Reine enfermée dans une Tour, où elle mourut de douleur. On dit que tous les Hiſtoriens d'Angleterre donnent beaucoup d'éloge à cette auguſte Princeſſe.

Voici une des premieres Chrétiennes, c'eſt Claudia Ruffina, Dame Angloiſe, qui fut très-illuſtre par ſa pieté & par ſon mérite : on tient qu'elle compoſa quelques ouvrages en vers : on croit qu'elle étoit à Rome du tems de ſaint Paul, & que c'eſt la même dont parle ce grand Apôtre dans ſa ſeconde Epître à Timothée.

Mais quel triomphe pour nous que l'inſtitution de l'Ordre de la Jarretiere ! j'avoue que je n'en ſçaurois voir un Chevalier ſans me ſentir le cœur plus élevé, & ſans admirer qu'elle gloire ſuit les femmes vertueuſes, au-de-là même du tombeau. Tout le monde ſçait qu'E-

douard III. Roi d'Angleterre institua cet Ordre, pour faire passer à la postérité le souvenir du mérite & des vertus de la Comtesse de Salisbury dont il étoit éperdument amoureux, & dont il n'avoit pû obtenir aucune faveur. On dit qu'à un bal, d'autres disent à la chasse, la jarretiere de cette aimable Dame tomba, & que le Roi la releva avec un tel empressement, que ses courtisans rirent de cette galanterie; mais il leur dit: *Honi soit qui mal y pense: ceux qui ont ri, seront bienheureux de se parer de cette Jarretiere.* Et en effet quelques jours après il fit faire des cordons bleus, (qui étoit la couleur de cette Jarretiere) sur lesquels il fit mettre ces mots, *Honi soit qui mal y pense*: ce qui a toujours été depuis la devise d'Angleterre. Le Roi se para lui-même d'un de ces cordons, il en donna à tous les Seigneurs de sa Cour, & il institua l'ordre en 1345 avec une pompe toute Royale. Tous ses successeurs depuis quatre cens ans ont maintenu cet Ordre

dans toute sa splendeur, & ent ont toujours été les premiers Chevaliers. On ne sçauroit douter de la vérité de cette histoire, puisque le Roi d'aujourd'hui, les Princes de son sang, & tous les grands du Royaume sont encore de cet Ordre. Ceci prouve que tous les Rois qui ont regné en Angleterre depuis Edouard troisiéme, sont entrés dans les mêmes sentimens de ce Monarque, & qu'ils ont voulu comme lui, faire honneur, à la vertu des Dames, & éterniser la mémoire de la belle & sage Comtesse de Salisbury.

Peut-on assez admirer l'esprit & la pieté de la Reine Marie d'Angleterre, qui en moins de sept ans rétablit la Religion Catholique dans son Royanme? C'est dommage que cette bonne Princesse n'ait pas vécu plus long-tems : car puisqu'elle avoit amené ses sujets dans le sein de l'Eglise, elle eût certainement maintenu la vraie Religion dans son Royaume.

Marguerite Morus: fille de l'illustre Thomas Morus, fut héritiere

der vertus de ſon pere : elle avoit une connoiſſance parfaite des Belles-Lettres & des Langues ſçavantes. On la maria à Guillaume Ropert, qu'elle retira des erreurs de Luther. Cette illuſtre Dame profeſſa hautement la Foi orthodoxe ; elle alla toujours voir ſon pere dans la priſon, & elle eût même la force de l'encourager à ſoutenir conſtamment le parti de l'Egliſe. Après la mort de ce grand homme, elle fut arrêtée ; mais elle répondit avec tant d'eſprit, de ſageſſe & de courage, que les Juges la renvoyerent. Cette vertueuſe femme paſſa le reſte de ſes jours dans la lecture, & la compoſition de pluſieurs Ouvrages avec ſon illuſtre fille Marie Ropert, qui traduiſit du Latin en Anglois une piece que ſon ayeul avoit compoſée ſur la Paſſion du fils de Dieu : elle traduiſit auſſi du Grec en Anglois l'Hiſtoire Eccleſiaſtique d'Euſebe. La Reine Marie dont je viens de parler, charmée de ſon eſprit & de ſa vertu, la voulut avoir à ſa Cour.

Marguerite Sigée, qui fut élevée

avec Marguerite Morus, étoit aussi très-sçavante.

Je ne puis pas dire que la Reine Elisabeth ait eut autant de sainteté que les Angloises que je viens de citer : mais il faut convenir que c'étoit un génie supérieur, qu'elle a regné bien glorieusement. Il est certain que par sa prudence & par son habileté elle manioit l'esprit de tous les Princes de l'Europe qui étoient de son tems. On dit qu'à l'âge de quatre ans elle répondoit d'elle-même aux Lettres qu'on lui écrivoit, sans le secours de ses gouvernantes : j'ignore le reste de son histoire.

Il y avoit dans le dix-septiéme siécle une Dame fort sçavante en Angleterre, qui parloit avec grande facilité l'Hébreu, le Grec, le Latin, & le François ; elle se nommoit Elisabeth Tanfeld : elle étoit d'une très-illustre famille.

Je trouve encore les filles de Milton fort admirables : on dit qu'elles lisoient à leur pere qui étoit aveugle, le Syriaque, le Chaldéen, l'Arabe & toutes les Langues, dont ce grand

Poëte a eu beſoin, pour compoſer ſon beau Poëme du Paradis perdu.

Je vais rapporter un fait qui paroîtra ſans doute une bagatelle, & dans lequel cependant je trouve bien du grand. La Princeſſe d'Orange, fille du Roi d'Angleterre Jacques II. avoit un perroquet d'une beauté parfaite, & qui étoit inſtruit à dire une infinité de jolies choſes inconnues juſqu'alors aux perroquets. Elle l'aimoit beaucoup, & elle y paroiſſoit fort attachée. Un jour pendant que cette Princeſſe étoit à la chaſſe, cet oiſeau ſi parfait ſe tua en ſortant de ſa cage: les femmes qui en avoient ſoin étoient au deſeſpoir, & elles craignoient fort d'être diſgraciées. La Princeſſe qui ne vit en rentrant que des pleurs, & qui n'entendit que des ſoupirs, voulut ſçavoir le malheur qui étoit arrivé. On lui avoua que le perroquet étoit mort. Cette grande Princeſſe ne parut point émue: elle dit à ſes femmes qu'elles lui faiſoient tort de lui croire aſſez de foibleſſe pour s'affliger ſenſiblement de la perte

d'une chose qui ne devoit être à toutes personnes raisonnables qu'un léger amusement que rien ne la troubloit dans cette occasion que la peine qu'elles avoient soufferte ; qu'elle les prioit de se consoler, & de lui rendre plus de justice à l'avenir. Combien a-t-on vû d'hommes ne pas garder cette modération ? Nous en voyons tous les jours tuer ou battre leurs Valets pour la perte d'un chien, & s'emporter pour des bagatelles. On voit clairement que les femmes sont plus maîtresses de leurs passions que les hommes.

Le glorieux regne de la Reine Anne seconde, fille du Roi d'Angleterre Jacques II. est trop récent pour en parler : je compte que personne ne l'ignore, & que tout le monde l'admire.

Je ne sçais, si en faisant le récit de toutes mes recherches, je n'ai point composé un excellent dormitif, avec ces frequentes & ennuyeuses répetitions de rare mérite, de génie supérieur, de femmes sça-

vantes & habiles, qui sçavoient les Langues Hébraïque, Grecque & Latine, &c. Pour ma justification, je prie la spirituelle assemblée d'observer en ma faveur, que dans l'ouvrage que l'on a demandé de moi, je me suis trouvée dans la nécessité de donner les mêmes épithétes aux Dames qui avoient les mêmes qualités. Je ne doute pas que la vertu de mon dormitif n'agisse dans ce moment sur les personnes les plus délicates; mais je suis aussi persuadée que tout le monde se fera quelque effort, & se réveillera pour entendre l'histoire de quelques unes de nos illustres Françoises. Je ne parlerai point de ces anciennes Gauloises qui étoient en si grande estime, qu'elles étoient de tous les conseils, & que les plus grands Capitaines consultoient avant que d'entreprendre quelques affaires considérables. Il y en avoit parmi elles qu'on nommoit *Druides*: c'étoient les grandes Prêtresses à qui l'on confioit le soin & l'éducation de la jeunesse. Elles étoient en si

grande réputation de justice & de sagesse, que dans un accord qui se fit entre Annibal & les Gaulois, il fut arrêté; que si un Carthaginois offensoit un Gaulois, le jugement en seroit remis aux Magistrats de Carthage, & que si au contraire un Gaulois offensoit un Carthaginois, le jugement en seroit remis aux Dames Gauloises. Je supprimerai toutes ces antiquités qui me conduiroient trop loin, pour ne parler que des héroïnes qui ont paru depuis la Monarchie établie. *Plutarque.*

Nous avons vû que dans beaucoup de grands Royaumes la Religion Chrétienne a été établie par le ministere des femmes: c'est aussi à sainte Clotilde que la France est redevable des lumieres de la Foi. Cette grande Reine qui étoit Chrétienne, parloit incessamment du vrai Dieu au Roi Clovis son mari, qui étoit payen. Ce Prince étoit touché par les vives persuasions de sa femme; cependant il avoit peine à se retirer des ténébres du Paganisme, & il différoit toujours sa

converſion. Mais à la bataille de Tolbiac qui fut ſur le point de perdre, il ſe ſouvint, dit Mezerai, du Dieu que ſa femme lui avoit ſi ſouvent prêché ; & il fit vœu de ſe faire Chrétien. Dans le moment même ſes troupes ſe rallierent, tout changea de face, & il fut victorieux. Sainte Clotilde ayant appris cette grande nouvelle, envoya au Roi des ſçavans perſonnages pour l'inſtruire : ils le conduiſirent à Reims, où Saint Remy le bâtiſa avec ſes ſœurs Alboflede & Lantilde, & plus de trois mille perſonnes. Tous les ſujets ſuivirent l'exemple du Roi : on vit en très-peu de tems ce Royaume idolâtre devenir Chrétien : & cet heureux changement fut l'ouvrage de Sainte Clotilde : qu'on peut bien appeller à juſte titre *l'Apôtre de la France*. Il eſt vrai qu'avant elle Saint Denis & pluſieurs autres Saints étoient venus prêcher l'Evangile : mais il n'avoient pas été écoutés ; au contraire on les avoit martyriſés. Et ne ſemble-t-il pas que la gloire de faire

arborer publiquement la Croix de J. C. étoit réſervée à cette bonne Princeſſe ? Les hiſtoriens obſervent qu'il falloit que par ſon eſprit elle ſe fût acquis un grand crédit ſur celui de ſon mari, puiſqu'avant même qu'il fut bâtiſé, elle faiſoit bâtiſer ſes enfans. Tout étoit admirable dans cette grande Reine, ſon amour pour Dieu, ſon zéle pour le ſalut des ames, ſon eſprit, ſa ſageſſe & ſa patience : car avec quelle conſtance ne ſoutint-elle pas les chagrins que ſes enfans lui donnerent par leurs diviſions & par la cruauté avec laquelle ils firent mourir ſes petits enfans leurs neveux ? Après cette ſanglante tragédie elle ſe retira à Tours auprès du tombeau de Saint Martin, où elle a mené juſqu'à la mort une vie à pouvoir ſervir de modéle aux ſolitaires les plus mortifiés.

Amalaſonte niece de Clovis étoit une Princeſſe d'un grand mérite : elle épouſa Eutharic, petit-fils de Toriſmond Roi des Gots : elle en eut Athalaric : ce jeune Prince ſuc-

céda aux Etats de ſon ayeul, & durant ſa minorité Amalaſonte gouverna avec une prudence conſommée. Ce Prince étant mort, elle épouſa Théodat ſon couſin-germain, qui la fit enfermer dans un Fort, où l'on dit qu'il l'étrangla lui-même. L'Empereur Juſtinien qui eſtimoit cette Princeſſe, commanda à Beliſaire de vanger ſa mort, qui fut le prétexte de la guerre qu'il fit aux Goths, & la ruine de leurs Etats. Tous les Auteurs conviennent qu'Amalaſonte avoit un génie ſupérieur; elle poſſedoit les Langues ſçavantes; elle ſçavoit même ſi bien celles que les Barbares parloient, qu'elle n'eut jamais beſoin d'interpréte pour répondre aux Ambaſſadeurs de toutes les nations differentes qui compoſoient l'Empire Romain.

La Reine Nantilde, femme de Dagobert I. étoit belle & très ſpirituelle. Ces grandes qualités lui donnerent beaucoup de crédit ſur l'eſprit du Roi ſon mari, elle en ſçut profiter, & comme ce Prince avoit des enfans de pluſieurs femmes, cette habile

habile Princeſſe lui fit diſpoſer de la Neuſtrie & de la Bourgogne en faveur de ſon fils, qui a régné ſous le nom de Clovis II. Après la mort de Dagobert, elle fut encore très-puiſſante & très-conſidérée ; tous les grands qui connoiſſoient ſon mérite, déféroient beaucoup à ſes ſentimens; en voici une preuve. Elle fit aſſembler tous les Seigneurs du Royaume à Orléans, & elle leur fit élire Flaochat ſon proche parent Maire de Bourgogne. Cette grande Reine mourut quelques tems après, ayant régné quatre ans & demi en Neuſtrie avec tant de ſageſſe & de douceur, qu'il n'y eut aucun trouble pendant ſa domination.

Il ſemble que ſainte Batilde ſa belle-fille ait été comme par miracle conduite en France, pour en faire le bonheur. C'étoit une Princeſſe Saxonne qui fut enlevée très-jeune par des Pirates : ils la vendirent en France à Erchinoald Maire du Palais. Ce Seigneur la voulut épouſer : mais elle le refuſa. Quelque tems après le Roi Clovis II. char-

mé de sa beauté, de son esprit & de sa vertu, l'épousa. Ce Monarque ne vécut pas long-tems, & il laissa la Régence à la Reine Batilde, qui gouverna pendant dix ans avec tant de justice & de prudence, que sous son regne on ne vit aucun trouble dans les Etats de son fils. Elle soulagea ses sujets autant qu'elle put, elle défendit absolument la simonie: & elle eut un grand soin de tout ce qui regardoit l'Eglise. Cette pieuse Reine enrichit plusieurs Monasteres de possessions & d'ornemens précieux: elle en fonda deux célebres, un d'hommes à Corbie, & un de filles à Chelles. La Cour de sainte Batilde n'étoit composée que de saints personnages: on n'y parloit que de Dieu, on n'y travailloit que pour le bien de l'Eglise & le soulagement des pauvres. Mais quoique cette Princesse fût continuellement dans des exercices de piété, ce n'étoit point assez pour sa ferveur: elle voulut encore se donner plus particulierement à Dieu. C'est dans cette vue qu'elle quitta le monde pour se fai-

re Religieuſe à Chelles, où elle ſe rendit plus illuſtre encore par ſon humilité, qu'elle ne l'avoit été par ſa grandeur. Mezeray fait l'éloge de cette grande Reine dans les quatre vers qu'il met au commencement de la vie de Clotaire troiſiéme ſon fils ; les voici :

Pendant une Régence auſſi douce qu'illuſtre,
Je fus par une mere aux vertus bien enſtruit;
Et la France étoit prêt d'en recueillir le fruit,
Quand la mort me ravit au quatriéme luſtre.

Je n'ai point voulu parer les autres Nations des illuſtres Princeſſes que nous leur avons données : quoique mariées dans un autre pays, elles ſont toujours Françoiſes : je les ai donc reſervées pour orner ce dernier article. La premiere qui ſe trouve dans ce cas, eſt Berthe, fille de Charibert Roi de France ; cette Princeſſe fut mariée à Ethelbert Roi de Kent en Angleterre. Ce Prince étoit encore idolâtre, mais le plus puiſſant de tous les Rois Anglois. On lui donna Berthe à condition qu'elle auroit libre exercice de la Religion

Chrétienne. Cette belle & vertueuſe Princeſſe perſuada au Roi ſon mari d'embraſſer le Chriſtianiſme, ce qu'il fit en 594. Ce fut elle auſſi qui inſinua la politeſſe aux Anglois qui étoient encore fort barbares dans ce tems-là. Voici donc encore une femme qui a converti ſon mari & tout un Royaume : car ce fût à la priere de cette Reine, que le Pape ſaint Grégoire envoya des Miſſionnaires à Kent.

Berthe, femme de Pepin le Bref, étoit une Princeſſe d'un grand mérite : c'eſt elle, au rapport de pluſieurs Hiſtoriens, qui contribua beaucoup à mettre la couronne ſur la tête de ſon mari : & ſon fils Charlemagne connoiſſoit ſi bien la ſupériorité de ſon génie, qu'il ne faiſoit rien ſans prendre ſes conſeils.

Sous Louis le jeune nous trouvons un fait qui nous prouve ſenſiblement que les femmes ont plus d'eſprit & de délicateſſe dans leurs expreſſions que les hommes les plus habiles : car quoiqu'Abelard fût un grand Philoſophe & un des plus

beaux génies de ſon tems, il eſt certain qu'il y a beaucoup plus d'eſprit & de nobleſſe de ſentimens dans les Lettres d'Héloïſe que dans celles d'Abelard.

Nous allons voir une héroïne des plus parfaites dans la Reine Blanche mere de ſaint Louis. Cette Princeſſe avoit de l'eſprit, de la vertu & de la valeur. Le Roi Louis VIII. ſon mari, qui en connoiſſoit le mérite, la nomma Régente en mourant, & dit qu'il vouloit que ſon Royaume, ſon fils aîné, & ſes autres enfans fuſſent ſous ſa garde & tutelle. Elle prit donc la Régence auſſi-tôt après la mort du Roi, & alla faire ſacrer ſon fils à Reims : les Seigneurs du Royaume y furent invités ; mais la plûpart refuſerent de s'y trouver. Les principaux étoient Pierre Duc de Bretagne, Henry Comte de Bar, Hugues de Luſignan Comte de la Marche, Thibault Comte de Champagne, & Hugues de Chatillon Comte de ſaint Paul. Tous ces Seigneurs, avoient tramé une ligue entr'eux, demandant que la Régente qui étoit

étrangere donnât caution de sa tutelle, qu'on rendît les biens qui avoient été confisqués sur les Seigneurs pendant les deux regnes précédens : & qu'on délivrât les prisonniers, sur-tout Ferrand Comte de Flandre, & Renauld Comte de Boulogne : le fort de la ligue étoit en Bretagne. Au sortir de Reims la Reine, malgré la rigueur de l'hiver, marcha de ce côté-là avec le Roi son fils : les Confédérés n'étant pas encore prêts, parerent en retraite ; mais cette courageuse Princesse les pressa si vivement, que le Comte de Champagne se dégagea des ligueurs : on dit que l'amour eut un peu de part à ce changement. Ensuite les autres Seigneurs furent obligés de traiter ; ils promirent de se rendre au Parlement général qui devoit se tenir à Chinon. Cependant à leurs prieres il fut remis à Tours, puis à Vendôme. Dans cette assemblée la Reine qui avoit beaucoup d'esprit & de bonté, voulut bien pour adoucir les esprits irrités leur accorder la délivrance de tous les

priſonniers, & le rétabliſſement des Seigneurs dans les terres qui leur avoient été confiſquées ; elle fit plus, comme elle ſçavoit que la domination de Régente bleſſoit ces factieux, elle fit parler le Roi, qui déclara qu'il vouloit gouverner par lui-même : mais ils manquerent abſolument de reſpect au Roi, & ils refuſerent de lui obéir, parce qu'il n'avoit pas encore treize ans & demi accomplis : ils projetterent au contraire de ſe ſaiſir de ſa perſonne pour s'emparer du gouvernement. Ainſi la même année s'étant aſſemblés à Corbeil ils eſſayerent de le prendre comme on le ramenoit de Chartres à Paris : mais la Reine qui étoit habile, & qui veilloit à tout, ayant été avertie de leur deſſein, elle le fit échouer en ſe jettant avec le Roi dans Montlhéry, où les bourgeois de Paris l'allerent prendre, & le ramenerent en triomphe dans leur ville avec de grands cris de joie. La Reine qui n'agiſſoit jamais par paſſion, & dont toutes les actions étoient conduites par la prudence, para un

coup qui auroit pû être très-préjudiciable au Royaume. Elle ſçut que le Roi d'Angleterre vouloit ſe mêler avec les mécontens, & qu'il leur promettoit du ſecours ; que d'un autre côté le Comte de Toulouſe s'étoit établi dans toutes ſes places : crainte donc d'un plus grand embraſement, elle renoua avec les Princes ligueurs ; & par ce moyen elle les amuſa toute l'année : pendant ce tems elle confirma l'alliance avec l'Empereur Frédéric, fit une tréve d'un an avec l'Anglois, & ſe raccommoda avec le Duc de Bretagne. Peût-on regner avec plus d'eſprit, de valeur & de douceur ? Cette grande Princeſſe étoit ſi portée à la juſtice, qu'elle prit en main la cauſe d'Alix, couſine du Comte de Champagne, à qui ce Comte refuſoit de donner ce qui lui étoit dû ; mais par un accord il fut obligé de lui donner quarante mille marcs d'argent, & pour cette ſomme il vendit au Roi les Comtés de Blois, de Sancerre, de Chartres, & la Vicomté de Chateaudun. Il faut obſerver que

toutes ces acquiſitions aggrandirent conſidérablement le Royaume. Après toutes les brouilleries dont je viens de parler, il y eut quatre ans de paix : pendant cet heureux tems la Régente apporta tous ſes ſoins à bien élever le Roi, le faiſant inſtruire aux affaires par des Seigneurs ſages & experimentés, & dans la crainte de Dieu par de ſaints & ſçavans Religieux. En reconnoiſſance ce ſaint Roi eut toujours un reſpect infini pour la Reine ſa mére; & lorſqu'il alla à la Terre-ſainte, il la nomma encore Régente. Pour cette ſeconde fois comme on connoiſſoit la capacité de cette auguſte Princeſſe, ce fut un applaudiſſement général. Ne peut-on pas dire que voici encore une femme à qui la France a de grandes obligations ?

C'eſt ſous ſon regne que vivoit Marie de France, dame ſçavante, dont bien des Auteurs parlent; elle n'étoit pas de la Maiſon Royale, mais Françoiſe de nation. Cette ſçavante traduiſit d'Anglois en Fran-

çois, les Fables d'Esope moralisées ; ce qu'elle fit pour obliger un Seigneur de son tems qui aimoit cette sorte d'ouvrages.

Quelle héroïne encore que la Reine Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel ! Cette Amazone alla en personne s'opposer au Comte de Bar qui ravageoit la Champagne ; elle le poursuivit si vivement que le Comte fut obligé de se rendre. Il fut donc fait prisonnier & conduit à Paris. Le mérite de cette Princesse n'étoit pas borné à la valeur ; elle aimoit les sciences à un tel point, qu'elle auroit voulu peupler son Royaume de gens de Lettres. C'est apparemment dans cette vûe qu'elle fonda le Collége de Navarre à Paris.

Il n'est pas nécessaire d'être Reine peur être héroïne ; nous allons avoir deux Amazones, qui certainement auroient eu les premieres places chez les anciennes, dont j'ai déja parlé. Voici les occasions où elles se sont signalées ; dans la dispute que le Comte de Blois & le Comte

de Montfort eurent ensemble pour le Duché de Bretagne, le dernier s'étoit retiré dans Nantes, où le Duc de Normandie qui prenoit le parti de Comte de Blois, le vint assiéger Les Nantois firent d'abord une vigoureuse sortie; mais par malheur deux cent de leurs beourgeois ayant été faits prisonniers, ils passerent d'une grande hardiesse dans une extrême épouvante (c'est l'ordinaire des peuples) de maniere qu'ils obligerent le Comte de Montfort à se rendre au Duc Charles, qui l'envoya à Paris, où le Roi Philippe VI. le fit enfermer dans la grosse tour du Louvre. Il sembloit que l'affaire devoit être terminée; mais la Comtesse de Montfort, femme courageuse & très-habile pour le conseil, & qui dans l'occasion se servoit de l'épée avec beaucoup d'adresse & de valeur, soutint ce parti ruiné, & le releva. D'abord elle se retira à Brest, fortifia ses places, mit son fils âgé de quatre ans en sûreté, & pressa si vivement le secours qu'Edouard Roi d'Angleterre avoit

promis à ſon mari, que ce Prince ſe mit en mer : mais il arriva trop tard pour conſerver Rennes. Cependant l'habile Comteſſe trouva moyen de faire une treve d'un an avec le Comte de Blois, & elle profita de ce tems pour paſſer en Angleterre, où elle agit ſi fortement auprès du Roy, qu'elle ramena un puiſſant ſecours, commandé par Robert d'Artois. Cette affaire ne fut pas décidée ſous Philippe ſixiéme : car ſous le Roi Jean on vit la Comteſſe de Blois & la Comteſſe de Montfort à la tête de deux armées ſe battre avec une valeur inconnue aux plus grands Capitaines.

Tout le monde ſçait la funeſte maſcarade qui ſe fit ſous Charles VI. où le Roi & de jeunes Seigneurs s'habillerent en ours. Le Duc d'Orléans pour voir de plus près les maſques, prit un flambeau qui malheureuſement mit le feu aux peaux de quelques uns de ces Seigneurs. La ſale en un inſtant fut remplie de flammes, d'horreurs & de cris. On s'étouffoit pour ſortir : pluſieurs

crioient, *sauvez le Roi*, sans que personne se mît en devoir de le faire; mais la Duchesse de Berry fit voir dans cette occasion son intrépidité & son amour pour son Prince: car loin de songer à se sauver comme tous les courtisans firent, elle eut plus d'attention pour le Roi que pour elle-même; elle le sauva sous sa robe. Peut-on faire une action plus heroïque, mieux placée & plus digne d'être mise dans l'histoire?

Christine de Paris, Dame sçavante, qui vivoit sous Charles VI. dédia à ce Monarque un ouvrage qu'elle nomma *le Chemin du grand Etude*. Elle composa aussi le Trésor de la cité des Dames. *Du Verdier.*

Voici une sçavante qui est fort de mon goût: c'est Clémence, pauvre demoiselle de Toulouse, illustre par sa doctrine & par sa vertu. Elle aimoit les sciences à un tel point, que pour donner de l'émulation aux gens d'esprit, elle institua au commencement du quatorziéme siécle les Jeux Floraux qu'on célébre tous les ans à Toulouse dans le mois de

Mai. Il eſt vrai que cette fondation l'immortaliſe ; car on y fait ſon éloge : & on couronne de fleurs ſa ſtatue qui eſt de marbre placée dans l'Hôtel-de-Ville.

Dans le même ſiecle vivoit auſſi Laure demoiſelle de Provence, célebre par ſa beauté & par ſon eſprit. Elle eſt connue de tout l'univers par l'amour que Petraque eut pour elle ; une partie des ouvrages de ce grand homme ſont des Vers à ſa louange. Elle mourut à Avignon, & elle fut inhumée aux Cordeliers. On dit que très-long-tems après ſa mort ſon viſage étoit auſſi beau que pendant ſa vie. Les Roi François premier étant à Avignon, voulut ; pour honnorer la mémoire de cette illuſtre fille, faire ſon épitaphe ; la voici en termes un peu Gaulois ;

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée ;
Plume, labeur, la langue & le devoir,
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.

O gentile ame, étant tant eſtimée.

Qui te pourra lauer qu'en se misant ?
Car la parole est toujours reprimée,
Qand le sujet surmonte le disant.

J'ai fait voir à Monsieur le Baron par l'Ecriture sainte, comme Dieu en plusieurs rencontres s'est servi des femmes pour la délivrance de son peuple, & je vais lui faire voir comment il s'est servi d'une fille pour délivrer la France de l'oppression des Anglois, qui s'étoient emparé d'une bonne partie du Royaume. Ils avoient mis le siége devant Orléans qui étoit une place aussi importante aux Francois que Béthulie l'avoit été au peuple Juif; mais Dieu anima Jeanne d'Arc du même esprit dont il avoit autrefois animé Judith, Cette nouvelle heroïne connue présentement sous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, étoit une simple Bergere âgée de dix-huit à vingt ans; elle étoit de Vaucouleur en Lorraine. Elle vint à Chinon trouver le Roi Charles VII. En abordant ce Prince elle lui dit qu'elle étoit inspireé de Dieu par le ministere des Anges, de

le venir ſecourir : & pour preuve de ſa miſſion, elle envoya chercher une épée qui étoit dans le tombeau d'un Chevalier, derriere le grand Autel de l'Egliſe de ſainte Catherine de Fierbois, ſur la lame de laquelle il y avoit des croix & des fleurs de lys gravées. Le Roi avoua qu'elle avoit révélé un ſecret, qui n'étoit connu que de lui ſeul. On obſerve encore qu'elle reconnut ce Monarque parmi tous les Courtiſans, quoiqu'il fût très-ſimplement vêtu. Les Docteurs en Théologie & les gens du Parlement qui l'interrogerent, dirent qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans ſa conduite, & qu'il falloit la laiſſer agir. On lui donna donc des troupes, & elle partit pour aller ſecourir Orléans. Si-tôt qu'elle fut devant la place elle dégloya ſa banniere, où il y avoit deux images, l'une d'un Crucifix, & l'autre d'une Annonciade avec les ſacrés noms de Jeſus & de Marie. Avant que de rien entreprendre, elle écrivit de la part de Dieu aux Anglois, qu'ils

eussent à quitter ce Royaume, & à le céder à son légitime Souverain, sinon qu'elle les en feroit bien sortir par force : mais il ne firent pas grand cas de ses menaces : au contraire ils arrêterent son Hérault prisonnier : on le trouva dans les fers lorsque la Ville fut secourue. Cette Amazone fit bien voir qu'elle n'avoit pas menacé en vain : car dès le jour même elle jetta des vivres dans la ville, & bien-tôt après elle y entra elle-même. Les assiegés la voyant combattre avec tant de valeur & de bonne fortune, ne douterent point qu'elle ne fût envoyée du Ciel ; ils reprirent courage, ils firent des sorties, pendant lesquelles ils emporterent tous les Forts des ennemis, & ils les obligerent de décamper & de lever le siége : ce fut le douziéme jour de May, après avoir été sept mois devant la place. Les François couroient par-tout avec cette héroïne comme à une victoire assurée : les Anglois la fuyoient comme la foudre, & ils ne se tenoient point devant elle : ils furent chassés

de Baugency, battus à Patay en Beauce, comme ils se retiroient, & chassés enfin de toutes les places du pays. Pour le second point de la mission de la Pucelle, elle fit résoudre le Conseil de sacrer le Roi à Reims, quoique cette ville & toutes celles de Champagne fussent encore du parti des Anglois; mais tout rentra dans le devoir à l'approche du Roi, & il fut sacré sans aucun trouble. Ce Monarque, pour reconnoître le service important de cette admirable fille, l'annoblit, elle, son pere, ses trois freres, & tous leurs descendans même par femmes; il changea leur nom d'Arc en celui de Lys, & leur donna pour armes un écu d'azur à l'épée mise en pal, ayant la croisée & le pommeau d'or à côté de deux fleurs de lys, soutenant une coronne de même sur la pointe. La Pucelle vouloit se retirer après avoir fait toutes ces merveilles: mais elle se laissa gagner par les prieres qu'on lui fit de rester & par les louanges qu'on lui donna. Il est difficile de résister à cet appas: les

plus grands hommes s'y laissent surprendre Elle resta donc : & lorsque les Bourguignons vinrent assiéger Compiegne, elle entra dans la ville pour la défendre : mais cette Amazone n'eut pas le même bonheur qu'à Orléans : car elle fut prise en une sortie & vendue aux Anglois : qui la conduisirent à Rouen, où elle fut condamnée à être brûlée comme sorciere. Bien des gens assurent que son cœur ne fut point endommagé par les flammes, & qu'on vit sortir de son bucher une colombe, marque de sa pureté & de son innocence.

Je ne sçais si je dois mettre Gabrielle de Bourbon avec les saintes ou avec les sçavantes : car elle fut un modele de sainteté & un prodige de science. Elle étoit fille de Louis de Bourbon Comte de Montpensier, & de Gabrielle de la Tour d'Auvergne : on la maria en 1458 à Louis de la Trémouille II. du nom. Cette Princesse avoit un génie supérieur ; elle composa plusieurs ouvrages, entr'autres l'Instructions des jeu-

nes Demoiſelles, le Temple du ſaint Eſprit, & la contemplation de l'ame dévote ſur le myſtere de la Paſſion.

La valeur des femmes de Beauvais eſt un fait qui conſtate notre mérite, & qui fait bien voir que dans le péril nous avons plus de réſolution & plus de force que les hommes. Sous Louis XI, le Duc de Bourgogne vint aſſiéger Beauvais : d'abord les bourgeois ſe défendirent aſſez bien : mais au bout de ſix ſemaines les aſſiégeans donnerent un aſſaut général avec une telle fureur, que les hommes étoient ſur le point d'être enfoncés, ſi les femmes conduites par une nommée Jeanne Hachete ne fuſſent venues à leur ſecours. Les héroïnes firent merveilles, elles repouſſerent les ennemis à coups de pierres & du feu grégeois, & elles les obligerent enfin à lever le ſiége. Pour éterniſer la mémoire de ces illuſtres Dames, on fait tous les ans à Beauvais, le dixiéme de Juillet, qui eſt le jour de la levée du ſiége, une proceſſion où les

femmes vont devant les hommes. On conſerve avec ſoin dans l'Hôtel-de-Ville l'effigie de Jeanne Hachete, tenant une épée à la main. Pour ce coup, Monſieur le Baron, vous ſerez obligé d'avouer que les Grecs & les Romains n'ont pas eu de plus courageuſes femmes que nos Françoiſes : nous ne ſommes pas encore au bout.

Les hommes par un eſprit de jalouſie s'oppoſent toujours à tout ce qui peut donner de l'autorité aux Dames : mais il ſemble qu'il y ait une force majeure, qui les entraîne malgré eux à nous rendre juſtice. Nous trouvons la preuve de ceci au commencement du regne du Roi Charles VIII. Comme ce Prince n'avoit pas encore quatorze ans accomplis, & que d'ailleurs il n'étoit point inſtruit; le Roi Louis XI. ſon pere fâché de l'avoir fait élever avec ſi peu de ſoin, voulut en mourant réparer ſa faute. C'eſt dans cet eſprit qu'il nomma la Ducheſſe de Beaujeu gouvernante de ce jeune Monarque : elle en étoit

très-capable : cependant tous les Princes s'y opposerent si vivement, qu'on fut obligé d'assembler les Etats à Tours, où il fut décidé par ces mêmes Princes opposans que la Duchesse auroit soin de l'éducation du Roi.

Quelle vertu & quelle force d'esprit dans la Reine Jeanne de France, femme de Roi Louis XII, que ce Monarque répudia ! Cette bonne Princesse qui n'étoit point insensible à un tel affront, prit cependant son parti en héroïne vraiment chrétienne. Elle se retira à Bourges où elle institua les filles de l'Annonciation, avec lesquelles elle prit le voile de religion, & elle fut un modele de sainteté.

Claude de Bectoz, Religieuse du Monastere de saint Honoré de Tarascon, dont elle fut Abbesse, étoit très-sçavante. On dit que Denis Faucier lui enseigna le Latin & les Belles-Lettres : elle devint si habile que les plus grands hommes de son tems la consultoient souvent & qu'ils admiroient avec plaisir ses

belles connoiſſances. Le Roi François premier l'eſtimoit à un tel point qu'il portoit toujours ſur lui les Lettres qu'elle lui écrivoit, & qu'il les faiſoit admirer à toutes les Dames de ſa Cour. Ce Prince étant à Avignon, l'envoya complimenter de ſa part, & la Reine de Navarre l'alla viſiter elle-même, & elle lui donna dans toutes les occaſions des marques de ſon eſtime. Cette ſçavante a fait beaucoup d'ouvrages tant en Proſe qu'en Vers Latins & François. Elle avoit avec elle une de ſes parentes nommée Catherine Bectoz, fille d'une grande érudition, dont bien des Auteurs parlent très-avantageuſement. Ce ſiecle a produit un grand nombre de ſçavantes : Anne Seguier, Dame d'Auvergne, eſt une des plus célebres : elle étoit belle & ſpirituelle : elle a fait des ouvrages où il paroît beaucoup d'eſprit & d'érudition. Elle fut mariée en premieres nôces à François Duprat, Seigneur de Tierne, dont elle eut pluſieurs enfans, entr'autres Anne Duprat qui avoit autant d'eſprit

que ſa mere. Elle ſçavoit le Latin, & elle faiſoit parfaitement des Vers. Cette ſçavante perſonne fut demoiſelle de la Reine Catherine de Médicis.

Jeanne Gaillarde de Lyon, faiſoit auſſi parfaitement des Vers : Marot fit un Rondeau à ſa louange, auquel elle répondit par un autre Rondeau plus beau que celui de ce grand Poëte.

Heliſenne de Crenne, Demoiſelle de Picardie, a traduit les quatre premiers Livres de l'Enéïde de Virgile : elle dédia cet ouvrage au Roi François premier.

Madame la Baronne d'Aigremont, Languedocienne, à rendu ſon nom célébre à la poſtérité, par deux traductions qu'elle publia dans le ſeiziéme ſiecle; la premiere eſt un Traité Italien, de Jean Triſſin, touchant ce que la femme veuve doit faire pendant ſon veuvage. La ſeconde eſt une Lettre de conſolation, écrite par Bocace à Pino de Roſſi, qui étoit exilé.

Marie de Coſte Blanche, de Paris

ris, a fait auſſi de belles traductions, entr'autres trois dialogues de Pierre Meſſie Eſpagnol, de la nature du Ciel & de la Terre. Cette dame étoit grande Philoſophe ; elle ſçavoit les Mathématiques & les Langues ſçavantes.

Anne de Lautier excelloit en toutes ſortes de ſciences, & particulierement dans les Mathématiques.

Il eſt des familles où il ſemble que la ſcience eſt comme héréditaire. Nous en avons un exemple dans Lucrece Morel, Camille Morel & Diane Morel, trois ſœurs nées à Paris ; elle vivoient dans le ſeiziéme ſiécle. Ces admirables filles ſçavoient les Langues Grecque, Latine ; Eſpagnole & Italienne ; & leur eſprit & leur ſçavoir les ont fait conſidérer comme les merveilles de leur tems.

Retournons aux Princeſſes. Marguerite de France, Ducheſſe de Berry, de Savoie & de Piémond, étoit fille de François premier : cette Princeſſe étoit très-pieuſe : elle joignoit à cela beaucoup de ſcience, elle ſçavoit le Grec & le Latin : en-

fin on peut dire qu'elle étoit douée de toutes les qualités qu'il faut pour rendre une perſonne parfaite : ſon ſçavoir, ſa beauté, ſa douceur & ſa prudence l'ont rendue la plus heureuſe ſouveraine de ſon tems. Tous les ſçavans ſe ſont empreſſés à lui donner les louanges qui étoient vraiment dûes à ſon mérite, ſur-tout le célebre Ronſard qui l'a immortaliſée dans ſes vers. Elle fut la protectrice des ſçavans, qui ſe reſſentirent tous de ſes libéralités, particulierement les François, dont les plus célebres Juriſconſultes allerent s'habituer dans l'Univerſite de Turin, depuis que cette Princeſſe eut épouſé en 1559 Emmanuel Philibert Duc de Savoie, qui s'eſtimoit par la poſſeſſion de cette auguſte épouſe le plus heureux Prince de l'Univers. Ses ſujets la nommoient *la mere des peuples ;* ils la combloient de mille bénédictions, reſſentant tous les jours les doux effets de ſes bontés & de ſes libéralités. Elle reçut à Turin le Roi Henry. III. ſon neveu à ſon retour de Pologne, &

elle lui donna de bons conſeils. On dit qu'elle s'empreſſa ſi fort pour que rien ne manquât à ce Prince, que même elle prenoit le ſoin de voir faire le lit de ce Monarque. Il fut ſi vivement touché de toutes ſes attentions, qu'il promit au Duc de Savoie de lui rendre Pignerol & Savillan.

Puiſque les Ecoſſois ſont naturaliſés François, je mettrai ici l'auguſte Marie Stuart Reine d'Ecoſſe, d'Angleterre, & de France par ſon mariage avec le Roi François ſecond. Elle fut amenée en France dès l'âge de quatre ans : la Reine Catherine de Médicis ayant connu qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, la fit élever dans les ſciences, dans leſquelles elle fit un ſi grand progrès, qu'à l'âge de treize ans elle prononça devant le Roi Henry ſecond, la Reine & toute la Cour, un Diſcours Latin qu'elle avoit compoſé, dans lequel elle ſoutenoit que les femmes devoient s'attacher aux Belles-Lettres, & qu'elles en étoient très-capables. Cemme elle ne s'occupoit que

de ſcience, & qu'elle ſouhaitoit que toutes les dames ſuiviſſent ſon exemple; elle fit faire en leur faveur une Rhétorique Françoiſe, que nous avons aujourd'hui. Cette Princeſſe faiſoit ſi parfaitement des vers, que tous les Poëtes de ſon tems les admiroient. Après la mort du Roi ſon mari, elle retourna en Ecoſſe: on remarque qu'elle pleura beaucoup en quittant la France. Ronſard, du Bellay & Maiſon-Fleur firent des élégies très-touchantes ſur ſon départ. Il ſembloit que tout le monde ſentoit le malheur qui devoit arriver à cette grande Reine, qui a été retenue vingt-deux ans priſonniere, & qui enſuite fut condamnée très-injuſtement à avoir la tête tranchée.

Par Antoine Jauchin.

Marguerite de Lorraine, mere de la Reine Marie Stuart, a gouverné le Royaume d'Ecoſſe très-ſagement depuis la mort de ſon mari, pendant l'enfance & l'abſence de la Reine ſa fille.

Parlons d'une ſçavante qui eſt ſouvent nommée dans les ouvrages des hommes de Lettres: c'eſt Ca-

therine des Roches, fille de Monſieur des Roches de Poitiers, & de Dame Madeleine Neveu. Cette dame qui avoit une grande connoiſſance des Langues, & beaucoup de goût pour les ſciences, éleva ſi bien ſa fille, qu'elles furent conſidérées l'une & l'autre, commes les Muſes de la France. Elles compoſerent pluſieurs ouvrages en Proſe & en Vers. Scevole de Sainte Marthe dit que la maiſon de ces dames étoit une Académie de ſcience, où ſe trouvoient tous ceux qui faiſoient profeſſion de Belles-Lettre, & que perſonne n'y entroit, quelque docte & quelque poli qu'il fût, qu'il n'en ſortît avec plus de doctrine & de politeſſe. Il y avoit entre ces deux charmantes perſonnes une union ſi parfaite, qu'elles diſoient qu'il n'étoit pas au pouvoir de la mort de les ſéparer : en effet elle ne les ſépara point ; car une peſte qui affligea Poitiers en quinze cent quatre-vingt-ſept, les frappa toutes deux, & les fit mourir le même jour. Ne paroît-il pas que Dieu content du tendre

Hilarion de Coste. amour, que la mere & la fille avoient l'une pour l'autre, a voulu leur épargner la douleur de la séparation. Ces dames avoient encore une parente très-spirituelle, nommée *Madeleine de Chemeraut*, qui a composé de fort beaux ouvrages en Prose & en Vers.

Louise Labbé, de Lyon, qui vivoit dans le même siecle, a fait un Dialogue de l'amour & de la folie; tous les sçavans qui l'ont vû l'ont trouvé très-joli & très-amusant: mais personne n'a pu encore décider qui a plus ou moins de raison, de l'un ou de l'autre.

Il faut convenir que ce siecle a produit bien des sçavantes. Catherine de Clermont Vivonne, Duchesse de Rets, en est un des plus célebres. Cette illustre dame parloit parfaitement le Latin, le François & le Polonnois: ce fut elle qui servit d'interprete aux Ambassadeurs Polonois qui vinrent en France demander le Duc d'Anjou, élu Roi de Pologne. Elle étoit grande Philosophe, elle sçavoit les Mathéma-

tiques, & elle remportoit le prix de la Poëſie ſur les plus grands Poëtes de ſon tems. Elle poſſédoit entierement l'Hiſtoire, & elle parloit en ſi bons termes, qu'elle auroit pû donner des leçons aux plus polis & aux plus délicats Orateurs. Ces grandes qualités la firent eſtimer infiniment des Rois Charles IX, Henri III, & Henri IV.

Voici encore une dame de qualité qui s'eſt rendue illuſtre par ſa beauté & par ſon ſçavoir : c'eſt Madeleine de Laubépine, dame de Villeroy, qui a composé pluſieurs ouvrages en Proſe & en Vers, & qui a traduit auſſi les Epîtres d'Ovide. On trouve dans Ronſard beaucoup de vers à ſa louange.

Je voudrois avoir, pour amuſer plus gratieuſement M. le Baron, plus de guerrieres que de ſçavantes : mais dans ces derniers tems les premieres ſont très-rares. Voici cependant une dame qu'il faudroit mettre, ſelon Mezeray, au rang des Amazones : c'eſt Madame de Miraumont, qui dans les guerres qu'on fit aux Hu-

guenots, ſous le regne d'Henri III, donna en toute rencontre des preuves de ſa valeur: elle étoit toujours à cheval, ſuivie de ſoixante Gentilshommes des plus qualifiés de la Province.

Paſſons encore à quelques ſçavantes. Georgette de Montenay, demoiſelle de la Reine de Navarre, a compoſé cent Emblêmes ou Deviſes chrétiennes, expliquées par huitains: elle a dédié cet ouvrage à la même Reine Jeanne d'Albert.

Julienne Morel, Jacobine d'Avignon, parloit quatorze Langues: elle ſoutint à Lyon des Theſes de Philoſophie à l'âge de treize ans.

Marie de la Préſentation, Religieuſe de S. Auguſtin, a fait un Livre qui a pour titre, *la ruine de l'amour propre, & le bâtiment de l'amour divin.*

Louiſe de Marillac, Religieuſe de Poiſſi, a été illuſtre par ſa pieté & par ſon ſçavoir: elle a compoſé pluſieurs ouvrages: elle a fait une traduction des Pſeaumes Pénitentiaux, qu'elle a dédiée à Madame de Gondi ſa Prieure.

Anne de Marquet, Religieuſe du même Monaſtere, ſçavoit le Grec & le Latin : elle faiſoit des Vers ſi parfaitement, que Ronſard admiroit ſes Poëſies. On en a publié quelques unes dans le dernier ſiécle ; Marie de Fortia, Religieuſe du même Ordre, y a ajouté une très-belle Préface de ſa façon.

Voici encore une Religieuſe de Poiſſi qu'il ne faut pas oublier : c'eſt Claude Juvenal des Urſins, qui a compoſé un Traité de l'inſtruction pour les Novices, dont elle avoit eu ſoin, avec une exhortation pour les Religieuſes : elle étoit parente de Madame la Comteſſe d'Ouchy. Cette Comteſſe avoit auſſi beaucoup d'eſprit, & elle a fait une très-belle Paraphraſe ſur l'Epître de ſaint Paul aux Romains.

Mais que nous n'allons pas admirer dans quatre grandes Princeſſes ? La premiere eſt Marguerite de France, Reine de Navarre, qui avoit un génie ſupérieur, & qui a compoſé un grand nombre de Livres très-ſpirituels & très-amuſans : elle fai-

ſoit des vers, & elle ſe connoiſſoit parfaitement en Poëſie : on la nommoit *la protectrice des Muſes & des ſçavans.*

La Reine Jeanne d'Albert ſa fille étoit auſſi très-ſçavante : elle joignoit à cela un courage & une valeur d'Amazone, dont elle a donné des preuves dans bien des occaſions. Ces deux grandes Reines ne s'endormoient point dans une tranquille oiſiveté ; elles s'occupoient ſans ceſſe, tantôt aux ſciences & tantôt aux ouvrages ordinaires des dames : on dit qu'on voit encore à Pau des tapiſſeries magnifiques de leur façon.

Marguerite de Valois, qui avoit épouſé Henri IV, étoit une Princeſſe des plus ſçavantes. On a pris un ſi grand ſoin de recueillir ſes ouvrages, qu'il eſt inutile d'en parler ici.

Louiſe de Lorraine Princeſſe de Conti avoit beaucoup d'eſprit : elle aimoit fort la poëſie, & elle ſe plaiſoit à compoſer des vers. C'eſt un malheur qu'il ne nous reſte de ſes

ouvrages que ſon Roman Royal, ou Avantures de la Cour, publié en 1610, ſous le nom du ſieur du Pilouſt.

Pour réveiller l'attention de Monſieur le Baron, je vais lui parler de deux héroïnes : la premiere eſt la Comteſſe de Sault ; Provençale, qui pendant les guerres civiles, au commencement du regne du Roi Henri IV, étoit toujours à cheval, à la tête d'un parti. Mézerai dit que c'étoit une femme d'un grand courage & d'un eſprit fort élevé.

La ſeconde eſt Madame de Balagny, femme du Gouverneur de Cambrai. Cette ville étoit aſſiégée par les Eſpagnols, qui ayant gagné les bourgeois, entrerent furtivement dans la place. La garniſon courut à Monſieur de Balagny qui n'oſa paroître : mais ſa femme bien plus courageuſe, deſcendit dans la place la pique à la main, où elle donna des preuves de ſa valeur. Malgré tous ſes efforts la place ſe rendit ; cette Amazone en eut un ſi grand dépit, que de douleur & de deſeſpoir ſon

cœur ſe fendit, & qu'elle expira dans le moment.

Chriſtine de France, fille du Roi Henri le Grand, eſt encore une Princeſſe d'un grand mérite. Elle fut mariée au Duc de Savoie, & elle reſta veuve très-jeune. Pendant la minorité de ſon fils, les Princes ſes beaux-freres lui donnerent bien de la peine : mais par ſa prudence elle ſçut tout calmer ; & elle convertit enfin la rébellion en fidélité. On peut dire de cette Princeſſe qu'elle a fait des choſes extraordinaires dans la néceſſité où les armes l'avoient contrainte. Sa pieté l'a portée à fonder pluſieurs Monaſteres, & à réparer beaucoup d'Egliſes.

Voici une ſçavante qu'on peut mettre au rang des ſaintes : c'eſt Suſanne Habert, dame du Jardin, qui perdit ſon mari dès l'âge de vingt-quatre ans, & qui paſſa le reſte de ſa vie dans le veuvage. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, elle ſe jetta dans les ſciences : elle apprit les Langues Hébraïque, Grecque, Latine, Eſpagnole & Italienne ; elle s'a-

donna auſſi à l'étude de la Philoſophie & de la Théologie. Cette ſçavante dame s'occupoit tous les jours deux heures à l'études des Livres ſçavans, ſur-tout de la Bible & des Saints Peres ; & quoique qu'elle fût un des plus beaux génies de ſon ſiécle, ſon ame étoit encore plus belle: Tous les gens qui l'ont connue, ont avoué qu'on n'avoit jamais trouvé dans une même perſonne tant de beauté, d'eſprit, & de vertu. Elle a laiſſé de fort beaux réglemens pour la viſite des Hôpitaux, & ſur les ſoins qu'il faut rendre aux pauvres malades : elle a compoſé auſſi une explication du ſymbole de S. Athanaſe, un traité de l'Oraiſon, un des Sacremens, un Catéchiſme, & pluſieurs autres pieces qui ont fait admirer le brillant & la ſolidité de ſon eſprit. Tous les ſçavans de ſon tems la viſitoient ; & quoiqu'elle ne fût en ſociété qu'avec des gens de mérite & très-vertueux, elle prit la parti de la ſolitude, pour ſe donner plus intimement à Dieu. Elle ſe retira dans le Monaſtere de Notre-Dame

de la Ville-l'Evêque, où elle resta encore vingt ans. Monsieur du Jardin son neveu Evêque de Vabres, a pris soin de recueillir tous ses manuscrits & de les faire imprimer.

Je ne sçais si Marie de Jars de Gournay le céderoit en science à madame du Jardin. Cette sçavante s'est rendue célebre par son esprit : elle étoit fille de Guillaume de Jars Seigneur de Neuvi : elle eut dès son enfance un grand goût pour les sciences ; & elle s'y appliqua avec tant de soin, qu'elle surpassa bien-tôt en sçavoir ceux qu'on lui avoit donnés pour l'instruire. Cette demoiselle perdit son pere très-jeune : le Ciel lui en donna un d'alliance, qui l'estimoit infiniment : c'est Michel de Montagne. elle eut aussi toujours pour lui des sentimens de reconnoissance : & après la mort de ce grand homme, elle corrigea & fit imprimer ses Essais, qu'elle dédia au Cardinal de Richelieu. Madame la Vicomtesse de Gamache, fille de l'illustre Montagne, a donné le nom de *sœur* à Mademoiselle de Gournay, qui lui

a dedié quelques-uns de ſes ouvrages. Elle en a compoſé beaucoup qu'on a publiés depuis ſa mort, ſous le nom de *l'Ombre de la demoiſelle de Gournay*. Cette ſçavante étudioit continuellement : elle étoit en telle vénération, que les plus grands hommes de l'Europe foiſoient gloire de lui écrire, & de recevoir de ſes lettres. On a trouvé dans ſon cabinet des Lettres des Gardinaux du Perron, Bentivoglio & de Richelieu ; de ſaint François de Sales, de Monſieur de la Rochepozai Evêque de Poitiers, de Monſieur Godeau Evêque de Vence, du Duc de Mantouë, de Balzac, & de pluſieurs autres ſçavans. Mademoiſelle de Scurman étoit auſſi en commerce de Lettres avec elle. On lui a donné des éloges pompeux qu'elle méritoit véritablement : on la nommoit *la Syrene Françoiſe* ; d'autres *la dixiéme Muſe*. Cette admirable fille mourut après cent ans : tous les ſçavans lui firent des épitaphes ; en voici une qui eſt fort de mon gout.

Si l'on a tant chanté les vertus des Sibylles,
Et fait passer leurs jours par des siécles tranquilles,
Pour montrer leur mérite, & l'heur qu'elles ont eus;
Tu remportes cet illustre avantage
D'égaler en mourant les Sibylles en âge,
Et d'avoir en vivant surmonté leurs vertus.

Si je voulois parler de toutes les Dames de condition qui ont signalé leur piété, je ferois un trop gros volume, je me bornerai donc à quelques unes de celles qui ont fait des fondations. Madame de Sainte Beuve, dame d'un grand mérite & d'une solide piété, a fondé le premier Couvent d'Ursulines à Paris.

Madame la Baronne de Chantal est avec saint François de Sale, Fondatrice de l'Ordre de la Visitation: quoique cet Ordre soit un des plus parfaits, puisque les Religieuses pratiquent toujours l'exercice de la présence de Dieu.

Madame de Miramion a institué l'Ordre qui porte son nom: cet Or-

dre a fait un grand progrès, & il se multiplie considérablement & avec édification.

Marguerite d'Arbouze, Religieuse de Lyon, avoit un si grand génie & tant de vertu, que la Reine Anne d'Autriche la fit venir à Paris pour être la premiere Abbesse du Val-de-Grace.

Je n'ai qu'à nommer l'auguste Reine Anne d'Autriche pour faire dire à toute la terre qu'elle est infiniment au-dessus de toutes les héroïnes dont je viens de parler. Il est constant que jamais on n'a vû un si grand génie accompagné de tant de vertus. Aussi peut-on dire que jamais Reine n'a regné avec plus de gloire & plus de prudence dans des tems même très-difficiles, où elle a signalé sa clémence, & travaillé pour la gloire du Roi son fils, & le bonheur de ses sujets. Il paroît visiblement que Dieu a voulu récompenser dès ce monde le mérite de cette grande Princesse, l'ayant laissé vivre assez de tems pour voir le commencement du glorieux regne de son Auguste

fils, qui a ſurpaſſé en valeur, en grandeur d'ame, en ſageſſe & en bonté les plus grands Monarques & les plus grands Héros de l'antiquité. Son petit-fils, notre Auguſte Monarque, eſt héritier de ſes vertus, auſſi-bien que de ſa couronne : il a comme lui l'ame grande & élevée, même bonté, même prudence, même zéle pour la religion : & la guerre qu'il vient de terminer, fait bien voir qu'il maintiendra les Nations dans leurs loix fondamentales, & qu'il ſera comme Louis le Grand le protecteur des Princes opprimés.

Si le regne précédent a été fertile en grands hommes, il l'a été auſſi en ſçavantes, entre leſquelle Mademoiſelle Scudery tient un des premiers rangs : cette fille a excellé en tout genre d'écrire ; elle a fait le Roman de Cyrus, & a travaillé beaucoup avec ſon frere à celui de Clelie : elle a auſſi compoſé des converſations qui ſont parfaitement belles, & d'un très-grand ſecours pour apprendre à la jeuneſſe à parler ſur toutes ſortes de matieres : elle ex-

celloit ſur-tout dans la Poëſie ; & c'eſt avec raiſon que Monſieur Péliſſon & tous les Sçavans de ſon tems la nommoient *Sapho*.

Madame Deshouliers étoit encore très-ſçavante : elle a laiſſé deux volumes de pieces en vers ſur différens ſujets, d'une beauté preſque ſans pareille : ſon gout étoit pour la Poëſie Lyrique. Elle a fait auſſi quelques pieces de Théatre ; & dans tous ſes ouvrages on découvre une morale tirée des anciens, dont elle avoit une parfaite connoiſſance. Mademoiſelle ſa fille a été la digne héritiere de ſa mere : on remarque le même génie dans ſes vers.

Mademoiſelle Bouſſonet Stella a excellé dans le deſſein & dans la gravure : on voit des Eſtampes de ſa façon qui ſont d'une beauté parfaite. Je la trouve auſſi bonne à mettre ici que celles qui ont été Philoſophes & Poëtes.

Madame de Xaintonge a fait les vers de l'Opéra de Didon, & de celui de Circé.

Mademoiſelle de la Guerre a fait

la muſique de celui de Céphale & Procris.

Combien Madame de Ville-dieu a-t-elle fait d'ouvrages, qui ont été & qui ſont encore l'amuſement de tout le monde ?

Madame de la Suze étoit encore un génie ſupérieur, auſſi bien que madame de la Sabliere, l'illuſtre amie du grand de la Fontaine. La femme de ce Poëte incomparable avoit auſſi beaucoup d'eſprit : ſon mari en étoit ſi perſuadé qu'il lui envoyoit ſes ouvrages à corriger : ſur leſquels elle décidoit toujours juſte. Monſieur de Maucroix, connu par ſon eſprit & ſes belles traductions, eſtimoit infiniment cette dame ; & il ſe faiſoit un grand plaiſir de recevoir de ſes Lettres, qui étoient très-ſpirituelles & très-amuſantes.

Je n'ai rien a dire de Madame de Sevigné : les Lettres qu'on a recueillies d'elle, & qu'on a fait imprimer depuis quelques années, parlent aſſez en ſa faveur. On y trouve l'Hiſtoire de tout ce qui s'eſt paſſé à la Cour & à la Ville du tems de cette dame :

elle narre dans un gout auquel peu de gens peuvent atteindre.

Nous allons voir dans madame Dacier un prodige de ſçavoir, à qui la France doit la premiere traduction Françoiſe d'Anacréon : elle a traduit auſſi dans la même Langue Ariſtophane, Sophocle, Euripide, l'Iliade d'Homere, les Comédies de Térence, celles de Plaute. Ce ne ſont point de ſimples traductions ; elles ſont toutes accompagnées de Notes curieuſes & recherchées. L'eſprit de madame Dacier étoit encore au-deſſus de ſa ſcience ; il me ſemble qu'elle n'a voulu travailler que pour faire honneur aux Lettres : car elle ſçavoit s'en débarraſſer quand elle le vouloit. Elle étoit de toutes les belles compagnies, où elle brilloit par ſa politeſſe & par ſes ſaillies ſpirituelles, comme elle brilloit chez les ſçavans par ſes beaux ouvrages.

Moliere avoit une vieille ſervante nommé *la Foreſt*, à qui il faut donner place ici ; elle finira mon ouvrage. Cette femme avoit de l'eſprit & un diſcernement ſi juſte, que

lorſque ce grand Poëte lui liſoit ſes Comédies, elle lui marquoit les endroits qui plairoient ou qui ne plairoient pas au public : & cela arrivoit comme elle l'avoit décidé. Moliere pour éprouver ſon gout, lui lut un jour deux Scênes de Brecourt, comme étant de ſa façon : mais elle ne prit point le change ; elle ſoutint vivement que cet ouvrage n'étoit pas de lui. Voici un fait qui prouve que le bon ſens eſt naturel aux femmes : car probablement la Foreſt n'avoit pas eu une grande éducation.

Voilà, Monſieur le Baron, tout ce que j'ai pû trouver dans mes recherches en faveur des femmes. Je ſouhaite que les vérités que vous venez d'entendre faſſent quelque impreſſion ſur vous, & qu'elles vous rendent un de nos partiſans, à l'imitation de tant de grands hommes que je vous ai cités. Vous ſeriez parfaitement convaincu du mérite des Dames s'il m'étoit permis de faire l'éloge de celles dui ſont ici : mais j'appréhenderois de bleſſer leur modeſtie.

FIN.

RÉPONSE à Lettre qui ſert de Préface à cet Ouvrage.

JE ne ſçais, Madame, ſi le titre pompeux d'Auteur vous flate auſſi vivement que la conquête que vous avez faite de Monſieur le Baron. Il me paroit que cet aimable Cavalier s'eſt acquis en très-peu de tems un grand pouvoir ſur votre eſprit; puiſqu'il a pû vous déterminer ſi promptement à faire un volume, tandis que vous ne daignez pas m'honorer d'une réponſe. Pardonnez-moi ce petit reproche, qui m'échappe à regret: car je vous trouve encore trop bonne de vouloir bien m'envoyer votre ouvrage, pour me donner, dites-vous, la gloire d'y mettre la premiere approbation. Y penſez-vous, Madame, & en pouvez vous avoir de plus authentique que celle que vous avez? & d'ailleurs vous ne devez point ignorer qu'un miſanthrope eſt avare de louange. Il me paroît que vos recherches vous ont amuſée: je ſuis

persuadé qu'elles en amuseront d'autres. Mais pour être Auteur dans toutes les formes, il faut une Préface à votre Livre, & vous n'en sçauriez faire une qui convienne mieux que la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à ce sujet. Je vous en renvoye une copie, qu'il faut absolument, Madame, mettre à la tête de votre Ouvrage. Je ne plaisante point; c'est aussi le sentiment de l'Abbé, votre bon ami. Nous verrons si vous ferez ceci pour nous, après avoir tant fait pout Monsieur le Baron. Comme je pense tout autrement que lui, & que j'ai toujours fort estimé & respecté les dames, je ne cherche dans les ouvrages que ce qui est le plus à leur gloire. Ainsi, Madame, j'ose vous faire remarquer, tout Auteur que vous soyez, que vous pouviez vous servir encore de la mythologie, pour prouver que les Sages & les Philosophes qui l'ont composée, avoient les femmes en si grande vénération, que dans leur Histoire des Dieux, c'est aux Déesses qu'ils

qu'ils ont donné les plus beaux attributs.

Ils ont donné la bonté de cœur à Cybelle, qui avec un ſoin extrême & une adreſſe toute induſtrieuſe ſauva ſes trois fils, Jupiter, Neptune & Pluton, de la fureur de leur pere Saturne, qui vouloit les dévorer, crainte qu'ils ne le détrônaſſent. Cette fiction n'eſt faite que pour faire ſentir que la tendreſſe des meres eſt bien plus forte que celle des peres : & de-là, Madame, il faut conclure que les femmes l'emportent en bonté ſur les hommes.

Cerés eſt la Déeſſe de la terre & des bleds ; c'eſt elle qui a enſeigné le labourage à Triptoleme, jeune homme qu'elle nourriſſoit de ſon lait. Ceci eſt pour nous inſinuer que ce ſont les femmes qui par leurs travaux & par leurs ſoins apportent l'abondance dans les familles.

Pomone eſt la Déeſſe des Fruits, Flore celle des Fleurs. Tous ces attributs prouvent évidemment que les Dames ſçavent joindre l'agréable à l'utile,

Ces Théologiens Payens feignoient que c'étoit Junon qui présidoit aux mariages, qu'ils étoient heureux, lorsqu'ils étoient faits sous les auspices de cette Déesse ; & qu'ils étoient malheureux, lorsqu'elle n'y présidoit pas. Cette fiction, Madame, s'explique aisément ; on voit bien que ces anciens Sages convenoient que les mariages ne sçauroient être gracieux, lorsque les Dames ne sont pas les maîtresses.

Minerve est la Déesse de la science & de la sagesse ; elle l'est aussi de la guerre sous le nom de Pallas. On feint qu'elle sortit toute armée du cerveau de Jupiter, pour montrer que les Dames naissent avec des dispositions heureuses pour les sciences, pour la sagesse & pour l'héroïsme.

Qu'on monte sur le Parnasse, on n'y trouve qu'un Apollon ; mais on y trouve neuf Muses, qui président à toutes les Sciences.

Clio préside à l'Histoire.

Euterpé est inventrice de la Flute & de la Dialectique.

Thalie préſidoit à la Géométrie ; à l'Agriculture & à la Comédie.

Melpomene eſt la Meuſe de la Tragédie ;

Therpſicore celle du Bal ;

Erato celle des Romans.

Polyhymnie eſt pour la Rhétorique.

Uranie pour la Méthaphyſique.

Calliope préſide auſſi à la Rhétorique & au Poëme.

Mais, Madame, qu'y a-t-il encore de plus à votre gloire, que la balance de la Juſtice qui a été donnée à la Déeſſe Thémis ? ceci eſt une preuve certaine que ces grands hommes vouloient inſinuer à toute la poſtérité qu'ils avoient trouvé plus de juſtice & de lumiere dans les femmes que dans les hommes.

L'Aurore chaſſe les ténébres, & réjouit toute la nature : ſi-tôt qu'elle paroît, elle diſſipe les humeurs les plus mélancoliques. Et voilà, au rapport de Solon, comme vous l'avez fort bien remarqué ; ce que font ordinairement lès aimables femmes. On donne à cette Déeſſe des

doigts des roſes, pour marquer que les Dames ont une délicateſſe & une adreſſe dans les doigts qui les fait exceller dans la broderie, la tapiſſerie & la peinture, & enfin dans tous leurs ouvrages, qui ſont plus beaux & plus finis que ceux des plus habiles ouvriers.

La Félicité étoit une Déeſſe très-réverée chez les anciens Romains : on la repréſentoit ſous la figure d'une Belle Dame très-vénérable. Cette fiction nous fait encore ſentir que les hommes ne ſçauroient jouir d'une félicité parfaite ſans avoir une femme.

Les trois Parques, Cloton, Lacheſis & Atropos, ſont des Déeſſes que les Anciens ont fait préſider à la vie des hommes ; l'une tire le fil, l'autre tourne le fuſeau, & la troiſiéme coupe la trames. Ces Déeſſes, à la vérité, ne ſont pas repréſentées belles ; mais ne vous en offenſez pas, Madame : car c'eſt ici une des fictions où les Sçavans de l'antiquité ont mieux exprimé la parfaite eſtime qu'ils avoient pour les Dames, puiſ-

qu'elle marque qu'ils leur confioient ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux ; en les rendant maîtresses de la durée de leurs jours.

Venus est la Déesse de la beauté : je ne crois pas, Madame, que Monsieur le Baron veuille vous disputer cet avantage.

La Jeunesse, la Paix & les Graces ne sont mises au nombre des Déesses, que pour montrer que ce qu'il y a dans le monde de plus doux, de plus poli & de plus gracieux, ne se trouve que chez les Dames.

Si je sçavois l'Histoire, comme vous la sçavez, Madame, je rapporterois peut-être encore bien des faits à l'avantage des Dames, sur lesquels vous n'avez pas daigné vous arrêter : mais par malheur je ne sçais, comme vous le voyez, qu'un peu de la Fable, que je n'ai même apprise que par les Operas. Ce qui me console de mon ignorance, c'est que bien des gens brillent dans le monde, qui n'en sçavent pas davantage. Votre Livre nous instruira plus à fond : je meurs d'impatience

de le voir imprimé. Je me flate que vous voudrez bien m'en donner un exemplaire des mieux habillés. L'Abbé attend la même grace, & nous avons l'honneur l'un & l'autre d'être avec respect, Madame, &c.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Manuscrit qui a pour titre : *Apologie des Dames appuyée sur l'Histoire.* A Paris le premier Novembre 1635.

LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos ames & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apparriendra, SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, Adjoint de sa Communauté Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public le *Livre des Comptes Faits, ou Tarif Géneral des Monnoyes, le Livre nécessaire ou Tarif General des Interêts, le Livre d'Arithémétique sans Maître, le Livre du grand Commerce pour la réduction des Monnoyes, poids & mesures de l'Eupore; le Traité des Parties doubles, l'Ecole des Banquiers; Essais de Gémométrie, les Tarifs parfaits des Monnoyes courantes de France du Sieur Barrême; les Révolutions de la République Romaine, les Révolutions de Suede, l'Etablissement des Bretons dans les Gaules, de l'Union & de la desunion de Portugal par M. de Vertot; Histoire de l'Empire Ottoman, traduit de l'Italien de Sagredo par M. Laurent; Pausanias ou Voyage Historique de l'ancienne Grece par l'Abbé Gedoyn : Relation de la Mer du Sud aux Côtes du Chili & du Pérou par Monsieur Fresier; Histoire d'Henri de la Tour d'Auvergne, Maréchal Duc de Bouillon, par*

M. de Marsollier; *Apologie des Dames*; S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Scel des présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdit Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier, & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-Scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livre ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, augmentation, correction, changement de titre, même en feuilles séparées ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris,

l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Imprimeur se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725: & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servit de copie à l'impression desdits Livres, seront remis, dans le même état où les approbations y auront été donnés, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires des chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château de Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Gardes Sceaux de France : le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Eposant ou ses Ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles actes requis & né-

ceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le onzieme jour du mois de May, l'an de grace mil ſept cens trente-ſix, & de notre Regne le vingt-uniéme. par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royales des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 310. fol. 215. conformement aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 13 Juillet 1736.

